

BULLETIN INTÉRIEUR  
DE L'ASSOCIATION  
PSYCHANALYTIQUE  
DE FRANCE

# DOCUMENTS & DÉBATS



N° 108  
avril 2022

***DOCUMENTS & DÉBATS***  
**est un bulletin intérieur de l'APF.**  
**Sa diffusion est réservée même par voie de citation.**  
**Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.**

*DOCUMENTS & DÉBATS* est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Miguel de Azambuja avec Joanne André, Éric Flame, Benoît Verdon, Marita Wasser.

## SOMMAIRE

### JOURNÉES OUVERTES

#### Journée ouverte du 22 janvier 2022 – Pulsion(s), encore ?

Introduction aux conférences <i>Catherine Chabert</i> .....	6
Une action antagoniste et conjointe <i>André Beetschen</i> .....	10
<i>Vie et destin</i> . La pulsion telle qu'on en parle... ou pas <i>Pascale Michon Raffaitin</i> .....	19
Corps étranger, corps étrange <i>Jacques André</i> .....	28

#### L'APF invite à Lyon jeudi 18 novembre 2021 – Lire Freud au présent

Présentation de Bruno Karsenti <i>Françoise Laurent</i> .....	38
Pourquoi lire Freud aujourd'hui ? <i>Bruno Karsenti</i> .....	39
Discussion de la conférence <i>Françoise Laurent</i> .....	47

#### La journée de l'APF à Bordeaux samedi 27 novembre – La fabrique du symptôme

Introduction aux conférences <i>Éric Jaïs</i> .....	52
Symptôme, transfert. Le symptôme passeur entre deux mondes <i>Jean-Claude Rolland</i> .....	55
Discussion de la conférence de Jean-Claude Rolland <i>Éric Jaïs</i> .....	63
Le symptôme pour quoi faire ? <i>René Dinant</i> .....	65
Discussion de la conférence de René Dinant <i>Éric Jaïs</i> .....	75
Les organisations psychotiques, un symptôme ? <i>Bernard Basteau</i> .....	77
Discussion de la conférence de Bernard Basteau <i>Brigitte Hüe Pillette</i> .....	89

### ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

#### Samedi 11 et 12 décembre 2021 – La singularité de l'acte analytique

Introduction aux conférences <i>Claude Barazer</i> .....	94
La singularité de l'acte analytique et le jeu entre <i>Indifferenz</i> et neutralité <i>Philippe Quéméré</i> .....	96
Notre-Dame est en feu. Une annonce transférentielle inédite <i>Catherine Desvignes</i> .....	107
Pierre Fédida : une approche singulière du langage et ses conséquences sur sa conception de la psychothérapie analytique et les modes d'intervention en analyse <i>Olivia Todisco</i> .....	115

CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF.....	123
---	-----



*Journée ouverte du 22 janvier*  
*Pulsions(s), encore ?*

# *Introduction aux conférences*

*Catherine Chabert*

Ces Entretiens ouverts ont trouvé comme motif la première rencontre historique organisée par l'APF en 1984, intitulée *La pulsion, pour quoi faire ?* Première rencontre, sans suite pendant longtemps puisque c'est seulement dix ans plus tard que la deuxième – *Le signifiant, pour quoi dire ?* – a définitivement inauguré la tenue régulière de ces journées scientifiques. Presque 40 ans plus tard, nous retrouvons le même objet originaire : fondamental, conflictuel, constamment en débat, le concept de pulsion continue de susciter passions et controverses, c'est une banalité de le dire. Faudrait-il pour autant abandonner la partie, comme si les cartes, battues et rebattues, avaient perdu leur sens et leur force ? Plus grave, faudrait-il céder sur les mots, accepter leurs dérives complaisantes et l'affadissement des contenus qu'elles entraînent ? Devrions-nous avoir peur des mots et craindre la répétition qui pourtant nous occupent quotidiennement dans l'écoute de l'analyse ?

*Pulsion(s)*, singulier ou pluriel ? *Encore* à entendre dans ses sens opposés, trop ou pas assez, lassitude ou réclamation ? Entre l'abstraction conceptuelle qui entend traiter de **la** pulsion, de sa pertinence métapsychologique et de sa valeur heuristique d'une part et, d'autre part, la démarche descriptive qui sous-tend l'analyse **des** pulsions et leur effectivité clinique, la marge est étroite ou l'écart vertigineux.

Ce n'est certes pas un hasard si Freud commence *Pulsions et destins des pulsions* par l'exposé de sa démarche épistémologique. Avec une simplicité exemplaire et une certaine humilité, il en expose les conditions contradictoires : les exigences scientifiques impliquent la construction de concepts fondamentaux clairement définis mais « en réalité aucune science même la plus exacte, ne commence par de telles définitions »<sup>1</sup>. Une vraie démarche scientifique se consacre d'abord à la description des phénomènes, ensuite rassemblés, ordonnés, insérés dans des relations. Bien évidemment, il n'y a pas d'observation pure, les idées abstraites s'en mêlent, des idées qui deviendront des concepts fondamentaux mais qui, au départ ressemblent surtout à des conventions. Ces fondamentaux comportent *nécessairement* une part d'indétermination et doivent être soumis à l'épreuve de l'expérience : « ce n'est qu'après un examen plus approfondi du domaine des phénomènes considérés que l'on peut aussi saisir plus précisément les concepts scientifiques qu'il requiert et les modifier progressivement (...) C'est alors qu'il peut être temps de les enfermer dans des définitions »<sup>2</sup>. Quelques lignes plus loin, Freud écrit : « Il y a un concept fondamental conventionnel, encore assez confus pour l'instant, dont nous ne pouvons pas nous passer en psychologie, c'est celui de *pulsion* »<sup>3</sup>, comme si, en effet, la pulsion constituait le paradigme de la recherche en psychanalyse.

Premiers appels de la pulsion : d'où vient-elle, que fait-elle ? Dans les trois oppositions mises en évidence par Freud en 1915 – *sujet/objet ; plaisir/déplaisir ; activité/passivité* – la première, précoce, instaure la possibilité d'imposer silence aux excitations externes et l'impossibilité de se défendre contre les excitations pulsionnelles qui, elles, sont définitivement ancrées à l'intérieur de la psyché ; la deuxième allie la vie pulsionnelle au plaisir et au déplaisir en distinguant le plaisir de la satisfaction ; la troisième ordonne les couples d'opposés qui rythment les motions pulsionnelles. L'ensemble est transcendé par la question de l'amour, de ses objets – le moi ou l'autre –, de ses contraires – la haine ou l'indifférence – et enfin, des scènes qui en actualisent les

---

1. Freud S. (1915), *Pulsions et destins des pulsions*, Gallimard, 1968, p. 11.

2. *Ibid.*, p. 12.

3. *Ibid.*, p. 12.

mouvements, les attributions et les fantasmes. Ces trois oppositions se retrouvent et se complexifient considérablement en 1920, lorsque l'amour et la liaison ne sont plus seuls en cause et que la pulsion de mort bouleverse les conceptions initiales : Freud découvre un mouvement antagoniste de la libido et des pulsions de vie, qui pousse vers la déliaison, œuvrant silencieusement contre elles pour freiner voire miner la recherche d'une union qui constituerait la visée ultime de l'amour.

Peut-on penser psychanalytiquement en se passant du concept de pulsion ? demande Roger Dorey qui, dans son allocution d'ouverture, propose de mettre à l'épreuve l'hypothèse économique, la part accordée au sexuel et enfin la définition et l'usage du désir en psychanalyse. Peu de place, dans son propos, pour la seconde théorie pulsionnelle et cela se poursuivra dans les conférences<sup>4</sup>.

Trois grands psychanalystes, fondateurs de l'APF, sont invités à débattre, Jean Laplanche, Daniel Widlöcher et Didier Anzieu. Au-delà de leurs exposés et des discussions extrêmement vives entre eux, on s'aperçoit que la pulsion, jusque dans sa mise à l'épreuve parfois radicale, constitue le concept-pilier de l'œuvre de chacun, une pièce essentielle dans les échafaudages de la théorie de la séduction pour le premier, de la copensée pour le deuxième et du moi-peau pour le troisième ! Si leurs perspectives se déploient dans des voies parfois divergentes, leurs positions communes constituent le socle de leurs échanges : leur profonde connaissance du texte freudien, leur volonté de séparation voire de rupture avec Lacan, leur engagement épistémologique, la centration sur la pensée en termes de processus primaires et secondaires, la référence privilégiée à la première topique, la clinique du transfert.

C'est Jean Laplanche qui commence : au nom du déterminisme psychique, il faut admettre, dit-il, que les causes en psychanalyse sont de l'ordre de la représentation, que ces représentations s'organisent autour du corps et que le déplacement y assure une fonction majeure. Il insiste sur l'autoconservation et la dépendance du petit humain, confronté dès les commencements à des messages énigmatiques dont la part sexuelle est ignorée par les adultes qui les émettent. C'est donc la prise de l'autoconservation et du sexuel qui constitue le pivot de la théorie pulsionnelle et de l'expérience du transfert : la pulsion n'est « ni un être mythique, ni une force biologique, ni un concept limite. **Elle est l'impact sur l'individu et sur le moi de la stimulation constante exercée, de l'intérieur, par les représentations-choses refoulées, qu'on peut désigner comme objets-sources de la pulsion.** Quant à la relation de la pulsion au corps et aux zones érogènes, loin d'être à concevoir à partir du corps, elle est action des objets-sources refoulés sur le corps ; cela à travers le moi qui est d'abord un moi-corps et dans lequel, tout naturellement, les zones érogènes deviennent des lieux de précipitation et d'organisation des fantasmes »<sup>5</sup>. La situation analytique s'offre par excellence comme une scène qui répète la séduction originare dans l'écart qu'elle actualise entre l'analyste et l'analysant et l'excitation qu'elle engendre.

Daniel Widlöcher relève ensuite le défi en proposant une théorie du fonctionnement de l'appareil psychique **sans** le concept de pulsion dont il interroge l'utilité et l'application à la théorie de la cure. Partant des exigences de la pratique, il définit l'investissement comme l'intensité d'une représentation de l'action qui occupe préférentiellement l'activité mentale à tel ou tel moment. La dérive chez Freud, dit-il, c'est que la pulsion se substitue à la représentation : or, le point de vue économique ne nécessite pas l'hypothèse d'une énergie indépendante de l'acte de représentation ni celle, corrélative, d'un appareil psychique inerte par nature. La situation analytique offre une condition que ne vient animer aucune stimulation externe si bien que l'activité mentale, dégagée de toute tâche autre que la règle fondamentale, se mobilise en fonction du principe de plaisir. Fantasmes, relations d'objet s'inscrivent dans ce continuum dont la libido est l'organisatrice : sa valeur reste métaphorique et il n'est pas nécessaire de lui en accorder une autre, le sens plutôt que la force ou plutôt la force du sens !

---

4. Depuis, semble-t-il, a pulsion comme concept occupe moins les analystes que le débat récurrent entre ceux qui sont pour le nouveau dualisme (André Green, J.-B. Pontalis, Nathalie Zaltzman) et ceux qui sont contre la pulsion de mort et qui dénoncent l'abord trop biologique ou trop métaphysique d'« Au-delà du principe de plaisir » – (Michel de M<sup>U</sup>zan, Paul Denis, Jean Laplanche).

5. *La pulsion pour quoi faire ?*, 1984, p. 21.

En effet, la théorie des pulsions, poursuit Daniel Widlöcher, est inutile si nous admettons que tout acte, y compris tout acte de pensée, se définit comme tendance à sa réalisation : dire de tout acte qu'il est intentionnel ne veut pas dire seulement qu'on peut le décrire comme appliqué à un objet mais qu'il contient la tension qui le porte à se réaliser, c'est dire qu'il porte en lui son intention et non qu'il correspond à la volonté d'un agent. Au modèle de la pulsion qui repose sur l'idée fondamentale que l'appareil psychique est mis en mouvement par une force qui s'exerce sur lui, Daniel Widlöcher préfère l'intentionnalité de l'action : le langage de l'action permet la transcription d'une action actualisée comme scène, comme représentation dans un acte de pensée. Ce qui importe, finalement, c'est moins l'acte de pensée que l'action qui est investie à travers lui et qui est accessible à sa transcription dans l'acte de parole. À la circulation d'énergie, libre ou liée, reprise à la fois par Jean Laplanche et Didier Anzieu, Daniel Widlöcher oppose l'idée d'une circulation des actes de pensée qui s'enchaînent et s'emboîtent les uns avec les autres et dont la situation analytique permet la décondensation, grâce à la mobilisation de la copensée, principe essentiel de l'associativité partagée par le patient et l'analyste. Didier Anzieu va ailleurs : en privilégiant le corps de la pulsion, il « complète » la doctrine freudienne en présentant ses constructions personnelles – les enveloppes psychiques et l'interdit du toucher – et soutient sa démarche par son engagement clinique, d'abord, en termes psychopathologiques, pour montrer les différences entre les psychonévroses et les états-limites et les formes particulières de traitement pulsionnel qui sont susceptibles d'y apparaître ; puis, plus précisément, à travers l'évocation de cures et de séquences d'analyse entre le patient et l'analyste... une manière d'inviter le public à écouter/voir pratiquer la méthode et l'interprétation. Impliqué depuis longtemps dans une recherche métapsychologique sur les limites – le moi-peau en est une des constructions les plus parlantes –, il avait déjà proposé le principe d'un double interdit du toucher, constitutif du fonctionnement de l'appareil psychique. Si le moi fonctionne d'abord en se structurant comme un moi-peau, la question se pose de son passage à un autre système et notamment à celui de la pensée propre à un moi psychique différencié du moi corporel : le double interdit du toucher, conditionne le renoncement au primat des plaisirs de peau et la transformation de l'expérience tactile en représentations de base à partir desquelles des systèmes de correspondances intersensorielles peuvent s'établir. L'interdit porte à la fois sur les pulsions sexuelles et sur les pulsions agressives, il est à double face, l'une tournée vers le dehors, l'autre tournée vers le dedans : l'interdit du toucher établit les frontières entre le moi et le ça ; l'interdit œdipien parachève ces frontières et assure celles qui séparent le moi et le surmoi. L'interdit suppose une différenciation effective entre dedans et dehors, il sépare le familier – protégé, protecteur – et l'étranger – inquiétant, dangereux. L'interdit œdipien inverse les données de l'interdit du toucher : ce qui est familier (familial) devient dangereux par l'investissement pulsionnel, inquiétant par la force des fantasmes incestueux et parricides. De même, la méthode analytique n'est possible que dans le respect de l'interdit du toucher : les mots de l'analyste symbolisent, remplacent, recréent les contacts tactiles, sans qu'il soit nécessaire d'y recourir concrètement ; la réalité symbolique de l'échange est plus opérante que sa réalité physique.

Curieusement, les trois auteurs semblent porter un intérêt infiniment moindre au second dualisme<sup>6</sup> et à l'angoisse – pourtant inéluctablement attachée à la vie pulsionnelle : c'est pourtant une observation et une interprétation sur lesquelles Freud ne cède pas, il ne cède pas davantage sur le refoulement auquel il ne renonce pas non plus<sup>7</sup>. Lorsque s'amorce le tournant dangereux de la seconde théorie des pulsions, aux prises avec la seconde topique et avec le surmoi, la mélancolie et la douleur, le mot « angoisse » disparaît comme si les autres, pulsions d'agression, besoin de punition, sentiment de culpabilité inconscient venaient occuper cette place-forte avec une énergie renforcée. La guerre est déclarée, la vie pulsionnelle ne se réduit pas à la libido, la pulsion

---

6. Quatrième théorie selon Paul Denis : la première, pulsions sexuelles et pulsion d'emprise (non sexuelle), la deuxième, pulsions sexuelles et pulsions du moi, la troisième, pulsions sexuelles et pulsions d'autoconservation et enfin la quatrième, pulsions de vie et pulsions de mort.

7. Freud S. (1933), « XXXII<sup>e</sup> Leçon : Angoisse et vie pulsionnelle », *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, Œuvres complètes*, XIX, PUF, 2004, pp. 164-194.



d'agression est tout aussi vive et ne peut être récusée au nom d'une conscience morale bien-pensante. Le sadisme et le masochisme en témoignent avec une force inouïe, non seulement dans la vie amoureuse mais tout autant dans l'ensemble des relations humaines. Enfin, la pulsion d'agression et de destruction, abandonnant ses liaisons libidinales, peut se retourner violemment contre le moi lui-même et constituer un front anti-narcissique dévastateur : les mélanges pulsionnels « peuvent aussi se désagréger et on peut attendre de telles démissions des pulsions, les plus graves conséquences pour la fonction »<sup>8</sup>.

Revenir aujourd'hui sur la pulsion participe du mouvement qui animait le débat de 1984, fidèle à la démarche freudienne en tenant ensemble la théorie du concept et la théorie clinique actualisées dans la cure et dans la métapsychologie. Ni soumission à un dogme inamovible ni désaveu radical des apports antérieurs, la mise à l'épreuve de la théorie et de la méthode permet d'envisager d'autres voies, sans pour autant renier celles du passé, qui fondent leurs origines. C'est sans doute un travail de transformation qui touche la construction métapsychologique, au même titre que la transformation psychique des deux protagonistes de la situation analytique : à l'œuvre, l'excitation liée à la rencontre, à l'émergence de productions inconscientes et à leurs effets, sur l'un et l'autre.

Une dernière remarque avant de donner la parole à André Beetschen : en relisant pour la énième fois le fascicule *La pulsion pour quoi faire ?*, j'ai découvert récemment une erreur d'imprimerie qui m'avait échappée jusqu'ici : le titre de l'introduction par Roger Dorey est « Allocation d'ouverture » ! Allocation pour allocution, entre le parti de l'économique et celui du langage, le débat est définitivement ouvert...

---

8. Freud S. (1933), *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 188.

# *Une action antagoniste et conjointe*

*André Beetschen*

Après 1984 et *La pulsion pour quoi faire ?*, comment poursuivre aujourd'hui les échanges d'alors ? Comment explorer ce « morceau d'activité » qu'est la *Regung : Triebregung*, motion pulsionnelle, le mot revient constamment dans l'œuvre freudienne. Le mouvement vers, donc et la tension en recherche d'apaisement, de satisfaction.

La pulsion s'empare, investit, s'impose à qui la subit plus qu'il ne la dirige. Mais quelle est sa poussée, son origine, quelles sont les conditions de sa satisfaction et avec quel reste, quel non-apaisement, quelle violence de l'insatisfaction ? Quel but et quelle source ? L'acte est ici convoqué, autant que les représentations qui tentent d'en soutenir la force.

L'argument d'aujourd'hui propose « Pulsions », au pluriel, en l'associant à « l'encore » de la répétition et de l'enfant qui en veut toujours plus. Cette sollicitation d'une pluralité est un choix et une orientation<sup>1</sup> mais la pulsion demeure-t-elle inchangée avec ce pluriel qui rejoint le sens commun et populaire que Freud brocarde parfois un peu ? Certes les pulsions sont à l'œuvre partout dans le tissu relationnel et social, amoureux et politique, au point que leur nom même s'est banalisé. Signe de la domination ou de l'excès, de l'emportement de l'amour tout autant que celui du geste créateur, l'agissement des pulsions masque dans l'économie de sa poussée vers la satisfaction, le sens et l'origine de ce qui le détermine. Possession du pouvoir, du sexe, de l'argent, violence des guerres : menaces toujours associées au débordement... quand pourtant nous dit Camus, reprenant la parole d'un père devant la scène horrible du soldat tué, avec son sexe dans la bouche : « Un homme, ça s'empêche ».

Peut-être le champ culturel, aujourd'hui, du déploiement des pulsions a-t-il élu pour l'une de ses représentances favorites le cinéma où sont au premier plan les scènes et l'identification aux personnages qui s'y présentent, le mouvement et l'action. « Action », « moteur » : ainsi se lance chaque séquence de réalisation ! En 1984, année du précédent colloque, J.-B. Pontalis fait publier dans la collection qu'il dirige *Sartre, le scénario Freud*, qui relate les difficultés qu'affrontèrent Sartre et John Huston dans la réalisation de *Freud, passions secrètes*. John Huston, auteur inspiré de tant de films où la pulsionnalité s'offre dans la violence sans détour ou assourdie de ses destins : *Moby Dick*, *Les désaxés (Misfits)*, *Gents de Dublin...* Réfléchissant sur le cinéma, voué comme le rêve au mode de présentation qu'est la *Darstellung*, J.-B. Pontalis précise à propos du « figuratif » : « tout ce qui fait l'investigation analytique, à savoir le jeu étagé de la pulsion et de ce à quoi elle délègue ses pouvoirs : affects et signes, le plus souvent ponctuels, "insignifiants", hors contexte et hors texte. La pulsion opère et, au terme de ses opérations de pensée, elle traverse l'image ; elle fait signe, elle ne fait pas image »<sup>2</sup>.

Ce « jeu étagé de la pulsion » invite à suivre les destins singuliers de la pulsion, ses rejetons représentatifs, le partiel de ses buts : une autre formule pour son pluriel. Il me faut alors une bonne dose d'insouciance pour parcourir, au risque de la survoler, ce que Freud appelle, depuis la découverte de la sexualité infantile « la doctrine des pulsions »<sup>3</sup>. Doctrine plus que théorie : le mot n'est pas indifférent quand théorie s'attache régulièrement, elle, à théorie de la libido. Doctrine qui affirme dès le début, contre la menace de débordement de

1. Dominique Scarfone en propose l'étendue freudienne et contemporaine dans *Les pulsions*, « Que sais-je », PUF, 2004.

2. Pontalis J.-B., « Préface », *Le scénario Freud*, de Sartre J.-P., « Connaissance de l'inconscient », NRF, Gallimard, 1984, p. 22.

3. Freud S., « Doctrine des pulsions », « Abrégé de psychanalyse », *OCF-XX*, PUF, pp. 238-240.

l'excitation pulsionnelle, la nécessaire construction de digues, œuvre du développement psychique et culturel, qui fixera le devenir du « petit primitif ».

Dès 1915, le concept « scientifique »<sup>4</sup> n'est-il pas déjà une décomposition de la pulsion visant, avec les descriptions de la source, du but et surtout de l'économique, à mettre à distance autant une vue complaisamment romantique que, peut-être, la philosophie de Nietzsche qui a placé la pulsion et « l'agir » au cœur de son œuvre, comme l'indique Patrick Wotling dans un ouvrage où, avec d'autres philosophes, est interrogée la pulsion<sup>5</sup>. Les premiers destins pulsionnels désignés, dans ce mouvement d'endiguement, sont les deux retournements et surtout le refoulement dont l'effet sera de lancer la pulsion sur la voie de la représentance psychique, avec les voies détournées des représentations, avec leurs échanges et leurs déformations, en leur adjoignant le compagnonnage de l'angoisse. Dans la « 32<sup>e</sup> Leçon d'introduction », l'appel aux « conceptions » et au dualisme, vise encore à endiguer ce en quoi : « La doctrine des pulsions est pour ainsi dire, notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination ». Une indétermination qui n'est plus ici scientifique mais qui confiera à l'observation et à la reconnaissance des dualismes pulsionnels le gain espéré d'intelligibilité. Penser le maintien du dualisme est une nécessité de la doctrine : on le verra dans l'affrontement de Freud avec Jung.

J'ai conscience d'une réelle injustice, encore, à ne pouvoir examiner en profondeur les très nombreux travaux qui, depuis 40 ans, ont labouré ce champ du pulsionnel. Parmi d'autres : André Green avec la relève des pulsions de destruction, Paul Denis avec les deux formants, emprise et satisfaction, de la pulsion, Nathalie Zaltzman avec la pulsion anarchiste, Michel de M'Uzan avec le vital-identical pour l'approfondissement des pulsions d'auto-conservation... À chaque fois, une exploration nouvelle vise le but et l'accomplissement, la représentance pulsionnelle et ses conditions, l'économique pulsionnelle. Pulsion et physique de psyché : la pulsion est poussée par sa détermination inconsciente, elle pousse vers un accomplissement dont la satisfaction n'est qu'un mode, en recherche donc d'apaisement plus que d'objet, même si l'objet est aussi l'attracteur de la satisfaction.

À propos de la Journée de 1984 et de ses conférenciers – et lesquels ! – dont Catherine Chabert vient d'évoquer remarquablement les différents apports – je ne sais si l'on mesure aujourd'hui l'audace des propositions iconoclastes d'alors : bousculer, voire se passer de la pulsion (il faudrait quand même opérer pour cela une sérieuse amputation dans l'œuvre freudienne...), en critiquer résolument pour deux des auteurs le « concept-frontière » et le déterminisme somatique de la source et donc de « la quantité de travail imposée au psychique par son lien au corporel ». Ne pas mettre l'excitation corporelle à l'origine de la pulsion ne congédie évidemment pas pour autant le corps et surtout pas son statut infantile. Mais on peut observer, dans l'œuvre freudienne, la continuelle indécision, s'agissant de la pulsion, entre corps, somatique, biologique, voir organique et s'agissant des excitations, entre intérieur, organes et surface du corps avec les zones érogènes.

An-delà de l'interrogation métapsychologique du « concept » de pulsion, qui fut au cœur de la journée de 1984 (cette année fut aussi celle du symposium que la FEP organisa autour de la pulsion de mort et où, sous la houlette de Daniel Widlöcher, André Green et Jean Laplanche soutinrent des positions théoriques différentes), je retiens aujourd'hui de *La pulsion pour quoi faire ?*, les questions cliniques du même coup suscitées : comment penser et traiter le déterminisme inconscient de la pulsion dans la prise en compte du fantasme et de la remontée vers l'objet-source (Jean Laplanche), comment entendre l'intentionnalité des actes de pensée adressés dans le transfert et organisant la pensée associative produite par la règle fondamentale (Daniel Widlöcher), comment accueillir des motions pulsionnelles non reconnues dans un premier temps, autrement que dans leur force économique ou leur confusion (Didier Anzieu) ? Questions toujours actuelles et vives dans nos expériences analytiques, en particulier quand il s'agit de penser le but et les empêchements de la satisfaction pulsionnelle,

---

4. Freud S., « Pulsions et destins des pulsions », « Métapsychologie », *OCF-XIII*, PUF, pp. 165-187.

5. Wotling P., « Le sens de la notion de pulsion chez Nietzsche », *La pulsion*, sous dir. Goddard J.-C. , Vrin, 2006, pp. 73-111.

l'écart entre accomplissement et décharge, la réalisation par l'accomplissement hallucinatoire (avec le modèle du rêve) ou par l'acte.

Sous des modalités diverses, cependant, les conférenciers de 1984 ont traité essentiellement, en dépit des différences apparues, de la pulsion sexuelle, des pulsions sexuelles que les *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, puis les textes ultérieurs, ont découvertes dans leur enracinement dans la sexualité infantile, avec leur plasticité, leur productivité erratique, déplacée, déformée dans leurs représentations et symptômes. Michel Gribinski a su en transmettre la démesure dans sa préface à peu près contemporaine, de 1987, aux *Trois Essais* : d'être sexuelle, écrit-il, « la pulsion embrasse la théorisation même »<sup>6</sup>. La pulsion sexuelle s'empare, déplace, envahit, investit : et dans ce mouvement, ce déplacement, ce transport, elle est au principe du trouble de l'état amoureux et de l'investissement multiple, excessif, du transfert.

Investissement de la *Tummelplatz*, ce lieu d'ébats, où comment il est indiqué dans « Remémoration répétition et perlaboration », il est « permis au transfert de se déployer dans une liberté presque totale ». Siri Hustvedt, dont j'aime le livre *Vivre, penser, regarder*, véritable célébration de la curiosité en liberté et de la pulsion de connaître, l'appelle après Strachey, dans une conférence donnée à Vienne lors de la « 39<sup>e</sup> Conférence Sigmund Freud, *L'aire de jeu de Freud* »<sup>7</sup>. Elle y voit aussi l'investissement, pulsionnel, de l'espace potentiel et du royaume intermédiaire. J'aime penser cette aire de jeu comme la cour de récréation où s'agitent les premières amours enfantines, leurs élans et leurs déceptions et les premières et terribles rivalités... C'est dans « Remémoration, répétition et perlaboration »<sup>8</sup> que la contrainte de répétition (pulsionnelle) va s'affirmer dans son rapport au transfert et à la résistance, là aussi que sont évoquées, déjà, « des motions pulsionnelles nouvelles, situées plus en profondeur et qui ne s'étaient pas encore imposées, (et qui) peuvent également accéder à la répétition ».

Pulsion et transfert, pulsion dans le transfert : le transfert abrite la pulsion, il est porteur de sa force et de son refoulement. La pulsion est en avance sur le désir, comme l'adolescence le montre si bien, elle en est l'avant-coureur. Elle brouille les repères, elle inquiète étrangement : aussi ne repérons-nous pas toujours facilement, dans nos cures, ce qui relève du pulsionnel et de ses transformations. Si celles-ci avancent contre les résistances, comment la tâche analytique va-t-elle s'arrimer à la *vie pulsionnelle* ?

« Angoisse et vie pulsionnelle » on aura reconnu le titre de la « 32<sup>e</sup> Nouvelle leçon de psychanalyse »<sup>9</sup>. Parler de « vie pulsionnelle », dans laquelle le transfert a pris une part décisive, est bien faire un pas au-delà de la métapsychologie de 1915. En prenant appui sur cette 32<sup>e</sup> Leçon, c'est le second dualisme pulsionnel que je souhaite interroger : pourquoi cette nécessité d'un nouveau dualisme, en effet, beaucoup moins de l'ordre du conflit que le premier, pulsions sexuelles/pulsions du moi. Si l'affranchissement vis-à-vis du principe de plaisir, dans l'« Au-delà du principe de plaisir » a conduit au remaniement topique du « Le moi et le ça » avec la reconnaissance « des deux espèces de pulsions », c'est désormais par les exigences de la clinique, par la reconnaissance de ses faits, que sera déployé le second dualisme pulsionnel dans les derniers textes freudiens (« Le problème économique du masochisme », « L'analyse finie et infinie », « L'abrégé de psychanalyse » avec « la tâche pratique »).

Cette 32<sup>e</sup> leçon n'abandonne cependant pas l'attention exigée par les manifestations multiples des pulsions sexuelles, où les rejets pulsionnels doivent être « suivis à la trace » dans leurs surgissements ou leurs déformations. Au contraire, elle indique comment les organisations libidinales du développement sexuel vont « accueillir » les pulsions qui viendront par « vagues » et qui, pour certaines, seront abandonnées à moins

---

6. Gribinski M., reprise de la préface in *Portes ouvertes sur Freud*, J. Strachey M.Gribinski, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, « Présentation », « Le silence des sirènes », Fario, 2020, pp. 157-163.

7. Hustvedt S., « L'aire de jeu de Freud », *Vivre Penser Regarder*, Actes Sud, 2013, pp. 272-303.

8. Freud S., « Remémoration, répétition et perlaboration », *OCF-XII*, PUF, p. 194.

9. Freud S., « Angoisse et vie pulsionnelle, 32<sup>e</sup> Leçon d'introduction à la psychanalyse », *OCF-XIX*, PUF, 1995, pp. 164-194.

qu'une fixation ne les retienne. Le dualisme pulsionnel concernant l'opposition pulsions sexuelles et pulsions du moi se radicalise dans l'opposition moi/ça.

Par quoi sommes-nous alors animés, vers quoi sommes-nous attirés, quelle satisfaction est-elle recherchée, quel traitement de l'insatisfaction le moi va-t-il devoir affronter et résoudre ? Comment traitons-nous les divers retournements pulsionnels si ces retournements proposent une forme d'usure économique de la quantité pulsionnelle ? Et dans quelle mesure, encore, la parole et les associations de pensées que provoquent dans la cure la règle fondamentale poussent-elles à ces retournements dont la négation serait la forme même, ultime peut-être ? Dans les fantasmes de désir qui mettent en scène masculin et féminin s'engouffrent les pulsions partielles et infantiles perverses : toucher et pénétrer, prendre ou recevoir activement dans la passivité, éprouver l'attente du pénis qui comble où rechercher l'ouverture humide du gîte...

Frappante est en effet l'obstinée démarche de Freud vers l'infantile, toujours explorant les modes du refoulement et l'amnésie infantile, les transformations et transpositions pulsionnelles, les phases d'organisation de la libido (anale, phallique, génitale). Fait qui imposeront les ajouts successifs aux premières éditions de « Trois Essais sur la théorie sexuelle ». Nous ne sommes pas toujours d'aussi intrépides explorateurs... quand nous essayons de reconnaître la pulsionnalité infantile du transfert. Le sexuel, son excès, son insatiable continuent de scandaliser l'analyste aussi !

Jusqu'à la contingence assignée à l'objet. Pourtant, les choses, se sont compliquées pour les pulsions sexuelles infantiles avec la découverte du complexe d'Œdipe, les motions d'inceste et de meurtre envers les objets parentaux et leur vie sexuelle, la violence de l'angoisse de castration et la douleur imposée à l'enfant dans son insatisfaction jusqu'à l'orientation incertaine de sa libido, menacée par la pente régressive. Un conflit d'identifications a pris le relais dans la vie psychique et il sollicite autrement l'activité et les buts pulsionnels : idéal du moi et surmoi deviennent désormais des objets internes que vise ou construit, l'activité pulsionnelle. Mais avec quelles forces alors engagées contre l'insatisfaction ? C'est dans la suite de la découverte du complexe d'Œdipe, de la violence pulsionnelle d'amour et de meurtre qu'il sollicite, dans l'écart à maintenir entre hostilité, mort et destruction, que la reconnaissance de la destructivité psychique, dirigée d'abord ou secondairement contre le moi (la question devra être éclairée), va donner à la contrainte de répétition sa dimension désespérante.

De « Au-delà du principe de plaisir » (dont on voit justement qu'il suit de très près un texte écrit lui aussi en 1915, texte échevelé dans la liberté avec laquelle il explore la plasticité pulsionnelle : « Des transpositions pulsionnelles, en particulier dans l'érotisme anal »<sup>10</sup>), je ne peux pas, bien sûr, déployer ici ni sa raison (où le traumatique prend une place essentielle) ni son cheminement, qui ont conduit aux débats sur la pulsion de mort. Avec le second dualisme pulsions sexuelles/pulsions de destruction, que Freud présente, dans cette 32<sup>e</sup> conférence, avec la nécessité d'un « retour en arrière » (il faudrait sans doute examiner de près cette constante sollicitation du « retour ») visant à « revenir... aux problèmes les plus généraux de la vie pulsionnelle », il s'agit de reconnaître et d'essayer de rendre compte, des manifestations et des modes d'action mais des causes aussi, d'une destructivité pulsionnelle dans la vie psychique, et pour ce qui concerne notre pratique, dans le transfert.

Prendre en compte cette destructivité, dirigée contre le moi, c'est cependant la distinguer de l'hostilité et aussi du meurtre tragique. Car la mort s'est certes invitée tôt dans psyché et la vie pulsionnelle avant qu'elle soit indexée à la pulsion « de mort ». Tôt avec le meurtre chez Œdipe et le rêve de la mort des personnes chères, tôt dans la haine pour la mère. Mais c'est surtout avec le narcissisme et les impasses de l'amour et de la perte qu'elle va commencer de hanter le moi : on peut constater ici l'indécision freudienne sur la place accordée aux pulsions du moi, dans « Au-delà du principe de plaisir ». Aux côtés d'Éros ou des pulsions de destruction ? La réponse est à trouver dans la question : pulsions venant du moi ou le visant ?

---

10. Freud S., « Des Transpositions pulsionnelles, en particulier dans l'érotisme anal », *OCF-XV*, PUF, pp. 53-62.

C'est, je crois, l'attaque pulsionnelle mortifère du moi et du narcissisme, avec l'insupportable déception haineuse de la perte d'un objet qui, encore érigé dans le moi avec la mélancolie, semble maintenant s'évanouir, qui fraye la voie au second dualisme pulsionnel. Cette perte mélancolique d'objet ouvre la voie de décharge à une pulsion qui désormais désagrège, dissout, annihile jusqu'à sa propre poussée dans l'extinction. Et le narcissisme étouffant d'Éros, à son tour, en appellera à la mort quand la liaison, qui est sa tâche, se fera paralysie : ce qui a conduit Nathalie Zaltzmann à dégager des pulsions de mort la tentative de survie de la « pulsion anarchiste ».

Cette pulsionnalité de désinvestissement et d'extinction sans détour, je ne peux continuer d'en chercher l'origine ailleurs que dans le plus humain de la vie psychique et de la détresse infantile. Et le plus humain conjoint ici l'infantile dans son inévitable dépendance, la folie de son narcissisme, et la précarité de vivre en communauté, quand cette vie se trouve détruite par « le penchant à l'agression » que Freud identifie dans « Le Malaise dans la culture ». « Penchant », ou ailleurs « courant » : comment ces mots en viennent-ils à représenter autrement le flux pulsionnel ? Sur cette pente de l'extinction, de la destruction, s'il faut maintenir à la mort sa puissance réelle, métaphorique ou tragique de fin de vie ou de meurtre, comment penser autrement la force, la possible signification aussi, de ce qui détruit ou dévaste ? Depuis la violence faite à l'enfant ou à l'autre, depuis le plus lointain passé anthropologique, depuis la guerre, les échecs et désastres du travail de culture ?

La longue exploration du sentiment de culpabilité, que mène Freud dans « Le malaise dans la culture »<sup>11</sup>, n'impose pas, je crois, la sollicitation d'un enracinement biologique, voire organique de la pulsion de destruction, avec ce problème « retour à l'état antérieur » qui mélange économique et historique. Paul Denis a fait récemment là-dessus un redoutable réquisitoire et je me sens en accord avec lui et avec d'autres, Michel de M'Uzan ou Jean Laplanche, même si, de celui-ci, je ne partage pas la proposition de « pulsion sexuelle de mort » qui me semble laisser de côté, justement, la nature et l'énigmatique originaire de la destructivité.

Prendre la mesure de la dimension économique des pulsions de destruction contraint à penser non seulement la nature-même, « l'âme » de toute pulsion dans son état-limite (décharge extinctive, aspiration par le néant ou le vide, désertification de la vie psychique quand aucun objet ne vient offrir son secours) mais aussi ses modes d'accomplissement. Actes, *agieren* certes, déjà signalés dans « Remémoration, répétition et perlaboration » et sur lesquels a régulièrement insisté Laurence Kahn, alors que reste ouvert le questionnement sur la virtualité d'un accomplissement hallucinatoire quand l'expérience de satisfaction n'a pu avoir lieu. La douleur de la pulsion, alors, pour suivre les voies de Catherine Chabert ? Combien il est difficile, en tout cas, de construire avec un certain degré de « conviction », les fondements infantiles de ces situations extrêmes, traumatiques, qui ont frappé l'*infans* et dont le transfert est le lieu de répétition-reproduction, de hantise : détresses précoces, expériences délirantes infantiles, effractions étendues du narcissisme. Pourtant, la contrainte de répétition, toute délétère qu'elle soit, n'est-elle pas aussi dans la vie psychique, une « pulsion vers le haut », une attente de représentance, de signification ?

Les manifestations cliniques des pulsions de destruction, nous dit Freud, ne sont jamais isolées. Il insiste sur les « alliages », les « mixtions » qui, avec les pulsions de vie, tissent les manifestations cliniques que nous rencontrons dans la vie pulsionnelle et dans le transfert. Ces mixtions/démixtions, dont nous interrogeons autant les conditions que la genèse, soutiennent les processus de liaison/déliaison mais elles sont aussi à l'œuvre dans les transformations pulsionnelles que promeut la cure. « Cette action conjointe et antagoniste des deux pulsions fondamentales, écrit Freud, produit toute la bigarrure des phénomènes de la vie »<sup>12</sup>. Et un peu plus loin « Des modifications dans la proportion de mixtion des pulsions ont les conséquences les plus tangibles. Une adjonction plus forte d'agression sexuelle transforme l'amoureux en meurtrier lubrique, un fort abaissement du facteur

---

11. Freud S., « Le malaise dans la culture », *OCF-XVIII*, PUF, pp. 308-321.

12. Freud S., « Abrégé de Psychanalyse », « Doctrine des pulsions », *op. cit.*, p. 238.

agressif le rend timide ou impuissant ». On peut comprendre ce que la pulsion sexuelle apporte à la pulsion de mort (la variété de ses buts et sa plasticité) mais l'inverse ? Est-ce la force économique pour l'accomplissement, celle qui ferait le noyau de la « revendication pulsionnelle », évoquée dans « L'analyse finie et l'analyse infinie », cet ultime écrit où ne figure pourtant pas le mot narcissisme ? Il faudrait comprendre encore comment la démixtion pulsionnelle accompagne la sublimation, comment le créateur travaille sous l'horizon de la destruction de l'œuvre.

Cette mixtion pulsionnelle, le masochisme, en tout premier lieu, en a fourni la manifestation clinique et théorique. Lui qui, avec ses trois valences érogène, féminin, moral (une forme de mixtion) est devenu de « pierre d'achoppement », « pierre d'angle » dans la théorie. Freud, revenant d'ailleurs sur ce qui l'avait mis sur la voie du second dualisme pulsionnel, où les pulsions de destruction sont dirigées contre le moi, désigne la reconnaissance, dans le transfert, de la réaction thérapeutique négative et du sentiment inconscient de culpabilité, le « besoin » de punition ou celui de rester malade. La sollicitation du besoin sert-elle ici le détournement d'un terme appartenant d'ordinaire à l'auto-conservation ?

En tout cas, la difficulté de mettre en évidence les formes de mixtion pulsionnelle, jusque dans le masochisme, va pousser à l'exploration du surmoi et de ses strates et de son agissement comme « avocat du ça ». Dimension clinique essentielle dans notre tâche d'analyste avec l'élaboration du sentiment de culpabilité dans le maniement du transfert asservi aux agissements érotiques et destructeurs qui visent l'analyste. Je vais en donner ici une illustration clinique qui, chez un même patient et à deux moments de sa cure, met en évidence deux modes d'agissement du surmoi avec les types de mixtion pulsionnelle qui peuvent lui être attachés. La superposition des deux origines du surmoi ou des deux strates du sentiment de culpabilité, telles que décrites dans « Le malaise dans la culture », me semble y apparaître.

*« À la prochaine séance, me dit soudain ce patient, je viendrai en avance... et j'entrerai chez vous (mon appartement jouxte mon cabinet) à genoux, comme si j'allais à Canossa... ». La formule le surprend, moi aussi : aller à Canossa, pour supplier l'empereur ou se faire pardonner ? Mais on dit surtout refuser d'aller à Canossa : je serais un nouveau Bismarck qui ne veut pas se soumettre aux injonctions de l'ennemi ? C'est la guerre avec un allemand...*

*Il s'étonne, pense à mon nom, entend vaguement « caner » dans Canossa et... il se souvient d'une correction reçue de son père pour un mensonge qu'il avait fait, enfant, pour aller retrouver sa petite copine à la sortie de l'école primaire... Il en avait fait pleurer sa mère de déception et une rage rentrée s'était levée contre le tyran...*

*Mais entrer dans mon appartement ? Pour y voir quoi ? Lui revient une scène d'enfant où ses parents s'isolaient nus dans le salon pour des séances aux ultra-violets... Entrée interdite pour ses frères et lui.*

*Il s'étonne que, dans la scène fantasmatique, je ne sois pas en colère. Il est même plutôt amusé et fier de son audace ! Il aurait plutôt voulu me faire rire et soudain lui vient un affect de tendresse amoureuse... Mais il s'est quand même mis en faute : qu'est-ce que ça veut dire ?*

*Je dis : en faute ?*

*Oui, c'est cette curiosité qui ne me lâche pas, qui me pousse à regarder vers l'entrejambes des filles, avec la peur qu'elles me voient avec mes yeux excités comme s'ils étaient en érection.*

Dans l'entremêlement pulsionnel que tisse cette scène fantasmatique s'accomplit comme un agissement de transfert – le patient reviendra à plusieurs reprises sur cet « aller à Canossa », comme un nœud signifiant – auquel s'accroche une pulsionnalité voyeuriste enfantine insatiable. Le surmoi découvre la dimension érotique masochiste qui l'habite dans la punition même réclamée par la transgression.

Le même patient, beaucoup plus loin dans son analyse, va affronter cette fois une crise très violente, où un surmoi cruel se déchaîne véritablement. Et cette crise viendra comme ramasser ou symboliser des effondrements dépressifs qui émaillèrent à plusieurs reprises la cure et la vie psychique.

*Il est aux prises avec une inhibition paralysante, dont l'intensité l'accable. Il doit conclure une affaire professionnelle importante au risque de perdre sa face et sa place devant le dirigeant de l'entreprise qui le terrorise. Il subit, sans comprendre son intensité, cette paralysie anxieuse et je pense à cette notation de Freud dans « Malaise » : « Il y a des types de malades, dans la névrose de contrainte, qui ne perçoivent pas leur sentiment de culpabilité ou qui ne l'éprouvent comme un malaise tourmentant, comme une sorte d'angoisse, qu'au moment où ils sont empêchés d'exécuter certaines actions »<sup>13</sup>.*

*L'angoisse le dévaste avec la survenue d'images insomniaques, plus que des rêves ou des fantaisies, qui présentent des figures ou des masques d'hommes méchants et ricanants, sadiques, qui se moquent de lui et le ridiculisent. Il pense un moment abandonner son projet, même s'il perçoit la dimension d'auto-punition d'un tel geste. Des pensées suicidaires l'assaillent...*

Je suis moi aussi saisi et paralysé, par l'intensité de l'attaque interne. Une réassurance n'aurait guère d'effet quand ce qui se déroule depuis quelques séances est l'accomplissement hallucinatoire d'une scène dont je ne comprends pas la soudaine intensité et l'indignité qui s'y révèle avec les souhaits de disparaître... Sinon qu'en entendant sa dénonciation violente de l'entreprise analytique, « qui l'a, dit-il, mené là, avec ça, pour ça », je mesure que je compte, sans nul doute, parmi les figures non secourables ou terrorisantes.

*Dans ce moment de détresse vient alors la figure d'une mère désemparée, lointaine, qui fut absente dans sa capacité de répondre aux peurs enfantines. Il se sent soudain haineux et le sentiment de culpabilité change de tonalité affective quand surgit un rêve, qui se rappelle d'un souvenir d'enfant. C'est un hiver enneigé, il est tout petit et il apprend à faire de la luge avec sa mère non loin de lui, à qui il veut montrer sa jeune audace. Mais dans le rêve, la glisse se fait sans fin, elle devient source d'effroi, elle ne peut être arrêtée... Il se voit alors comme un bébé emmaillotté, paralysé, impuissant à se servir de ses bras, emporté passivement dans un état où l'extrême plaisir se mélange à la terreur...*

*L'intensité de la détresse, reçue dans mon silence, acquiert quelque sens avec la convocation de cette figure maternelle actualisée dans le transfert. Avec le nouveau sentiment de culpabilité le patient explore la répétition pulsionnelle avec laquelle il chercha, enfant, à s'approprier la préférence constamment sollicitée de sa mère, vis-à-vis d'un frère avec qui la rivalité fut intense... Tandis que revient le souvenir vague et reconstruit des retours de son père qui, quand lui-même était tout petit, le délogeaient du lit que lui offrait sa mère dans sa solitude. Et ce moment de condamnation lui jette à la face l'irréparable contrainte d'une répétition narcissique où, dans toutes ses entreprises, il se sait quêter sans pouvoir l'empêcher, le regard, l'amour, l'admiration de l'autre au point que son discours se truffe, comme malgré lui, d'affabulations. Un tartarin, dénonçait avec une extrême rigueur le surmoi... Et en effet, la saisie de cette répétition, qui cherchait et assurait la captation dans le narcissisme maternel, n'était pas la moindre cause de la violence et de l'accusation implacable de son sur-moi. Surtout qu'elle touchait à l'analyse et au transfert, en désignant le risque de faux dans lequel pouvait s'engager l'entreprise analytique.*

L'intensité de l'attaque pulsionnelle du surmoi n'était pas étrangère, non plus, à ce que j'incarnais dans le transfert comme imago paternelle, avec laquelle la négociation érotique, homosexuelle, n'était cependant plus aussi envisageable que dans la précédente situation.

*Cette traversée, sous le signe et le risque de la destruction, eut un effet plus lointain, comme si l'étreinte destructrice du surmoi, d'avoir connu une certaine élaboration, s'était desserrée : le patient évoqua un événement d'enfance dont il n'avait pu me parler jusqu'ici, non plus qu'à son premier analyste, tant la honte qui s'y attachait était insurmontable. Il avait commis, quand il avait dix-onze ans, un geste d'abus sexuel sur sa petite sœur, geste dont le sens lui restait aujourd'hui énigmatique, sinon que s'était agie une motion pulsion sexuelle immaîtrisable, celle de la curiosité dévorante pour le sexe de la petite fille. La mère l'avait su et l'avait mis en garde (il ne se souvenait pas des mots prononcés) mais il s'était toujours demandé si elle en*

---

13. Freud S., « Le malaise dans la culture », *op. cit.*, p. 322.



avait averti son père. Un sentiment d'indignité et d'imposture, étaient demeurés longtemps agissants dans sa psyché, ruinant les réalisations possibles.

Il resta, après cette traversée, que le mélange pulsionnel, masochiste, entre érotique et destructeur - dans l'actualisation de son histoire et du transfert, avec la convocation des imagos parentales, parvint à éclairer un peu l'inconscient sauvage de son surmoi. La suite de la cure confirma cette avancée.

Mais il arrive que dans sa capacité de mixtion pulsionnelle ou de liaison, le masochisme se montre défaillant. Que « le mort et le vif entrelacés », comme l'écrit J.-B. Pontalis, rencontre la détresse du sans recours et de la négativité, comme on le lit dans l'essai de démembrement de la réaction thérapeutique négative<sup>14</sup>. La détresse advient aussi à l'analyste, « touché au mort ». Comment faisons-nous avec la désertification de la vie pulsionnelle dans l'analyse, jusqu'aux silences « de mort » dont les moments de découragement sont la discrète mais insistante manifestation ? Les pulsions de destruction, alors, semblent moins vouloir détruire que faire le vide, par attraction par le rien, le négatif.

Le second dualisme pulsionnel a installé définitivement la dimension d'un possible destin délétère, « au-delà » du meurtre tragique et de la mort, installé parfois dans l'expérience de la vie pulsionnelle qu'aborde et que traite l'expérience analytique. Sans qu'ils se soient sans doute concertés, J.-B. Pontalis, André Green et Nathalie Zaltzmann ont chacun été amenés à parler, dans leurs travaux, de « mort dans la vie ».

Les formes extrêmes de la déliaison et de la démixtion, il nous arrive de les rencontrer dans l'acharnement pulsionnel, parfois mortel, des addictions : aux drogues dures qui mettent la vie en danger, aux conduites irrépressibles de rencontres sexuelles asservies à la jouissance immédiate, à la visite compulsive des sites porno dont nous parlent si difficilement les patients, aux pulsions pédophiles, à la possession effrénée d'argent. Au jeu, encore : relisons *Le joueur* de Dostoïevski et sa reprise par Freud, dans « Dostoïevski et le parricide ». « Le jeu, rien que le jeu », une obnubilation pulsionnelle.

Et encore dans la répétition terrible des actions suicidaires, avec l'angoisse et la peur qu'elles suscitent en nous quand la déliaison semble toucher autant la pulsion sexuelle, en une sorte de déferlement d'état maniaque, que la pulsion de destruction. Lucie, dont j'ai parlé ailleurs et qui parvint, après plusieurs tentatives échouées, à accomplir son suicide<sup>15</sup>, Lucie véritablement hantée par la figure aspirante d'une mère mystique et délirante, revenait après chaque tentative en me demandant « pardon ». En pouvant me dire aussi, dans la passion pulsionnelle transférentielle qui répétait son histoire infantile : « tu me tues »...

Freud écrit dans cette 32<sup>e</sup> conférence qui m'a servi aujourd'hui de point d'appui : « Singulière pulsion que celle qui s'occupe de la destruction de sa propre demeure organique ! Les poètes parlent, il est vrai, de semblables choses, mais les poètes sont irresponsables, ils jouissent du privilège de la licence poétique ».

Écoutons néanmoins les poètes, ceux qui ont laissé couler dans leur œuvre les flux pulsionnels de vie et de destruction. Charles Baudelaire fut assurément l'un d'eux et une récente et belle exposition à la Bibliothèque nationale de France en a célébré « La modernité mélancolique ». *Les Fleurs du mal* : comment mieux dire ce que j'ai laborieusement essayé d'approcher sous l'angle du mélange, de la mixtion pulsionnelle.

Voilà comment se clôt son poème « L'Irrémédiable »<sup>16</sup> :

---

14. J.-B. Pontalis, « Non, deux fois non : tentative de définition et de démembrement de la réaction thérapeutique négative », *Perdre de vue*, « Connaissance de l'inconscient », NRF, Gallimard, 1988, pp. 73-99.

15. Beetschen A., « Traiter avec l'impossible », *L'intraitable*, « Petite bibliothèque de Psychanalyse », PUF, 2019, pp. 15-30.

16. Baudelaire C., « L'irrémediable », *Les Fleurs du mal*, LXXXIV, « NRF/Poésie », Gallimard, 1996, pp. 118-119.

Tête-à-tête sombre et limpide  
Qu'un cœur devenu son miroir !  
Puits de Vérité, clair et noir,  
Où tremble une étoile livide,  
Un phare ironique, infernal,  
Flambeau des grâces sataniques,  
Soulagement et gloire uniques,  
La conscience dans le Mal !

# Vie et destin. *La pulsion telle qu'on en parle... ou pas*

*Pascale Michon Raffaitin*

Et s'il était pour nous question d'abandonner le concept de pulsion ? et pour ce faire en questionner l'utilité pratique ? en reléguant cette notion aux premiers temps – considérés comme déjà dépassés – de la mise en forme d'une métapsychologie dont précisément ce concept était central ?

Nous ne serions pas les premiers, il y a déjà bien longtemps qu'un fort courant de la psychanalyse, laissant de côté, par la même occasion et la métapsychologie et l'étiologie sexuelle, tente de ramener toute spéculation théorique à ce qui serait strictement nécessaire aux praticiens pour mener à bien leur tâche thérapeutique.

Cette dérive conceptuelle soutenue par des psychanalystes – notamment anglo-saxons – a pu être le point de départ d'une réflexion aboutissant au colloque qu'organisa la jeune APF en 1984 dont le titre était : *La pulsion pour quoi faire ?*<sup>1</sup>.

Comment rendre compte de ce qui a été mis en débat à ce moment-là ? Les conférences des participants étaient extrêmement denses et complexes, comme le thème le requiert. Aujourd'hui, j'essayerai d'abord de faire entendre leurs voix alors qu'ils ne sont plus là. C'est un hommage à leur créativité, c'est aussi une façon de cheminer sur leurs traces ; je tenterai d'aller à l'essentiel – selon moi – de leurs propos et si possible de les faire dialoguer ; j'apporterai par la suite quelques commentaires.

À propos de ce « pour quoi faire » du titre, Jean Laplanche, l'un des intervenants, dénonçait la conception pragmatiste de la théorie pour les praticiens, qui allait de pair selon lui, avec un questionnement concernant la théorie elle-même, théorie qui « serait en passe de devenir un des boucs émissaires de la psychanalyse... l'autre bouc émissaire étant la psychanalyse hors les murs »<sup>2</sup>. Il entendait par là les écrits socio-anthropologiques de Freud qui n'avait pas hésité à allonger la *Kultur* sur son divan, donnant assise à une anthropologie psychanalytique dont la psychanalyse ne pourrait se passer. Jean Laplanche, en poursuivant sa critique d'une telle conception pragmatiste, se demandait, en se référant au concept de pulsion : « pouvons-nous nous défaire de tout abord historique, de toute référence par rapport à l'œuvre qui nous précède et notamment à l'œuvre freudienne ? »<sup>3</sup>.

La position de Daniel Widlöcher – un autre conférencier de ce colloque – était sensiblement différente : « en psychanalyse, disait-il, le succès d'une thèse tient plus à l'adhésion des praticiens que ce qui relève de la preuve ou de la réfutation ». Or, poursuivait-il, « nous observons à propos du concept de pulsion et d'énergie psychique un écart grandissant entre la théorie canonique (...) et l'usage qui en est fait ». Daniel Widlöcher posait de cette façon une question épistémologique centrale : le concept de pulsion ajouterait-il quelque chose à la description ou à l'explication qui serait fournie par la seule prise en compte de la dynamique interne des actes de pensée ?

Jean Laplanche et Daniel Widlöcher se rejoignent sur plusieurs aspects critiques quant à la définition de la pulsion de 1915, notamment sur son biologisme : « le recours à une pulsion biologique (...) est contestable et de toute façon extra analytique »<sup>4</sup> souligne Laplanche. Mais alors que Daniel Widlöcher trouve de nombreux

---

1. *La pulsion pour quoi faire ?* Colloque du 12 mai 1984, Association psychanalytique de France.

2. *In* actes du colloque.

3. *In* actes du colloque.

4. *In* actes du colloque.

avantages à se passer du concept, interrogeant l'usage qui en est fait, Jean Laplanche nous invite à le faire « travailler » : la pensée psychanalytique, selon lui, ne peut pas faire table rase d'un moment de son évolution où la théorie a pu prendre telle ou telle orientation, telle ou telle forme.

Pour lui, il y aurait trois niveaux de théorisation :

- la métapsychologie certes, mais aussi
- l'auto-symbolisation du sujet, notamment dans la cure et
- entre ces deux niveaux, celui de schèmes fantasmatiques généraux qui ne sont pas génétiquement transmis et qui relèvent du domaine de la culture ; ce qu'il appellera plus tard le mythosymbolique.

Jean Laplanche précise les données de l'expérience clinique qui viennent donner chair au concept de pulsion :

- Un déterminisme psychique dont les causes obscures nous échappent.
- Un fonctionnement psychique qui s'exprime sur le plan représentationnel.
- Un corps érogène qui, transposé au plan psychique, crée une exigence de travail.
- Des phénomènes de déplacement, du fait de la relative séparation entre affect et représentation.

Voilà ce qu'il en est pour les données cliniques attenantes au concept de pulsion.

Quant aux deux modèles que propose Freud pour rendre compte de la pulsion, Daniel Widlöcher et Jean Laplanche récusent aussi bien le modèle physicaliste que le modèle biologique.

Pour Daniel Widlöcher, ni le modèle d'une force, ni celui d'une énergie qui mobiliserait un appareil psychique inerte, ni une exigence physiologique d'homéostasie, ne peuvent rendre compte de la dynamique propre aux représentations psychiques. Il préfère restituer à ces dernières, aux actes mentaux, dit-il, une action propre dans la mesure où elles tendent à investir la conscience, tels les personnages de la pièce de Pirandello, *Six personnages en quête d'auteur* qui n'ont de cesse de se retrouver sur scène.

Pour Daniel Widlöcher, les représentations n'ont pas besoin d'une force extérieure à elles pour être actives. Ce qui l'intéresse, c'est ce qui les relie les unes aux autres, leur associativité.

Or, la formulation par Freud de la théorie des pulsions est venue, selon Daniel Widlöcher, masquer la « pression du sens » et « l'intentionnalité de l'acte ». Selon lui, pas de sujet qui associe mais des actes mentaux qui s'associent l'un à l'autre. Ce qui, dans un événement et un contexte donné donne naissance à l'événement suivant, c'est la force du sens (la force associative) qui fait appel à ce nouvel acte.

Daniel Widlöcher va se recentrer sur le plan de la pratique analytique à ce qu'il appelle la co-pensée, c'est-à-dire l'induction mutuelle des deux partenaires de la situation psychanalytique d'un registre associatif, d'un fil associatif qui prend un relief particulier quand il vient à se rompre, moment où l'inconscient se manifeste.

Du fait de ces moments, à propos desquels Daniel Widlöcher parle de néguempathie, l'empathie révélerait son caractère non analytique : comprendre les ressentis d'autrui, voire partager les mêmes émotions, comme dans la sympathie, n'est pas une question psychanalytique, seule la découverte de rejets des formations de l'inconscient l'est.

Jean Laplanche, quant à lui, va emprunter une autre voie : à la précession biologique de l'être humain, ce « déjà là » de l'autoconservation, il va ajouter une autre précession, l'environnement social. L'enfant advient dans l'univers de sens des adultes qui, par leur investissement conscient et inconscient, tendre et sexuel, l'investissent et le façonnent. La partie du message, émanant de l'inconscient sexuel des adultes, dont l'enfant sera l'objet sans que celui-ci soit en capacité de la traduire dans son intégralité, aurait alors un effet traumatique. Cette confrontation singulière de l'*infans* au monde humain va être plus tard désignée par Jean Laplanche par le terme de « situation anthropologique fondamentale ».

L'expérience de la cure analytique ne fait que relancer cette situation d'asymétrie de la relation adulte-*infans* ou rapport à l'autre supposé savoir ; la tâche analytique serait alors de rendre possible une nouvelle traduction de ce qui est resté en souffrance de symbolisation.

Pourrions-nous dire qu'alors que Daniel Widlöcher, dans la situation psychanalytique, se demande pourquoi tel ou tel « personnage en quête d'auteur », telle ou telle représentation se fait jour et avec quelle force, Jean Laplanche, quant à lui, s'interroge sur l'énigme de l'étranger en soi, et ce qu'elle génère comme exigence de traduction.

Alors que Daniel Widlöcher tente de théoriser sa pratique, Jean Laplanche semble s'intéresser plutôt à la pratique de la théorie.

Quant au 3<sup>e</sup> intervenant du colloque de 1984, Didier Anzieu, il apparaît décalé par rapport au débat entre Daniel Widlöcher et Jean Laplanche, peut-être parce que son exposé relève d'un autre paradigme que celui de la névrose. Didier Anzieu prend appui sur la clinique des états limites pour souligner l'importance du moi corporel, pour contenir et donner du relief à une pulsionnalité qu'on pourrait dire vitaliste, faute de quoi cette dernière apparaît affaiblie, manquant de consistance.

La cure tient compte du besoin de contenance, l'action de l'analyste vise à se substituer au moi défaillant. Dans ce contexte, les constructions proposées au patient soutiennent le travail de symbolisation.

Didier Anzieu ne semble pas vouloir s'attarder à discuter le concept freudien de pulsion, chez lui le pulsionnel sexuel est tributaire, pour se constituer, d'un moi corps suffisamment actif et cohérent.

À ce point de mon propos, afin de clarifier ce que je viens d'avancer, il m'apparaît, qu'alors que Daniel Widlöcher, dans l'ici et maintenant de la situation analytique, aborde la question de la pulsion par le biais de la force des représentations, ce pourquoi elles se font jour, Jean Laplanche centre son attention sur la source de la pulsion. Alors que Daniel Widlöcher se questionne sur la poussée manifeste de la pulsion, Jean Laplanche s'interroge sur l'origine. Tous les deux refusent fermement la proposition de Freud postulant les zones érogènes comme source de la pulsion.

Puisque c'est dans la description de la sexualité humaine que se dégage la notion freudienne de pulsion, nous allons retrouver, presque 20 ans après, en 2001, les deux discutants, Jean Laplanche et Daniel Widlöcher, dans un livre édité par Jacques André, dont le titre est *Sexualité infantile et attachement*<sup>5</sup>.

Nous reprendrons le thème de la pulsion à travers la distinction qui sera faite entre une sexualité pulsionnelle et une sexualité instinctuelle.

Mais tout d'abord il y était question du sort réservé au sexuel infantile – tel que Freud le décrit – qui serait envoyé au second plan par la place prise par l'attachement dans le monde analytique anglo-saxon, comme si ces deux concepts étaient incompatibles alors qu'ils ne se situent pas dans le même registre.

Ainsi la prévalence donnée à l'attachement, au lieu d'ouvrir un autre champ de réflexion, en lien avec la pratique psychanalytique, semble être une nouvelle façon de recouvrir le sexuel au sein de la pensée psychanalytique.

Dans cet ouvrage où plusieurs auteurs réagissent par rapport au texte introductif de Daniel Widlöcher, on peut constater la proximité des points de vue de Jean Laplanche et de Daniel Widlöcher confrontés aux positions tenues outre-manche, tout en étant différents.

Daniel Widlöcher, comme souvent, essaie de nouer un dialogue avec la psychanalyse de langue anglaise, qui semble avoir tourné le dos à une dimension essentielle de la pensée freudienne.

---

5. Widlöcher D., « Amour primaire et sexualité infantile, un débat de toujours » et Laplanche J., « Sexualité et attachement dans la métapsychologie », *Sexualité infantile et attachement*, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2001.

Quant à Jean Laplanche, s'appuyant sur la différence entre instinct et pulsion, il dénonce les conséquences de la traduction anglaise de *Trieb*, qui décide d'ignorer cette différence conceptuelle.

Traduisant par Instinct le *Trieb* freudien, James Strachey et la psychanalyse anglaise font pencher la pulsion du côté de l'inné, du biologique, du somatique, du développement. Ce parti pris, quant à la traduction, révélerait-il la destinée de ce concept freudien dans la langue anglaise et pas seulement ? On pourrait y voir l'œuvre d'un refoulement au sein même du mouvement de la pensée psychanalytique dont le résultat serait la relégation du sexuel pulsionnel.

Faudrait-il qu'une voix venant des rangs de philosophes – une fois n'est pas coutume – nous rappelle la distinction entre instinct et pulsion : « L'instinct est une tendance qui inclut son propre mode d'emploi, c'est un savoir-faire transmis biologiquement. La pulsion à l'inverse ne nécessite aucun mode d'emploi, aucun savoir-faire inné. Elle nous pousse à agir, dans une certaine direction, mais sans englober aucun but explicite à atteindre, ni aucun moyen pour l'obtenir »<sup>6</sup>.

Daniel Widlöcher évoque, dans son texte<sup>7</sup>, une conférence de Jeremy Holmes prononcée en juin 1996, à l'Unité de Psychanalyse de l'*University College* à Londres, qui passe en revue les points de vue de l'époque permettant de construire un nouveau modèle du processus thérapeutique dans les psychothérapies analytiques. Accordant une place éminente à la théorie de l'attachement, il cherche à redéfinir la sexualité infantile à partir des recherches sur les observations des relations précoces entre la mère et le jeune enfant, considérant que ces liens précoces sont à penser moins en termes de sexualité infantile qu'à la lumière des différents « patterns » de dépendance et d'attachement.

En réponse à la position énoncée par Jeremy Holmes, Jean Laplanche considère que l'attachement ressortit « au domaine, largement compris, de l'autoconservation et de l'instinct » il serait cette partie où l'individu a essentiellement besoin de l'autre pour sa survie, son « homéostasie ».

Jean Laplanche rappelle que l'attachement ne peut qu'être différencié de la sexualité du premier dualisme pulsionnel de Freud : autoconservation versus sexuel infantile. Si l'on prend en considération la délimitation entre pulsion et instinct, on ne pourrait qu'affirmer que la sexualité chez l'homme est double et profondément divisée : une sexualité instinctuelle, liée à la maturation de l'organisme qui vise à la conservation de l'espèce, absente chez l'homme de la naissance à la puberté. C'est précisément dans cette période que se situe la sexualité humaine pulsionnelle, c'est-à-dire la sexualité infantile découverte par Freud, objet du refoulement, qui continue à faire scandale.

Cette sexualité pulsionnelle est une sexualité élargie et non pas liée au départ, à une quelconque zone érogène ; elle ne serait pas liée non plus, de façon absolue, à la différence des sexes. Le sexuel pulsionnel serait lié indissolublement au fantasme, comme à sa cause. Refoulé, il fait le contenu de l'inconscient et est l'objet même de la psychanalyse, affirme-t-il<sup>8</sup>.

Pour Jean Laplanche, l'homme, quant à sa sexualité, est soumis au plus grand des paradoxes : l'acquis pulsionnel précède chez lui l'inné instinctuel.

La confusion entre pulsion et instinct se reproduit entre sexualité infantile et sexualité adulte. Les deux auteurs français soulignent le fait que ces deux sexualités ne sont pas de même nature.

Il faudrait donc distinguer une sexualité instinctuelle (celle qui advient à la puberté) d'une sexualité pulsionnelle, celle qui existerait dès les premières heures de la vie, du fait de la communication humaine.

---

6. Comte-Sponville A., « Qu'est-ce que la sexualité », *Le sexe ni la mort, trois essais sur l'amour et la sexualité*, Albin Michel, 2012, p. 160.

7. Widlöcher D., « Amour primaire et sexualité infantile : Un débat de toujours », *Sexualité infantile et attachement*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2001.

8. Laplanche J., « Sexualité et attachement dans la métapsychologie », *Sexualité Infantile et attachement*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2001.

Pour Daniel Widlöcher, la grande découverte de la psychanalyse est peut-être moins l'existence de la sexualité infantile, que sa présence active dans la vie psychique inconsciente de l'adulte. C'est dans la névrose de l'adulte que Freud la repère : « Que l'inconscient freudien, l'inconscient au sens topique, l'inconscient du ça, soit sexuel et s'inscrive dans l'érotisme infantile, c'est bien le propre du domaine de la psychanalyse » dit-il<sup>9</sup>.

Ayant bien défini la sexualité infantile : pulsionnelle, c'est-à-dire non instinctuelle, non biologique, non développementale, resterait à expliquer son surgissement et les deux auteurs vont essayer de le décrire en se décalant de l'étayage tel que Freud l'avait conçu. Nous retrouvons ici la question de la source de la pulsion.

Daniel Widlöcher reconsidère ainsi le processus d'étayage : dans un premier temps, la relation d'attachement s'exprime seule ou s'associe éventuellement à la satisfaction d'un besoin physiologique. Dans un second temps, il y a reprise hallucinatoire de l'expérience de satisfaction.

Une scène de la réalité devient ainsi un fantasme. L'enfant, à un stade donné de son développement, est dans un rapport instinctuel avec autrui qui s'exprime dans un pattern comportemental et subjectif donné, par exemple l'apaisement de la faim par la succion ou la fusion tendre avec la mère. La reviviscence hallucinatoire de l'expérience de satisfaction la fait s'inscrire dans le registre d'un imaginaire auto-construit fantasmatique, que l'enfant pourra recréer à volonté. Daniel Widlöcher ne tient pas compte ici, comme Jean Laplanche, d'un imaginaire collectif déjà constitué, véhiculé par les échanges de messages sexuels avec la mère. Il propose le modèle suivant : « dès qu'une trace mnésique recomposée (un fantasme) se trouve fixée, elle va faire pression (pulsion) pour se reproduire dans le réel ; elle constitue une source de désir que nous désignerons par le terme de sexualité infantile »<sup>10</sup>.

Par rapport à Jean Laplanche – et sa théorie de la séduction généralisée – Daniel Widlöcher, s'il n'écarte pas complètement les effets de séduction, de transmission du sexuel à l'enfant, ne les tient pas pour exclusifs car la séduction généralisée exclurait alors l'idée d'un autoérotisme spontané.

L'hypothèse proposée par Daniel Widlöcher, sans nier la théorie de la séduction généralisée proposée par Jean Laplanche, est celle de l'existence d'une tendance propre à l'autoérotisme : « Répondre à une énigme, fut-ce celle posée par l'attitude aimante de la mère, n'aurait pas les mêmes effets sur la réalité psychique inconsciente que la tendance hédonique plus générale à produire du plaisir par l'hallucination de la satisfaction »<sup>11</sup>.

À cela Jean Laplanche va répondre que, sans nier la préexistence d'une réactivité somatique, d'une excitabilité organique et générale, il faut autre chose pour en faire une pulsion, pour que le message de l'autre puisse s'implanter, ce sont ses termes.

C'est l'économie du plaisir dans la sexualité infantile qui va rapprocher leurs positions.

Pour Daniel Widlöcher, contrairement au plaisir sexuel génital, le plaisir dans l'autoérotisme de la sexualité infantile serait initial et non terminal. L'émergence du désir coïnciderait avec le plaisir.

Pour Jean Laplanche, c'est au niveau de l'économie du plaisir que pulsion et instinct se distinguent radicalement et il se réfère au *Lust* de Freud qui « serait à la fois le plaisir comme apaisement – au sens classique du principe de plaisir – et le désir ou plaisir-désir lié à l'augmentation de tension »<sup>12</sup>.

Les deux auteurs se rejoignent pour opposer un fonctionnement de type instinctuel, qui toujours tend à l'apaisement et un fonctionnement pulsionnel, qui défie et transgresse la ligne du niveau homéostatique : principe de l'excitation ou du désir, tendant tantôt à l'excitation, au-delà de toute limite, tantôt et peut-être en fin de processus, à l'épuisement total.

---

9. Widlöcher D., « Amour primaire et sexualité infantile », *Sexualité infantile et attachement*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2001, pp. 28-29.

10. Idem, p. 32.

11. Idem, p. 35.

12. Idem, p. 70.

Quelques mois avant le colloque de 1984, avait eu lieu à Marseille, organisé par Daniel Widlöcher, le premier symposium de la Fédération européenne de psychanalyse qui avait pour thème *La pulsion de mort*. Le but de ce symposium était de faire dialoguer entre elles les diverses façons de concevoir la pulsion de mort. Daniel Widlöcher, une fois de plus, tentait de promouvoir les échanges entre les divers courants – inconciliables – de la psychanalyse.

Je ne ferai que mentionner ce symposium où se retrouvent encore Daniel Widlöcher et Jean Laplanche, entourés d'André Green, d'Hanna Segal et du Finlandais Eero Rechartt.

Il est à noter tout de même que ni dans le colloque de 1984, excepté quelques lignes de Jean Laplanche ni dans l'ouvrage de 2001, il n'est question de la pulsion de mort. Est-ce du fait que, ce qui prédominait dans le paysage français et notamment à l'APF, était une conception de la pulsion qui restait intimement liée, du fait des conditions cliniques de la découverte freudienne, à la sexualité infantile, au refoulement et à l'inconscient.

Une sorte d'identité conceptuelle du côté de la névrose de transfert confrontée au tournant que Freud annonçait en ces termes dans *Malaise dans la culture* : « l'interprétation des névroses de transfert, comme tentative de moi pour se défendre contre la sexualité, n'a pas à être abandonnée, mais, (...) partant de spéculations sur le début de la vie, et des parallèles biologiques, je tirai la conclusion, qu'il fallait qu'il y eût, en dehors de la pulsion à conserver la substance vivante, (...) une autre pulsion, opposée à elle, (...) une pulsion de mort ; l'action conjuguée et antagoniste des deux permettait d'expliquer les phénomènes de la vie »<sup>13</sup>.

En disant cela, Freud ouvrait un considérable chantier, invitant les psychanalystes à poursuivre les recherches dans ce champ devenu très complexe où l'on retrouve une considérable diversité des « pulsions », dont Freud fait le constat dans « Angoisse et vie pulsionnelle » qui correspondent aux non moins diverses figures qui se manifestent sur le plan clinique, restant difficiles à regrouper car elles n'ont finalement en commun que la poussée. Freud disait à ce propos que « c'est de ce pousser qu'elle tient son nom : pulsion »<sup>14</sup>. C'est bien dans ce chantier que se sont inscrites les recherches des deux auteurs que nous avons choisis de suivre à partir du colloque de 1984.

Ce chantier, bien entendu, reste encore et toujours – heureusement – ouvert.

Mais bien qu'il ne faille pas, avec Freud, abandonner le champ de la névrose de transfert, on ne peut que constater que les nouveaux développements tendent à recouvrir, – à refouler – le plus vif du sexuel infantile. On aurait pu s'attendre à ce que les avancées d'une science, permettant une meilleure connaissance du réel soient un apport enrichissant aux constructions théoriques. Alors, pourquoi des concepts tels que l'attachement, l'archaïque, l'empathie, ou des réaménagements tel le deuxième dualisme pulsionnel de Freud viendraient-ils recouvrir le sexuel inconscient ainsi qu'il est formulé dans les *Trois essais*, en dépouillant l'éros du sexuel corrosif et en mettant sous sa bannière l'amour, c'est-à-dire le sexuel conforme, c'est-à-dire lié ?

Pourquoi, par ailleurs, tant d'attaques de la psychanalyse, en lui opposant les sciences cognitives ou les neurosciences, alors que ces dernières ne sont pas, *a priori*, dans le même registre et de ce fait ne lui sont pas opposables ? et encore aujourd'hui, les questions d'actualité autour du genre, ne seraient-elles pas, comme le proposait Laplanche, une formidable machine à refouler le sexuel ?

Il semblerait que le sexuel infantile ait la propriété de sidérer la pensée si l'on se risque à le regarder en face, telle Méduse. Peut-on dire le sexe, sans séduire, exciter ou à l'opposé, d'une façon dévitalisée ? Freud disait que le sexuel était tout d'abord l'inconvenant, c'est-à-dire ce dont on ne parle pas.

Destin récurrent de ce pulsionnel sexuel, principale menace dirigée vers les institutions humaines, que d'être la tâche incessante de la civilisation. Ainsi, l'éducation cherche, non sans violence, à produire des individus capables de renoncement pulsionnel, en échange de satisfactions socialement acceptables.

---

13. Freud S. (1930), « Le Malaise dans la culture », *OCP*, vol. XVIII, PUF, p. 304.

14. Freud S. (1932), « Angoisse et vie pulsionnelle, XXXII<sup>e</sup> leçon », *OCP*, vol. XIX, p. 179.



Mais les tentatives de la civilisation pour contenir, transformer la pulsion, restent toujours insuffisantes. Il y a continuellement du « pervers polymorphe » qui reste inaltérable. Cela est probablement dû au caractère dit « hybride » de la pulsion, son expression dans le psychique et son ancrage dans le corps ; mais il ne s'agit pas de n'importe quelle hybridation.

Ainsi que Comte-Sponville le dit : « La culture se construit contre la nature, dont elle fait partie, comme l'humanité contre l'animalité. C'est dire assez que celles-ci subsistent, à la fois transformées (par la civilisation, par le langage, par l'esprit) et intactes (par le corps). Le dualisme est une erreur métaphysique, mais qui n'est pas sans parler à l'expérience de chacun. Comment serai-je tout à fait mon corps, puisque je le commande, puisque je lui résiste, puisque je le domine, ou me laisse emporter par lui ? (...) il faut donc que je sois, au moins d'un certain point de vue, autre chose – une âme. Et la voilà qui se trouble pour un bout de peau entrevu, qui s'oublie dans un fantasme, qui s'affole pour une caresse, qui se perd dans un spasme ! (...) Que l'âme et le corps soient une seule et même chose (selon Spinoza), (on peut en convenir), mais que cette chose soit sexuée, l'âme ne cesse d'en ressentir le trouble, l'émotion, l'étonnement, l'embarras. L'âme est ce qui s'étonne du corps, et ce qui en a honte, en effet, parfois. (...) Il faut que la sexualité ait quelque chose d'intrinsèquement particulier ou dérangeant (...) »<sup>15</sup> quelque chose qu'on ne peut tout à fait dévoiler, fut-ce en le montrant, ni dire, fut-ce en en parlant pendant des heures.

Ces considérations d'un philosophe m'amènent à avancer certaines formulations qui, se voulant synthétiques, pourraient apparaître d'une simplification excessive dans un champ dont la complexité est un défi à la conceptualisation.

Ainsi que le souligne Didier Anzieu, dans le colloque de 1984, la pulsion n'est pensable sans certains corrélats et il en mentionne deux : l'interdit et l'enveloppe psychique.

Pour ma part, je serai tentée de considérer qu'un corrélat de la pulsion serait la civilisation même.

Freud ne dit-il pas autre chose dans sa 20<sup>e</sup> conférence d'introduction à la psychanalyse (fin 1916/début 1917) : « En effet, la société doit inclure dans ses tâches éducatives les plus importantes, lorsque la pulsion sexuelle fait irruption comme poussée à la reproduction, celle de la dompter, de la restreindre, de la soumettre à une volonté individuelle qui est identique à l'injonction sociale. Elle a aussi intérêt à différer le plein développement de la pulsion sexuelle jusqu'à ce que l'enfant ait atteint un certain stade de maturité intellectuelle car, avec la pleine percée de cette pulsion, l'éducabilité prend pratiquement fin. Sinon la pulsion romprait toutes les digues et emporterait toute l'œuvre péniblement édifiée de la culture. La tâche de la dompter n'est d'ailleurs jamais facile : parfois elle réussit trop peu, parfois trop bien (...) Dans cette intention, presque toutes les activités sexuelles infantiles sont interdites à l'enfant (...) on se fixe le but idéal de donner une forme asexuelle à la vie de l'enfant et, avec le temps, on a fini par la tenir effectivement pour asexuelle, ce que la science proclame ensuite comme sa doctrine. Pour ne pas se mettre en contradiction avec sa croyance et ses intentions, on ignore l'activité sexuelle de l'enfant, ce qui n'est pas une mince performance, ou bien on se contente, dans la science, de la concevoir autrement. L'enfant passe pour pur, pour innocent et quiconque le décrit autrement peut être légitimement accusé d'être un infâme profanateur des sentiments tendres et sacrés de l'humanité »<sup>16</sup>.

Je résume : il y a au départ :

- Un enfant qui vient au monde équipé d'un programme biologique de survie mais qui, du fait de son immaturité, nécessite des soins appropriés pour pouvoir vivre.
- La civilisation humaine, qui préexiste à l'enfant (comme aime bien le souligner Jean Laplanche), qui, de cet être, va fabriquer (par l'éducation) un individu humain, socialement compatible, parce que rendu capable de renoncement pulsionnel.

---

15. Comte-Sponville A., « Qu'est-ce que la sexualité ? », *Le sexe ni la mort. Trois essais sur l'amour et la sexualité*, Albin Michel, 2012, pp. 166-167.

16. Freud S., « XX<sup>e</sup> leçon : La vie sexuelle de l'être humain », *OCP*, vol. XIV, pp. 321-322.

– Et entre l'enfant et la civilisation, il y a ceux qui prennent soin de l'enfant, chargés de l'aimer et de l'éduquer mais qui, du fait de leur inconscient, investissent sexuellement l'enfant, inévitablement.

Ne serait-ce donc pas la civilisation, l'endiguement et le détournement des forces naturelles qui seraient à l'origine de la pulsion ? comme lorsqu'on construit un barrage sur le cours naturel d'une rivière, la masse d'eau contenue devient potentiel de débordement si un système approprié de vannes ne la régulait pas suffisamment. Mais la catastrophe n'est jamais écartée... si l'exécution du projet se révélait défailante : l'erreur est humaine !

De la même façon, l'homme civilisé, lorsqu'il joue à l'apprenti sorcier, ne provoque-t-il pas des catastrophes : la guerre, les crimes, les rêves fous d'un tyran, l'aliénation dans la masse ? Car si la civilisation peut régresser, il ne s'agit pas alors d'un retour à l'animalité mais à la barbarie<sup>17</sup>, comme détissage de la civilisation.

La sexualité humaine est la principale cible des principes régulateurs des sociétés et des institutions humaines en tant que menace de l'ordre social. L'interdit de l'inceste (inceste dont le caractère sexuel est indiscutable) produit d'une certaine façon le désir et le plaisir de transgresser. Cacher le corps sexué suscite l'émotion de voir un morceau de peau habituellement occulté (Roland Barthes).

Il y a un air de transgression dans la jouissance d'une liberté soudaine, la joie de la fête, le plaisir de faire reculer une limite à notre compréhension, à lever un voile, découvrir.

La sexualité infantile, telle que Freud l'a décrite dans *Les Trois Essais*, ne peut qu'être intimement associée à l'inceste.

Lorsque Jean Laplanche parle de séduction généralisée, il se réfère, me semble-t-il, à l'introduction de l'enfant, du corps de l'enfant, par l'adulte séducteur, à un ordre sexué/sexuel spécifiquement humain.

L'autoérotisme, l'éroticité du corps de l'enfant, sont repris à un moment donné dans le registre de la représentation, du fantasme, de la symbolisation, de façon irréversible. Il n'y aura plus pour l'enfant d'accès au corps brut, réel, le sien propre ou celui de l'autre, qu'à travers ce qui le représente. L'érotisme est de l'ordre de l'acquis, un produit du travail de culture, visant le « bon usage des plaisirs » (Foucault). Une des composantes de la définition de la pulsion par Freud, c'est le travail psychique que la poussée pulsionnelle exige, qualitativement et quantitativement.

En résulteront les différents destins qui vont du refoulement (l'oubli total) à la sublimation, en passant par des mécanismes intermédiaires parmi lesquels les aménagements que Freud décrit dans « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », la mise à contribution des fantasmes incestueux pour favoriser et rendre possible l'acte sexuel.

Deux autres destins, le retournement sur soi et le renversement dans le contraire, font, qu'à la différence de l'animal, l'être humain peut s'auto-agresser et en tirer une certaine jouissance.

La clinique de la pulsion est en étroit rapport avec la qualité du travail psychique tel qu'il s'effectue. Qu'il échoue partiellement et le pulsionnel, dans la cure ou dans la vie, se manifestera par l'excès, le caractère cru des propos, la présence quasi hallucinatoire des vécus transférentiels, la mise en acte de la motricité – comme chez une de mes patientes qui ne pouvait raconter ses rêves qu'en se mettant debout – les provocations, les colères, les transgressions agies ; et aussi, paradoxalement, les inhibitions les plus tenaces.

Tout cela, pour ce qui est du plus évident car le pulsionnel est impliqué dans tout conflit psychique, il en est même au cœur et parfois des deux côtés.

Recouverte, refoulée, la pulsionnalité sexuelle s'invite là où on ne l'attend pas. Il est question ces temps-ci, de libérer la parole, de cesser de se taire lorsqu'on a subi des agressions dites sexuelles ; un exemple retentissant

---

17. Terme contesté par Nathalie Zaltzman : « quand une civilisation se décompose sous l'effet d'un coup de force, externe ou interne, il est fâcheusement approximatif de se contenter d'énoncer qu'elle retourne à la barbarie. Elle fait autre chose. Elle instaure une organisation sociale nouvelle : une horde, mais sans père ; un clan totémique, mais sans tabou ; la mise en acte d'une haine mais sans ambivalence », *L'esprit du mal*, pp. 20-21.

est le scandale de la pédophilie dans l'église catholique. Le côté « obscur de la force » n'épargne pas l'institution qui se voulait la championne de la chasteté, ce qui ne devrait pas étonner un esprit freudien.

On a découvert, à cette occasion, qu'au silence imposé – silence et secret sont deux figures du refoulement – s'ajoutait, au plus haut niveau hiérarchique, une étonnante méconnaissance de la sexualité, voire même une carence des mots pour la dire, pour la dénoncer, pour en parler.

Dans le film *Grâce à Dieu*, de François Ozon, sorti en 2019, qui veut rendre compte de ces événements, à un moment donné, lorsque l'une des victimes s'adresse à l'évêque en prononçant le mot pédophilie, l'évêque lui répond « Ne dites pas ce mot, parce qu'il veut dire aimer les enfants », ce à quoi la victime répond : « Dois-je dire alors pédo-sexuel ? »

Un lapsus mémorable trahit l'évêque qui, en pleine conférence de presse, dit, sans sourciller, que « La majorité des faits, grâce à Dieu, sont prescrits ». Telle était l'urgence pour ce dignitaire de tourner la page et qu'on n'en parle plus ? On peut dire le crime ou le mécanisme de l'occultation mais ce qui est le plus étonnant, c'est que nulle part, dans les médias, à ma connaissance, il ne sera question d'expliquer la pédophilie, ce sexual-là. Par ailleurs, aurait-on pu parler dans ce contexte de sexualité infantile ? Alors que ce sont les pédophiles eux-mêmes, qui disent, pour se justifier, être les agents d'une prétendue libération de la sexualité chez les enfants.

Là où manquent les mots, lorsque les mots sont à la peine, le pulsionnel ne trouve pas sa juste mesure ; c'est par la parole que l'homme peut s'émanciper ; ainsi l'œuvre littéraire, au service de la vérité, ne serait-elle pas une forme de ce que Freud nommait « gain de spiritualité » ?

À ce propos, un mot sur *Vie et Destin* d'après l'œuvre de Vassili Grossman, – ce titre qui s'est imposé à moi – : ne devrait-on pas plutôt dire « Pulsions et Destin » ?

C'est, certes, le propre de l'homme que d'avoir un destin. Au destin biologique, anatomique, socio-culturel, s'ajoute le hasard de la filiation et par là le désir des parents, ce qui est à interroger chaque fois qu'un jeune en détresse dit en s'excusant : « Je n'ai pas demandé à naître ! »

Mais l'être humain, en tant qu'être auto-symbolisant, peut-il décider de son destin, donner un sens à sa vie ? C'est ce qui se produit quand Vassili Grossman, dans son œuvre, choisit d'échapper à la psychologie des masses, de se défaire des habits d'écrivain soviétique, pour se permettre de dire la vérité sur la perversion stalinienne.

Il choisit le camp de la justice quand il décrit les ressorts des régimes totalitaires, la mise à mal de la civilisation, la terreur au nom du soi-disant « bien collectif ».

Plus dangereuse que la personne de Vassili Grossman est, pour le système, sa parole, sa voix, son témoignage. C'est son livre qui va être confisqué, ostracisé. Vassili Grossman va demander aux autorités de libérer son livre, vaine requête ! Heureusement l'écrivain avait pris ses précautions : deux copies sont protégées clandestinement mais l'auteur ne verra pas son livre publié de son vivant. (Il ne sera publié qu'en 1980, tout d'abord en Suisse). Ce livre, dont le destin aura été de panser les blessures des illusions perdues de ceux qui, aveuglément, ont cru aux promesses d'un homme nouveau.

Pulsion au singulier et au pluriel, encore ? Le titre de cette journée pourrait être entendu de la façon suivante : Comment se porte en 2022 la fondamentale découverte de Freud qui relie pulsion (sexuelle), refoulement et inconscient ?

J'ai tenté de vous livrer de la façon la plus claire possible quelques-unes de mes réflexions sur ce sujet si complexe et controversé. Rendez-vous dans 38 ans, encore !

# *Corps étranger, corps étrange*

*Jacques André*

En guise d'exergue, deux séquences cliniques...

Indira est une jeune femme entre deux cultures, elle a quitté son Pondichéry natal à la fin des études secondaires. Elle est autant imprégnée par l'école française et sa formation universitaire que par sa tradition familiale hindouiste. Du côté des amours en revanche, point de partage. Non qu'elle n'ait jamais croisé un homme indien séduisant mais la simple pensée d'un acte sexuel avec un tel homme est pour elle répulsive. Son actuel compagnon est français, comme l'étaient les quelques amants précédents.

La scène s'était plusieurs fois répétée, une hésitation une fois franchi le seuil du cabinet pour savoir à qui revenait de refermer la porte, elle ou moi. Ce jour-là, petit moment de confusion supplémentaire, le ballet de la porte nous amena à nous frôler plus que d'ordinaire. Une fois sur le divan, Indira associe sur l'incident. Elle devait avoir 5-6 ans et passait beaucoup de temps à jouer avec son cousin, légèrement plus âgé qu'elle, toujours un peu brutal, mais si drôle. Jusqu'au jour où il l'avait poursuivie dans sa chambre, fermé la porte à clé derrière lui et sauté sur elle en tentant de la déshabiller. Le récit qu'elle fait de la scène porte encore les traces de la peur et du plaisir à elle-même ignoré.

J'interviens : « Je suis Indien quand je ferme la porte ? »

Interprétation dont je sous-estimais la violence et qui eut sur Indira un effet à la mesure de ce moment hallucinatoire : elle sursauta, le mot est faible pour décrire la décharge électrique qui la fit décoller du divan de quelques centimètres.

Autre séquence... La fin de la séance approche, Domingo, assis dans le fauteuil d'en face, évoque les modifications architecturales qu'il envisage pour son appartement. Décorateur au talent reconnu, les considérations esthétiques sont chez lui le domaine privilégié où l'inconscient puise ses métaphores. Tout ce qui touche à son *intérieur* est surchargé de sens, tant il lui a fallu conquérir son espace propre, en tracer nettement les frontières ; construire un « chez-soi » et le défendre contre les empiètements est l'histoire de sa vie. Le gynécée de l'enfance, un trop de femmes envahissantes, une mère qui ne l'a jamais lâché et réciproquement, a empêché le garçon qu'il fut de « fermer la porte de la chambre ». Il partage avec son compagnon bien des moments de sa vie, pas question par contre d'habiter ensemble.

Principale transformation qu'il envisage afin de reconfigurer les lieux, la suppression d'un... sauf qu'un lapsus lui joue un très mauvais tour. Il arrive que l'inconscient fasse court et trouve brutalement le chemin vers la surface. Il va dire « mur porteur », il dit « mère porteuse ». Silence sidéré, le vacillement est perceptible... Domingo n'est pas insensible à l'humour, aussi noir soit-il, mais ses lèvres ont bien du mal à dessiner un vague sourire.

Il décroise les jambes, va pour se lever et partir mais son pied d'appui trébuche, la cheville plie, sa jambe ne le porte plus, il ne se raccroche qu'au dernier moment au meuble d'à côté... Il s'en est fallu d'un rien qu'il ne tombe dans mes bras, mes bras porteurs, le *holding* du transfert au pied de la lettre. Il s'en va boitant bas. L'entorse sévère, la légère fracture feront que les deux mois suivants, il viendra en séance avec une attelle. « Ce que l'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant »<sup>1</sup>.

---

1. Un mot que Freud emprunte à Friedrich Rückert, in *OCF-P XV*, PUF, 1996, p. 338.

On aimerait que les choses aient plus souvent cette simplicité, quand plus rien ne distingue la pulsion de sa poussée, que la chair du fantasme violente le corps sans ménagement et que l'on cesse de s'interroger sur la nature du commencement, le Verbe ou l'Acte ?, puisque cette fois *l'un est l'autre*. *Pulsion* est le meilleur mot dont nous disposions pour dire la violence de l'irruption inconsciente, quand *ça* est plus fort que *moi*.

Daniel Widlöcher et Jean Laplanche partagent une même critique de la conception freudienne de la pulsion, plus précisément ce qui concerne la définition de la *source* que résume la phrase devenue ritournelle : « La pulsion est un concept-frontière entre psychique et somatique », autrement dit entre « la vie d'âme » et le « côté biologique ». La poussée, l'objet et le but, ces autres ingrédients de la pulsion, méritent certes discussion, rien cependant chez nos auteurs qui rompe là avec la pensée de Freud ; avec la « source » c'est autre chose, plus une rupture qu'une critique. Les mots de Laplanche sont les plus radicaux, dénonçant le « fourvoisement biologisant » de Freud. Mais Widlöcher n'est pas en reste : « Je suis contre le modèle biologique de la pulsion, contre la définition d'une excitation physique venant de l'extérieur se transmettre à la psyché. » La violence hallucinatoire du rêve, qui s'exerce alors même qu'il n'y aucune stimulation externe, cette violence qui fait brutalement se réveiller le rêveur parce que le couteau va se planter dans le dos ou fait éprouver à cette femme un orgasme au plus profond d'elle-même et provoque chez cette autre une montée de lait avec écoulement alors qu'elle n'est pas enceinte, cette violence pulsionnelle qui bouleverse le corps n'a d'autre source que la puissance hallucinatoire du rêve lui-même.

Ce qui est vrai du rêve l'est aussi du fantasme, même si c'est à un moindre degré hallucinatoire. « Le fantasme inconscient est une activité psychique source d'énergie, c'est elle qui mobilise. Les fantasmes sont des poussées intérieures de notre imagination qui tendent à se réaliser ». Critiquer la théorie de la source biologique de la pulsion, « c'est redonner tout le poids économique à la dynamique du fantasme : le fantasme est désirant, *primum movens* », représentation hallucinée qui cherche à se matérialiser<sup>2</sup>. Laplanche ne dit pas autre chose, même s'il le dit différemment et qu'au fantasme (lequel suppose déjà des modes complexes de liaison) il préfère l'idée d'un objet-source, sorte d'indice laissé par le refoulement, comme une épine excitante dans la chair. À noter que, même marginale, cette idée n'est pas absente chez Freud, ainsi en mai 1897, alors qu'il élabore une première théorie de la puissance du fantasme qui va conduire quelques mois plus tard à l'abandon de la *neurotica* et qu'il évoque les *impulsions* (*Impulse* sinon *Trieb*) « dérivées des scènes originaires »<sup>3</sup>. La représentation (hallucination, fantasme, souvenir, trace, indice) n'est pas ce à quoi va s'accrocher une énergie somatique libre, flottante et sans qualité, elle est au contraire à la source de celle-ci, à la source de la poussée et de l'impact corporel éventuel. C'est la chute de la « mère porteuse » qui fracture la cheville de Domingo.

L'idée d'une source biologique de la pulsion reste prisonnière du modèle génital de la poussée pubertaire, instinctuelle et hormonale. Prisonnière d'un reste d'équation entre génital et sexuel. Ce n'est qu'en 1924, confronté à l'énigme du masochisme, que Freud prendra la pleine mesure de sa propre découverte en associant le plaisir à la tension de l'excitation et non plus au modèle orgasmique de la décharge. Ce que Clémenceau énonce à sa façon grivoise : « Le meilleur de l'amour, c'est en montant l'escalier ». À l'heure de la puberté, il n'est sans doute de plus forte image de la distinction entre instinct et pulsion que la violence pulsionnelle du fantasme hallucinatoire anorexique, capable par sa seule action de bloquer sur place le processus hormonal et d'arrêter les transformations somatiques.

Il n'y a aucune difficulté à reconnaître que la vie pulsionnelle puisse profiter de la tension instinctuelle, de l'exigence du besoin, quel que soit l'instinct, y compris bien sûr génital pubertaire. Aucune difficulté non plus à reconnaître que l'excitation puisse faire son miel de la forte innervation de certaines zones, notamment orale et anale. Mais ce modèle trouve rapidement sa limite, l'œil n'est pas la source du voyeurisme ni la fesse celle du masochisme, même si c'est un début. *L'originalité de la psychanalyse ne se situe pas à cet endroit.*

---

2. Frotté P., *Cent ans après*, Entretiens avec J.-L. Donnet, A. Green, J. Laplanche, J.-C. Lavie, J. McDougall, M. de M'Uzan, J.-B. Pontalis, J.-P. Valabrega et D. Widlöcher, Gallimard, 1998, pp. 310-311.

3. Freud S., *Lettres à Fliess, 1887-1904*, PUF, 2006, p. 303.

L'humaine sexualité est née en deux temps, le premier est préhistorique, ce moment où, à la différence de tous les autres primates, se dissocient chez l'homme sexualité et reproduction. Peut-être à cette même époque où naît la mort humaine, lorsque l'homme se préoccupe de la mort de son congénère, souci inconnu du monde animal et de l'homme des origines. Ici la preuve par l'os permet d'être plus précis, du côté des 400 000 ans, soit dans ce même temps où se constituent le langage articulé et l'activité symbolique qu'il autorise. Si la sexualité humaine n'est pas simplement un fait de langage, elle est néanmoins inconcevable sans celui-ci.

Le deuxième temps sexuel est freudien, qui dissocie cette fois sexuel et génital. Laplanche comme Widlöcher (et nous avec eux) font de la sexualité infantile et plus encore de l'infantilisme de la sexualité adulte, la découverte psychanalytique principale. « Aussi déconcertant que cela paraisse, on devrait tenir compte que quelque chose dans la nature de la pulsion sexuelle elle-même ne soit pas favorable à ce que se produise la pleine satisfaction »<sup>4</sup>. Impossible, dans ce mot célèbre de Freud, de remplacer « pulsion » par « instinct ». On sait les arguments invoqués alors par Freud pour justifier cette *étrangeté* de la pulsion : le refoulement des désirs infantiles, notamment incestueux, qui installe le déplacement au cœur de l'objet et l'éclatement de la pulsion en pulsions partielles. Soit le sel de l'expérience analytique. Au singulier en métapsychologie, la pulsion se met toujours au pluriel, au partiel, en pratique.

Une fois écartée la biologie de la source, *quid* du corps ? Où commence, où finit le corps en psychanalyse ? Les deux séquences cliniques évoquées en ouverture participent de cette question, une question qui me permettra d'évoquer Anzieu un peu plus tard. L'antagonisme thèse contre thèse trouve rapidement ses limites en psychanalyse. Le dialogue Laplanche-Widlöcher me servira cependant d'étayage à une réflexion sur le corps en psychanalyse. Un dialogue en trois épisodes : 1984 (*La pulsion pour quoi faire ?*), 2000 (*Sexualité infantile et attachement*, où les partis pris respectifs concernant la sexualité infantile sont les plus accentués), 2006 (*L'objet*). Ces deux hommes-là aimaient débattre, notamment l'un avec l'autre, même si ce n'est pas à partir de l'entrée « corps » que leur débat est le plus fécond. Widlöcher, cette fois, est le plus radical : « On parle beaucoup trop du corps en psychanalyse... Le corps, dans la psychanalyse, est justement mis entre parenthèses. La psychanalyse est faite pour mettre le corps hors d'état, j'allais dire de nuire, hors d'état d'exister. Aussi bien par la position allongée que par la parole »<sup>5</sup>. Exit le corps, sauf que mis à la porte de la cure, il reviendra par la fenêtre, celle de la *somatisation* mais j'anticipe là sur une autre histoire.

Dans l'index laplanchien, l'entrée « corps » est toujours celle du « corps étranger », soit la métaphore freudienne pour désigner l'altérité de l'inconscient, quand bien même Freud hésite entre les deux images, celle du « corps étranger » ou de « l'infiltrat dans les tissus ». Des métaphores qui ne sont pas sans effets *corporels*, au sens propre cette fois. S'il est permis de faire usage du vieux verbe transitif « étranger », à la façon dont Stendhal en usait, disons que la vie pulsionnelle *étrange* le corps, d'abord le corps évidemment sexuel, du fiasco au priapisme, du vaginisme à l'impatience nymphomane, ensuite le corps sexuel qui s'ignore comme tel, des conversions les plus folles dont l'hystérie est capable à la rétention têtue de l'obsessionnel. Ce corps-là qui, du gros orteil du fétichiste, à la chevelure obscène que dissimule le hijab ou tond l'épurateur, est un corps qui doit tout à l'inscription du fantasme dans la chair, pour le plaisir ou le déplaisir quand le refoulement crée le symptôme. Ce corps, chair du fantasme, est celui d'Indira. On ne peut être violée qu'*in praesentia*, quand l'intensité du transfert confine à l'hallucinoire.

Le corps psychanalytique est un corps anthropologique, aussi daté que peuvent l'être la sexualité et la mort humaines, l'ensemble étant indissociable de la naissance de l'activité symbolique permise par la construction cérébrale du langage articulé. Sauf que tout cela n'empêche pas le corps biologique d'exister... Critiquer la source biologique de la pulsion est une chose (avec laquelle je suis en plein accord), interroger en sens inverse les modalités selon lesquelles la vie pulsionnelle, son désordre et sa fureur, viennent troubler le bon ordre

---

4. *OCF-P*, XI, p. 319.

5. *Cent ans après*, *op. cit.*, p. 312.

biologique en est une autre. L'intrication psyché-soma a des obscurités que les corps hystériques et obsessionnels n'ont pas, notamment parce que l'activité symbolique devient très confuse, voire indiscernable.

La figure clinique que je vais maintenant évoquer se situe à mi-chemin, là où règne une confusion qui fait que l'on ne sait plus très bien de quel corps on parle.

Gustave a fait une première et longue analyse. C'est l'interruption brutale de celle-ci et les conséquences de cette brutalité, qui l'amènent à consulter. Il s'était plusieurs fois senti maltraité, insulté, voire utilisé par son analyste qui, au sortir d'une séance, pouvait lui demander de poster son courrier. Rien de tout cela n'eut été possible si le masochisme de Gustave n'y avait trouvé son compte. Connaissant par ailleurs la réputation caractérielle de la femme analyste en question, il n'était guère douteux que le couple transférentiel avait joué sa partie. Jusqu'à l'insulte de trop, celle qui fit déborder le vase et permit enfin à Gustave de s'enfuir. Il raconte la scène : « Je lui ai dit que j'avais des problèmes *gynécologiques* (le mot est prononcé sans qu'à l'évidence il ne l'entende)... elle s'est mise en colère et m'a répondu que j'avais une chaude-pisse, j'allais infecter ma femme et elle a conclu : "Vous êtes un *con* !" Ce sera le mot de trop, le mot de la fin ».

Un mois passé l'interruption, Gustave déclencha une rectocolite hémorragique. Symptôme jusque-là inconnu. Une rectocolite d'une gravité relative, qui ne nécessita pas d'hospitalisation. Un an plus tard, quasiment à date-anniversaire, le saignement se reproduisit. Rectocolite oblige, c'est à Michel de M'Uzan, tenant de l'École psychosomatique de Paris, que Gustave adressa sa plainte. Après une consultation, de M'Uzan me l'adressa.

Gustave est un patient psychonévrotique, avec de temps en temps quelques voyages au-delà. De façon frappante, c'est à l'Homme aux rats qu'il ressemble le plus. Quel analyste aujourd'hui supporterait l'Homme aux rats, son extrême violence, se demandait Nathalie Zaltzman (voir le *Journal*). Ce n'est pas un hasard si la première référence au contre-transfert suit de près la fin de cette cure où Freud entendit rabaisser tour à tour les membres de sa famille dans les termes les plus scatologiques qui soient. Réaction contre-transférentielle, que Freud note dans son *Journal*, « Je lui ai offert le livre de Zola, *La joie de vivre* ».

Le psychanalyste court toujours le risque de sous-estimer la violence de la chose psychique. Gustave arrive un jour à sa séance le visage livide, manifestement bouleversé. « Juste avant de frapper à la porte, dit-il, j'ai été assailli par trois images : je vous pisse à la gueule, je vous accroche aux barbelés, je vous jette dans la benne à ordures ». Dans ses rêves, une batte de base-ball joue à peu près le même rôle que le rat de l'Homme aux rats. Sadisme, masochisme, passivité, féminité, le tout servi dans le langage privilégié de l'analité, constituent le sel de nos séances. La sodomie est le passage obligé de sa vie sexuelle. C'est un rêve, son récit sur le divan, aussi chargé d'angoisse que d'excitation et la violence du transfert, qui seront à l'origine d'une nouvelle crise de rectocolite. Parce que l'inconscient s'intéresse aussi aux signifiés, pas seulement aux signifiants, ce n'est pas « con » mais « trou » qui, dans ce rêve, portait la charge aussi libidinale que délétère. La rectocolite suivra de peu la séance, ce sera la dernière crise et la fin du symptôme. Beaucoup plus tard, quand Gustave reviendra sur cet épisode, il en parlera comme d'une « crise de rappel ». On ne peut sodomiser et être sodomisé, condenser le con, le trou du cul et le base-ball qu'*in praesentia*.

Quelle théorie pour cette rectocolite ? Hystérie de conversion, hystérie archaïque, enracinée dans les relations précoces, au sens de Joyce McDougall, désorganisation psychosomatique... La question est plus intéressante que la réponse. Du con qui saigne à une représentation cloacale du sexe féminin, en passant par l'emprise du couple passivité-masochisme, les éléments de sens ne manquent pas qui inscrivent le symptôme de Gustave sur le versant de la symbolisation hystérique. Ni l'imaginaire, ni l'expression des affects ne font défaut chez lui. Reste une interrogation à laquelle il est difficile d'apporter une réponse tranchée : la crise est-elle le produit de l'analyse, du jeu entre transfert et contre-transfert, du trauma provoqué par la séduction sadique de l'analyste ou révèle-t-elle un lieu du corps, disons « archaïque », ayant échappé au processus de différenciation des premiers temps ?

Comment comprendre que Gustave soit resté de si longues années d'analyse avec cette femme acariâtre et violente ? Il a bien fallu qu'elle lui rappelle quelqu'un. Son rectum est-il le sien ou fait-il plutôt partie de ce

« corps pour deux » des premiers temps, évoqué par J. McDougall ? La zone anale, les échanges auxquels elle donne lieu entre la mère et l'enfant, est un lieu privilégié de la confusion inconsciente du soin et du sexuel. La représentation que l'on peut construire de la vie psychique de Gustave tire dans les deux sens : chez lui le traitement psychique, sur fond de rêves, de fantasmes, d'associations, de transfert et d'interprétations, vient à bout du symptôme. Sa vie n'a rien d'opératoire. Mais d'un autre côté, la crudité de ses fantasmes, la nudité de ses affects (idéalisé un jour, l'analyste est accroché aux barbelés le lendemain), la violence somatique de la rectocolite, évoquent les modalités d'un fonctionnement psychique primitif et une défaillance au moins partielle de la transformation de l'irruption pulsionnelle.

À partir de là on peut construire deux fictions théoriques, deux « Gustave » qui sont deux spéculations, l'une sous le signe de Widlöcher, l'autre sous celui de Laplanche, toutes les deux dans les suites de leur débat sur « sexualité infantile et attachement ». Pour l'un et l'autre le *trauma précoce*, celui qui détermine les modalités ultérieures de la vie psychique, est un trauma *exogène*, sauf que l'*exo*, le « dehors » n'est pas le même. Pour Widlöcher, il relève des défaillances, des privations sur le terrain de l'attachement ou de l'amour primaire (plutôt le mot de Balint que celui de Bowlby). Pour Laplanche, il tient à l'effraction de la sexualité infantile inconsciente de l'adulte proche qui, quel que soit le degré de tendresse, vient compromettre les gestes de soins. Embrassant, caressant, berçant, allaitant son enfant, la mère, à son propre insu, le traite comme « un objet sexuel à part entière ».

Deux théories qui, comme toute théorie, aspirent à la généralité, si ce n'est que « l'homme en général » n'existe pas, sauf en philosophie. Dès que Widlöcher aborde la précision clinique, celle qui permet d'illustrer la relation du trauma aux échecs de l'attachement, c'est pour évoquer la « pathologie limite », « organisations perverses » comprises. Quant à Laplanche, si le patient de référence n'est guère précisé, il n'en est pas moins évident que c'est un psychonévrosé, voire un hystérique, tant le paradigme de l'hystérie et la forme qu'y revêt le refoulement constituent le socle du raisonnement.

L'*autre* de Widlöcher est l'adulte (le plus souvent la mère) de l'attachement primaire, d'autant plus *autre* qu'il n'est pas *good enough*. L'*autre* de Laplanche est « l'autre de l'autre », le sexuel inconscient de l'être proche, structurellement séducteur. Les conséquences pour la « pulsion » sont maximales : le mot s'efface sous la plume de Widlöcher qui, dans le fond, n'en a pas vraiment besoin. Il est au contraire le mot de l'excès dans les écrits de Laplanche, l'excès incoercible du sexuel infantile, dont aucun traitement psychique, aussi abouti soit-il, ne vient à bout.

La première théorie construit un « Gustave » maltraité, chez qui la fonction auto-érotique, ludique, hédonique, traumatolytique de la sexualité infantile n'est parvenue que très partiellement à métaboliser les failles de l'amour primaire. Résultat, les fantasmes restent pauvres et crus, l'ambivalence n'est guère intégrée, le recours à l'identification projective n'est transférentiellement que trop fréquent et la somatisation prend le relais quand psyché n'en peut plus.

La seconde théorie fait de « Gustave » un être *pulsionnel*, débordé par l'effraction de la sexualité inconsciente de celle qui est censée « prendre soin » de lui (« Vous êtes un *con* ») et ne trouvant d'autre symbolisation possible à l'attaque traumatique dont il est l'objet que le saignement du rectum-cloaque, soit la voie somatique obscure d'une passivité, d'un masochisme et d'une féminité primitive.

En toile de fond de ces deux théories, deux représentations bien distinctes de la sexualité infantile. « Il est généralement établi que la sexualité infantile est l'objet d'un refoulement. Est-ce si vrai ? » Difficile d'être plus clair, cette phrase de Daniel Widlöcher donne le ton de sa conception, une conception qui revendique sa dimension spéculative. La sexualité infantile, selon lui, est soumise au principe de plaisir préliminaire, à l'inverse du modèle de l'orgasme qui, dit Widlöcher, « fait obstacle à notre compréhension ». « Le plaisir dans l'auto-érotisme de la sexualité infantile serait initial et non pas terminal... L'émergence du désir coïnciderait avec le plaisir... Le jeu d'imagination trouve l'acmé du plaisir à l'émergence de l'action ludique. Il en serait de même dans le rêve, et ceci est évident pour le mot d'esprit... Dans l'économie du plaisir de la sexualité



infantile, contrairement à celle de la sexualité génitale, il existerait une coïncidence temporelle entre l'émergence du fantasme et sa satisfaction ». J'arrête là la présentation de cette théorie très *hédonique* de la sexualité infantile qui doit presque tout à la combinaison de l'imagination et de la mémoire et « aux capacités d'illusion de la psyché humaine ». Exit donc le refoulement et la part sauvage du sexuel infantile. Comment comprendre dès lors les manifestations psychopathologiques ? Par un *clivage* entre le registre de l'attachement et celui de l'auto-érotisme infantile qui porte atteinte aux vertus traumatolytiques, transformatrices, de celui-ci. En lieu et place de la création fantasmatique, on trouve des auto-érotismes pauvres et compulsifs. On est proche ici de ce que Gérard Szvec a pu nommer « procédés auto-calmands », quand psyché est *au bout de son rouleau*<sup>6</sup>, et que menace la désorganisation somatique.

Laplanche est loin d'être indifférent, à travers les notions de traduction et de symbolisation, au plaisir de l'enfant herméneute à donner sens à l'énigme du sexuel. Reste que son originalité théorique privilégie plutôt l'autre pôle, celui du refoulement, de la déliaison, jusqu'à pousser au maximum l'altérité de l'inconscient, un « empire du délié » où l'on ne rencontre guère que des signifiants désignifiés, à l'image du « con » de Gustave. Plutôt que l'hédonisme de la sexualité infantile, Laplanche met l'accent sur sa face délétère, destructrice, jusqu'à devenir « pulsion sexuelle de mort », pour laquelle la rectocolite de Gustave peut servir d'illustration. Laplanche aimait rappeler que ce sexuel mortifère dispose de son manifeste avec l'opuscule de Sade, « Français, encore un effort pour être Républicains ! », soit ce qui advient du corps social quand on lâche la bride à la vie pulsionnelle. Ce dont le très incestueux : « il est interdit d'interdire » s'est fait plus tard l'écho.

La sexualité infantile, dans sa version Laplanche, est aussi traumatique qu'elle est traumatolytique selon Widlöcher. Par-delà ces divergences, nos deux auteurs se retrouvent dans une certaine mesure quand il s'agit de théoriser le traitement psychique, celui que propose la cure analytique. Pour l'un comme pour l'autre, la sexualité infantile n'est pas simplement l'objet privilégié de l'analyse, elle en est aussi le moteur, le vecteur. Même si là encore, l'accent ne porte pas au même endroit. L'hédonisme de Widlöcher lui fait écrire : « À certains moments de la cure, le travail associatif est identique à celui du travail du rêve. Et dans les deux cas, il y a production d'un plaisir psychique que l'on doit tenir pour une jouissance sexuelle infantile ». « Le mécanisme de production de la satisfaction auto-érotique psychique est en partie stimulé par la présence et la pensée du psychanalyste. Ce dernier par son écoute, son activité associative et ses interprétations ouvre l'activité associative de l'analysant à ces processus de liaison-déliaison qui permettent le développement d'une activité auto-érotique liée aux conflits intra-psychiques du sujet ».

Pour Laplanche, l'éventuelle efficace de la cure analytique, celle qui, selon le mot de Freud, permet au patient de devenir sinon un autre homme mais « ce qu'il aurait pu devenir, en mettant les choses au mieux », cette action repose sur le décalque entre le dispositif de la cure et l'affrontement primitif à l'énigme sexuel de l'autre. Si l'analyse, sa dissymétrie, permet de rouvrir ce que le refoulement s'est acharné à fermer, c'est qu'elle actualise la situation de séduction originaire, notamment en induisant l'amour de transfert par une proposition indécente : « Dites tout ce qui vous passe par la tête, sans rien éviter... ».

Si le mot de plasticité n'est guère fréquent sous la plume de l'un et de l'autre, c'est pourtant de cela dont il s'agit. Freud : « Les pulsions sexuelles nous frappent par leur plasticité, leurs capacités de changer leurs buts, par leur faculté de se faire représenter, dans la mesure où une satisfaction pulsionnelle se laisse remplacer par une autre, et par leur faculté d'être différées »<sup>7</sup>. La mise en œuvre de cette plasticité sexuelle, ce que transfert veut dire, court certes le risque de s'enliser dans la répétition, sauf que c'est à cette même source que puise l'espoir du changement. Et la première marque du changement en analyse tient sans doute moins à une variation des contenus qu'à une modification de l'économie psychique. Horace est un jeune

---

6. Szvec G., *Au bout du rouleau. Récits cliniques*, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2021.

7. Freud S. (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, « Folio essais », 2013, p. 132.

chirurgien, spécialiste des « entrailles », comme il tient lui-même à le définir. Chaque jour il taille dans l'intestin grêle. Chaque séance aussi, qui étale les viscères et ne dissimule à la vue de celui qui l'écoute aucun des détails sanglants de la salle d'opération. La sexualité infantile, chez lui, obéit au même régime, celui des fantasmes crus et rudimentaires, des rêves sans onirisme et d'une vie sexuelle aux airs de salle de garde. Il a fait un rêve : il est sur un lit avec sa sœur, ils couchent ensemble. Point ! Deux ou trois ans plus tard, alors que la séduction, dit Laplanche, la co-pensée, dit Widlöcher, a fait son œuvre transformatrice, Horace rêve encore. Le contenu est le même, l'amour incestueux pour la sœur, c'est la forme onirique qui porte la marque du changement psychique. Lui et sa sœur sont embarqués sur un dériveur, comme ça leur est souvent arrivé à l'adolescence pour le plus intense des plaisirs partagés. Il tient la barre, elle tire la voile d'un esquif du type « caravelle ». La dérive des associations nous conduira vers la découverte de l'Amérique, *terra incognita*. Mais la mer se démonte, le rêve vire au cauchemar et Horace se réveille en sursaut juste au moment où l'embarcation va s'empaler sur un écoc.

Pulsionnel brut ou plasticité pulsionnelle, il est possible que les réflexions d'Anzieu soient de quelque utilité pour éclairer ces deux destins de pulsion. « Pas de pulsion sans constitution d'un Moi-peau ». Cette phrase donne le ton de sa contribution. *Ça* est certes plus fort que *Moi*. Il n'empêche que la construction de ce dernier, ses capacités de métabolisation (et pas seulement de refoulement) de la poussée pulsionnelle, jouent un rôle décisif dans les deux destins évoqués. On peut imaginer que la pulsion et le moi *prennent corps* dans un même temps. « Psyché est corporelle, n'en sait rien ». Cet infléchissement par Françoise Coblence de la formule freudienne (« Psyché est étendue... »), vaut autant pour le moi que pour le ça, en tout cas à la première heure. On sait ce que le processus d'identification doit au prototype de l'ingestion-incorporation, le mécanisme de projection à l'expulsion de la selle, la délimitation du corps propre à la rétention de cette même selle, la différenciation entre dedans-dehors à l'enveloppe de la peau... Ce premier moi ne se construit pas tout seul. Il est indissociable de l'investissement par l'environnement humain proche, notamment des grandes fonctions : respirer, digérer, déféquer, dormir... Ce sont ces mêmes fonctions qui fourniront plus tard le terrain des désordres psychosomatiques graves, quand la pulsion a perdu son objet et son but et qu'elle se rapproche d'une simple quantité déliée. Tout le monde *ne sait pas* manger, respirer, déféquer, dormir.

Le moi est un être de frontière, le site de l'analyse aussi où l'expression pulsionnelle, son acte, est limitée à l'acte de parole. La plasticité pulsionnelle, celle qui permet de se déplacer à l'intérieur de soi-même, qui ouvre sur un changement psychique possible, est autant menacée par les frontières rigides d'un moi qui ne veut rien entendre que par les frontières piétinées d'un moi en morceaux. La pulsion a besoin d'un « mur porteur » pour prendre son élan. Que ce « mur » s'effondre et la chute menace, parfois au propre et au figuré.

*Ça* n'est jamais *ça*... est le premier intitulé auquel j'avais songé. Le corps en a décidé autrement. Mais le thème suggéré par ce premier titre reste la toile de fond de mon propos. La phrase de Freud déjà citée : « Quelque chose dans la nature de la pulsion sexuelle (n'est) pas favorable à ce que se produise la pleine satisfaction », cette phrase peut s'entendre au moins de deux façons, du côté du manque, de l'écart irréductible entre le désir et son accomplissement. Ou du côté de l'excès, celle d'un plaisir qui ne renonce jamais à sa tension, quitte à se déplacer d'un objet à un autre, voire d'un but à un autre, quand la vie pulsionnelle se met au service de la sublimation. Ce n'est pas le manque *ou* l'excès, ces deux versants de la pulsion sont comme recto et verso de la même feuille.

C'est un peu la même chose avec le couple traumatique/traumatolytique. Il y a au moins un moment, sous la plume de Freud, où se trouvent réunis la source-séduction de la pulsion et l'hédonisme de la vie pulsionnelle. L'abandon de la *neurotica* libère en quelque sorte la séduction de son assignation à la seule psychogenèse de l'hystérie. Au père, vil séducteur, succède la mère de l'amour et des soins, celle qui, protégée par le refoulement, offre à l'enfant un amour qui « possède la nature d'une relation amoureuse pleinement satisfaisante ». Certes, la névrose ou l'insatiabilité pulsionnelle peuvent être les destins de cette transmission inconsciente du sexuel

infantile, mais il y a une autre issue : rien de grand ne se fait dans l'existence sans un « besoin sexuel énergétique », c'est à la pulsion, ce à quoi elle « pousse l'individu », que l'on doit les plus grandes « réalisations éthiques et psychiques »<sup>8</sup>.

La psychanalyse est pour l'hystérie, surtout quand le patient relève d'un autre registre.

---

8. Freud S. (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, « Folio essai », 1987, p. 166.



***L'APF invite à Lyon jeudi 18 novembre 2021***  
***Lire Freud au présent***

## *Présentation de Bruno Karsenti*

*Françoise Laurent*

Pourquoi cette invitation ? La parution de votre entretien avec Sarah Contou Terquem, dans le dernier numéro du *Présent de la psychanalyse*, sur le thème de l'*Étranger* m'en a donné l'occasion. Mais c'est surtout la découverte de votre livre, sur Moïse, paru en 2012 qui a motivé le désir de cette rencontre. Vous avez déjà été invité par à peu près toutes les sociétés de psychanalyse, dont l'APF à Paris, après la parution de ce livre. Il ne sera pas au cœur de notre débat de ce soir, pas d'emblée, en tous cas, mais il a été au départ de votre dialogue privilégié en position « d'étranger » avec la psychanalyse.

« Étranger », en tant que philosophe non clinicien, non psychanalyste mais vous êtes un lecteur de Freud et un interlocuteur de longue date, si l'on rappelle votre rencontre avec Marie Moscovici qui vous avait sollicité dès 1999 pour plusieurs articles, dans sa revue *L'écrit du temps*, puis *L'inactuel*. (Notamment le numéro *L'idée de meurtre*).

Directeur d'études à l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales) où vous enseignez depuis 2006, après avoir enseigné à Lyon III (philosophie), puis à la Sorbonne Paris I, vous êtes spécialiste de la sociologie française et des œuvres d'Emile Durkheim et de Marcel Mauss ainsi que des philosophes juifs de la modernité. Vous êtes l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire des sciences sociales et la pensée politique.

Concernant Freud, votre Moïse, dont le titre est *Moïse et l'idée de peuple. La vérité historique selon Freud* (Cerf éditeur) était issu d'un séminaire co-animé à l'EHESS en 2011 avec Jocelyn Benoist ; vous y avez livré une lecture puissante et personnelle du dernier livre de Freud, *L'Homme Moïse*, où vous avez discerné une portée politique insoupçonnée.

Après cela, remontant à rebours dans l'œuvre freudienne, vous avez écrit deux articles consacrés à *Totem et Tabou* : en 2015 *Le totémisme et sa trace. Comment la psychanalyse pense l'histoire* et en 2018 *Une lecture maussienne de Totem et Tabou est-elle possible ?* Conférence prononcée lors d'un colloque sur Freud au Collège de France.

Entre temps, vous avez publié en 2017 un autre livre poursuivant votre réflexion sur *La question juive des modernes* aux PUF. Tout récemment, vous avez fondé une revue numérique, *La revue K* (<https://k-larevue.com>).

J'ai proposé dans la bibliographie votre tout récent article paru dans le *Bulletin de la société française de philosophie*, « Religion, politique et idéologie. Un regard de philosophie des sciences sociales ». Car il montre – à nous, « psy », qui avons aussi nos usages et langages d'échanges de travail –, ce que c'est qu'une séance de travail d'une société de philosophie. Ceci nous indique clairement l'actualité qui vous préoccupe aujourd'hui et que nous allons aborder ce soir. Freud continue d'accompagner votre recherche philosophique, et vous avez animé en 2019-2020 avec Julia Christ un séminaire consacré à ses grands textes culturels (dont *Psychologie collective et analyse du moi*). Je signale d'ailleurs qu'un article de Julia Christ en faisant état paraîtra, en janvier 2022, dans le prochain numéro du *Présent de la psychanalyse*, numéro qui sera consacré à la *Détresse dans la civilisation*.

## *Pourquoi lire Freud aujourd'hui ?*

*Bruno Karsenti*

Dans quel contexte lisons-nous Freud ? Dans quel contexte devons-nous impérativement le lire ?

Ce contexte, on peut le définir comme tissé de nouveaux rapports, des rapports d'extrême tension sociale, politique et même religieuse, où ces trois dimensions sont mêlées et dont il arrive qu'ils fassent affleurer des scènes d'une rare violence. Ce qui incite forcément à une interrogation renouvelée sur ce que nous avons manqué pour en arriver là. Pour le philosophe politique que je suis – c'est sous ce chef que je m'adresse à vous, psychanalystes – cette interrogation s'inscrit dans les États-nations auxquels nous appartenons, nous qui vivons dans des démocraties libérales accoutumées depuis trois quarts de siècle à la paix et à une relative stabilité intérieure.

Ces États, nos États, s'intègrent de plus en plus ou du moins se composent en des entités plus larges (l'Europe, pour n'évoquer que la plus visible pour nous). Ils sont aussi l'objet de critiques répétées surgissant de toute part, comme s'ils perdaient à grande vitesse de quelque chose de leur évidence comme cadre d'existence partagé. Leur titre à fonder l'appartenance est aujourd'hui en débat et fait surgir des renforcements brutaux ou encore des dénonciations d'oppression tout aussi brutales. Les nationalistes et les anti-nationalistes, les étatistes et les communautaristes, s'affrontent constamment sous nos yeux. Il faut retenir cette caractéristique du moment – montée de ce qui a la plus mauvaise réputation du point de vue censément éclairé, montée du nationalisme mais aussi clivage qui s'approfondit entre le citoyen éclairé et le citoyen ordinaire, qu'on impute à tort à un clivage bourgeoisie/classes populaires, alors qu'il traverse en vérité toutes les couches sociales. Ajoutons à ce diagnostic un autre point. C'est qu'il faut faire l'effort de relier cette caractéristique à l'autre fait majeur, sur lequel l'attention se focalise à juste titre puisqu'il a été le foyer des plus grandes violences qu'on a connues dans la dernière décennie : le renouement du religieux et du politique, sur un mode dont on ne sait s'il est nouveau ou s'il est ancien mais dont on sait qu'il est à l'évidence très actuel.

Il est certain que la psychanalyse doit être partie prenante de ce débat. Comme pratique, comme clinique, on sait bien qu'elle est en première ligne, affrontée qu'elle est aux aspects psychiques de la situation, à ses maux subjectifs, aux désordres et aux pathologies qu'elle suscite.

Mais c'est aussi en tant que forme de pensée qu'elle doit y prendre part. Car elle intervient dans un contexte où la philosophie politique accuse un net retard et même se trouve dans l'impasse. S'il y a un sens à recourir à la psychanalyse c'est pour sortir de cette impasse. Par philosophie politique, j'entends ici la philosophie politique *moderne*, celle qui fonde théoriquement les démocraties libérales, forge l'armature théorique des États-nations et, pour ce faire, repose sur le principe de séparation séculariste du religieux et du politique et donc sur la pacification (réussie ou échouée, en tout cas voulue). La question qui se pose à nous, si l'on est sincère, est alors déroutante : cette séparation, y a-t-il un sens à continuer à la vouloir comme nous l'avons voulue ? Est-elle aujourd'hui désirable sur le même mode qu'elle l'a été, étant donné la situation sociale et politique de conflit ouvert qui est aujourd'hui la nôtre ? Devons-nous changer d'angle de vue et d'instrument pour voir ? Ma conviction est que c'est le cas et que la psychanalyse est éminemment actuelle en raison de ce besoin.

Mais tout dépend à quel niveau on place l'interrogation. Au niveau de l'État ou au niveau de la société.

J'ai dit que j'étais philosophe politique. Disons que j'appartiens à une catégorie particulière de philosophes politiques : ceux qui partent de la société ; et c'est pour cette raison que je vais à la rencontre de la psychanalyse pour penser le présent.

Mon point de départ, cependant, n'est pas dans Freud. Il est dans Durkheim.

Le point départ durkheimien que je prends se dit ainsi : une société ne peut pas et d'ailleurs n'a pas réellement à être *laïque*. Elle a à être, à l'époque moderne, *séculière*, ce qui est très différent. Car elle est faite, non pas d'individus, mais de sous-groupes de différents types dans lesquels existent des individus, dans lesquels ils sont socialisés et d'où ils tirent, au prix d'un certain travail sur eux-mêmes et dans leurs sphères sociales particulières (dans leur milieu moral, dirait un durkheimien), l'idée qu'ils se font de leur individualité.

Dans le contexte moderne, cependant, la religion ne fait pas la loi commune. Donc la loi commune n'est pas fondée dans une foi commune. On dira plutôt qu'elle est une loi *collective*, entendant par là qu'elle est collectivement débattue et élaborée. Et cette discussion est orchestrée et conduite, non par les sous-groupes mais par la forme qui les englobe : la nation, l'État, l'État-nation laïc.

La religion, cependant, existe – et ne peut pas ne pas exister comme une certaine articulation des sous-groupes, à l'intérieur de cette forme englobante. D'autres sous-groupes existent aussi : groupes de parenté, groupements professionnels, associations de tout type, fondées sur des intérêts plus ou moins partagés par les agents, des visées communes, des convictions communes, des conduites ou des mœurs communes. On dira que ces groupes partiels socialisent les individus au niveau primaire, dans leurs sphères de vie.

Comment s'explique la différence entre les deux niveaux, État et société ? Dans les sociétés modernes, ce qui unifie ces groupes partiels n'est pas dévolu à la religion, à une religion qui vaudrait pour le tout. L'idée durkheimienne de base, l'idée sociologique essentielle, est qu'il est dévolu à autre chose : à la division du travail, c'est-à-dire à la place qu'a pris le travail, activité séculière par excellence, dans le régime de constitution, à la fois des subjectivités, et des rapports entre les subjectivités. Certes, les hommes ont toujours travaillé – mais le travail n'a pas toujours pris dans la constitution de la vie sociale la même fonction normative globale. C'est ce qu'il a fait en se spécialisant toujours plus, en se divisant et s'organisant. Et cette fonction normative, il l'a dérobée à la religion.

J'insiste sur le fait que cette évolution du moderne fait que la subjectivité et l'activité économique (la place dans la production et l'échange et la manière de produire et d'échanger) sont en co-construction permanente : que les rapports sociaux se transforment selon cette ligne, qui a pour pierre de touche le travail et son organisation.

Ce point est résumé en une phrase par Durkheim : « les sociétés traditionnelles fondaient leur unité dans la foi commune ; nous la trouvons dans la recherche de la justice ».

Le mot important ici, c'est le mot *recherche*. La foi implique bien sûr une idée de justice : mais c'est une justice déjà donnée, déposée dans une loi révélée ou dans une origine « légitimante », à laquelle le groupe tout entier donne foi. Les relations et leurs transformations, la forme des subjectivités, se déterminent à partir de là : dans un ordre statutaire, compatible avec les relations de parentés et avec la structure des corps sociaux, des *Stände*, comme on dit en allemand. Tout cela a été bouleversé par l'expérience moderne : et le levier de ce bouleversement a été la conscience grandissante, accompagnant la complexité grandissante, de la structure sociale impliquée par les transformations du travail. Durkheim date cette prise de conscience du XIX<sup>e</sup> siècle. Et il note qu'elle a une portée mentale immense pour les subjectivités : il s'ensuit que la justice n'est pas donnée, qu'elle n'est pas incluse dans la *foi commune*. Religion et société se dés-ajointent, se décollent. Cela veut dire que cette justice, nous ne l'avons pas, nous la recherchons, *anxieusement*. Les sujets modernes ont donc, c'est leur trait essentiel, un rapport anxieux à la loi, à la fois en ce qu'elle ordonne leur pratique et en tant qu'elle les fait tenir debout, les fonde chacun en tant que subjectivité.



Il est crucial, pour comprendre notre conscience commune dans sa forme la plus élaborée, de rattacher à ce processus l'émergence de la psychanalyse, en tant que science et en tant que clinique, disons même en tant que pratique sociale qui se voit requise dans la vie moderne. Requise, elle l'est en effet dans sa dimension d'interrogation normative et morale pratiquée socialement. Elle se rattache par là à la psychologie, si l'on veut. Mais il est juste de la rattacher aussi à la sociologie, sans quoi on ne comprend pas d'ailleurs son lien spécifique et sa différence introduite par rapport aux psychologies qui l'ont précédée.

Dans un texte écrit dans la dernière période de sa vie, Freud rattache la psychanalyse à l'idée de *Weltanschauung*. Que veut-il dire par là, quel geste veut-il faire ? La *Weltanschauung*, qu'on traduit par « vision du monde », est une idée très allemande, une idée « fin de siècle », pic de l'anxiété moderne et de sa tentative civilisationnelle de résolution. Une *Weltanschauung*, quelle qu'elle soit, est la position d'une construction homogène à tous les problèmes et les questionnements de l'existence. Freud dit alors ceci : ne croyez pas que la psychanalyse en soit une ; mais dites-vous qu'elle est comme un repli singulier, une ramification étrange de la *Weltanschauung* scientifique. Pour la voir prendre forme, il faut noter que la *Weltanschauung* scientifique est elle-même très particulière, en tant que *Weltanschauung* : elle est *déceptive*, non consolante, elle repose sur la *recherche* par la connaissance (encore ce mot, recherche, quête et processus, au-delà de ce qui est donné). Le seul postulat est qu'il y a de l'explicable dans le réel, face auquel nous ne sommes pas démunis et que nous pouvons acquérir par degré mais sans jamais espérer une exhaustion, un épuisement de notre questionnement. De ce point de vue, le grand adversaire de cette *Weltanschauung* paradoxale (inscrite dans l'inachèvement confiant mais pas consolant) qu'est la science, à quoi la psychanalyse se rattache, cet adversaire est parfaitement nommé et identifié : il désigne la religion, il le désignera toujours.

Résumons. La société séculière est donc une société habitée par la science et par la sociologie (que, dans son texte, Freud appelle la « psychologie appliquée »). À l'intérieur se place aussi la psychanalyse, on va voir comment. Dans une société de ce type, la recherche se conduit néanmoins sous contrainte ou sous pression. Car il y a toujours de la religion – que Freud décrit, comme triple besoin inexpugnable de la vie sociale réelle : besoin de consolation, besoin d'explication complète et exhaustive du réel (ce point, la religion le partage d'ailleurs, dit-il, avec la philosophie, dont Freud se moque un peu) et, plus important que tout, besoin d'un genre de *loi*. La religion légifère toujours à quelque degré, il n'y a que les chrétiens pour produire l'illusion que l'amour pourrait l'affranchir de cette caractéristique. Mais il s'agit de lois qui, en l'occurrence, ne sont pas des lois naturelles, ne sont pas de simples régularités phénoménales telles que la science les expose. Des lois qui sont ce que j'appellerais des lois *légitimantes*. Des lois qui font tenir les sujets dans leur existence, le signe de cette fondation subjectivante se manifestant dans le respect qu'elle requiert, puisque ce respect est respect en vue du *salut*, qui est au fond la forme suprême de la consolation à laquelle chacun de nous aspire, y compris quand il sort de la religion et qu'il se place dans la recherche de justice.

On voit que la psychanalyse, que j'ai inscrite dans le sillage de la réflexion sociologique de Durkheim, y introduit une drôle de complication. Elle la prolonge mais aussi la déplace ou l'incurve. Elle recouvre ce qu'elle dépasse, l'inclut autrement dans le raisonnement. En effet, le propre de la psychanalyse, dans la *Weltanschauung* scientifique même, et donc dans la recherche et pas dans la foi, c'est de se donner pour objet scientifiques précisément les lois *légitimantes*. Geste paradoxal et compliqué, pointe extrême de l'anxiété moderne, une anxiété qu'on ne cherche plus à consoler mais dont on approfondit la compréhension. Se noue dans cette interrogation un rapport nouveau à la loi ou aux lois, qui, sans les réduire à de simples régularités phénoménales, suppose un État fondamentalement non religieux. Ce qui correspond pour nous (ce qui n'était pas encore le cas pour Freud, qui écrivait dans un Empire où l'Église restait puissante) à un État laïc, seul genre d'État où une démarche comparable à la psychanalyse peut s'épanouir.

On retrouve donc, compliqué d'un degré, le même problème durkheimien dont on est parti de la recherche de la justice substituée à la foi commune. On est dans la recherche – et il faut avoir confiance dans le fait qu'on cherche, ce qui ne veut pas dire avoir la foi. Or pour avoir confiance, il faut scruter ce qui nous fait tenir

comme sujets dans un ordre qui lui-même a une assise véritable. Ce qu'on veut dire par là, simplement, c'est qu'il y a de la justice *accessible*, parce que le monde n'est pas unilatéralement injuste mais plutôt *tendu* vers *plus* de justice. Il y en a donc déjà en lui, à l'intérieur de lui, qui perce et affleure dans nos vies, justice que nous devons savoir voir, discerner en gestation, suivre et activer, pour aller plus loin. Le *légitimant* existe, mais il n'est pas un absolu figé en amont, en arrière de nous : il est en nous, de l'ordre d'une tension que nous pouvons nous réapproprier – individuellement et collectivement.

Mais alors, une question se pose : peut-on exclure les religions de l'élaboration de cette tension, s'il est vrai qu'elles subsistent légitimement au sein des sociétés séculières elles-mêmes ? N'y a-t-il pas une autre manière de les considérer que comme de pures pourvoyeuses de foi commune, sans participation possible à cette justice en tension qui est propre aux modernes ? Cette question est commandée par une autre, que la psychanalyse se pose aussi (et à laquelle le dernier livre de Freud, son Moïse, est une majestueuse tentative de réponse). D'où vient la possibilité d'entrer dans ce régime dynamique de tension propre aux modernes (la recherche de la justice dans les pratiques, à commencer par le travail), sinon de cadres normatifs, de pensées de la normativité tout imprégnées par les systèmes religieux dont nous héritons – et qui, dans la mesure où nous en héritons, subsistent bel et bien en continuant d'agréger des croyants, de les rassembler dans la quête, voire simplement de réunir des fidèles flottants, incertains et intermittents, qui sans cesser d'être modernes, ménagent au cœur de leur conduite une forme d'obéissance qui n'a pas son principe dans la loi de l'État laïc mais dans leur propre *origine* ou ce qu'ils pensent être leur origine légitimante, celle que leurs appartenances religieuses leur fournissent ?

Dans le texte que je citais, Freud est très intransigeant quant à l'affrontement avec les religions. Il étend même le combat jusqu'au marxisme ou du moins au bolchévisme – néo-religion qui trahit la *Weltanschauung* scientifique qui pourtant le porte. Il reste que Freud n'omet pas de considérer que les religions entrent sous le spectre de la *Weltanschauung* scientifique ; et qu'à ce titre, leur transformation historique, leur « vérité historique », dira-t-il à la fin de sa vie, peut et doit être scientifiquement prise en considération.

Y compris dans le type de déplacement qu'elles ont connus et qui ont rendu possibles la critique et l'esprit d'examen et en bout de course la science elle-même. Plus encore, ce qui doit être pris en considération, c'est le fondement objectif de l'attitude religieuse comme réponse à la « désaide », au « désemparement » du sujet humain et à la satisfaction de certains de ses besoins inconscients, toutes choses que la psychanalyse recode scientifiquement – et démystifie. Cela étant, Freud mentionne aussi son absence d'illusion sur l'avenir de l'illusion : la religion est un phénomène *de masse*, il y aura toujours de l'avenir pour cette illusion-là, la psychanalyse étant quant à elle une pratique culturelle sélective qui ne peut que rayonner progressivement, et en s'appuyant sur des dispositifs éducatifs à construire et à reconstruire sans cesse. Elle est un phénomène *d'école*, n'existe que dans des écoles – ce dont vous êtes ici le témoignage vivant.

Ces dispositifs éducatifs, justement, sont extensibles dans une société séculière et dans un État laïc. C'est alors pour nous le moment d'en venir directement à cette figure : l'État laïc, qui inscrit dans la société séculière les cadres éducatifs, formateurs et idéologiques permettant la sécularisation. Ici, il est juste d'employer le mot « laïc » et pas seulement « séculier » : cela veut dire, libre de tout culte, neutre à l'égard des cultes et des croyances (on sait que deux formes existent à cette tendance : une neutralité substantielle, imposant une certaine doctrine (comme cela tend à être le cas en France) ou neutralité par soustraction, garantissant seulement la coexistence pacifique des communautés (comme dans un modèle plus anglo-saxon)).

Dans tous les cas, un État laïc est un état qui retire la « loi des lois » (la loi légitimante en dernière instance) à la religion. L'État est législatif et il l'est indépendamment d'une source de la loi qu'il ne se serait pas donné lui-même. C'est, en ce sens, un état *constitutionnel*. C'est un État qui a une loi collective au sens que j'ai donné plus haut : fondée dans et par le collectif dont il est l'État. De là suit qu'un État laïc est le régime

politique adéquat à une société séculière. La question est alors la suivante : qu'est-ce qui fait la jonction entre le politique (l'État) et la société (où les religions subsistent) ? La réponse que les modernes ont trouvée est la suivante : ce qui fait la jonction, c'est l'idée de nation. L'État laïc s'ajuste à la société séculière parce qu'on est placé dans la forme de société politique particulière qu'est l'État-nation.

C'est en arrivant à ce point d'élucidation qu'on peut mieux percevoir le point d'inscription du questionnement psychanalytique en politique. Qu'est-ce qu'une nation (moderne, i.e. étatisée) ? Vous voyez que mon interrogation retrouve la nation mais sans se la donner *a priori*. C'est la seule manière de réfuter correctement aujourd'hui les nationalistes. Leur rappeler qu'elle n'a rien d'une donnée substantielle d'arrière-plan, un fait de nature. Mais ne pas nier qu'elle existe cependant bien, encore aujourd'hui alors que les États-nations vivent des bouleversements majeurs dus à la dynamique d'intégration qui les emporte, une justification profonde dans la construction moderne des subjectivités. Être juste avec la question des identités nationales, c'est leur refuser leur caractère quasi-religieux de fondation dans l'originaire mais aussi évaluer la question de la légitimation moderne dans l'existence que la nation a représentée et continue de représenter pour des sujets qui vivent les bouleversements de l'intégration de degré supra-étatique et transnationale aujourd'hui.

Une nation, en effet, qu'est-ce donc ? Je ne vous assénerai pas du Renan, rassurez-vous. Une nation c'est un collectif qui a atteint un certain degré d'unité, unité dont le propre est d'en passer par la politique. C'est un collectif qui, dans l'inconscient de tous ses membres potentiels ou réels, joue son unité au plan politique, c'est-à-dire au plan de l'auto-législation (nation veut dire, non pas exactement démocratie mais démocratisation, accès graduel du plus grand nombre à la réflexion et à la délibération sur les lois communes). D'où aussi le lien entre nationalisation et éducation de type laïc. Il y a une autre manière de décrire l'unité nationale, qui revient à peu près au même : une nation, c'est un collectif où existent des individus dont la consistance n'est pas assurée par les sous-groupes mais reconstituée au plan de l'adhésion politique qui transcende les sous-groupes – i.e., dans le rapport à l'État, surplombant les sous-groupes. La nation implique à cet égard la citoyenneté.

Si j'unis les deux définitions, j'obtiens : l'État-nation correspond à l'implication grandissante des citoyens dans la vie de l'État.

Une nation moderne est donc un « nous » fait d'individus, congruent avec une forme État, qui est l'instance politique de législation où se formule une loi qui s'impose aux sous-groupes et donc relativise leur portée normative propre. Cette dernière, notons-le, existe toujours : mais elle ne peut valoir pour loi *politique*, loi pour le tout, droit commun. Le tout se pense et se règle (délibère) dans l'État (qui fait le droit), lequel agit sur les groupes pour y élever, y dégager des individus. Toute la question est de savoir si ce dégagement, ce désenclavement (cette émancipation, si l'on veut) se produit *avec* ou *sans* les normes à l'œuvre dans les sous-groupes.

Or je crois que le point de vue qu'il faut défendre, en retrouvant l'inspiration profonde de la psychanalyse en tant que forme de pensée moderne, c'est qu'elle se produit *avec* et pas *sans*. Et donc que la psychanalyse nous permet aujourd'hui de contourner les apories liées au dogme de la séparation, qui nous fait confondre État laïc et société séculière et nous conduit parallèlement à laisser croître les réactions contre-sécularistes d'un côté, nationalistes de l'autre, les deux pouvant soit s'exclure, soit se combiner.

Voyons donc comment la psychanalyse nous aide dans cette pensée actuelle, que nous devons urgemment reconstruire. Pour le voir, il faut prendre appui sur l'idée de loi. La laïcité, prise à la rigueur, c'est ce qui sépare deux régimes de lois : la loi juridique et la loi religieuse, le droit et la religion. Or cela ne va pas de soi eu égard à ce qu'est toute religion, n'importe laquelle, juive, chrétienne ou musulmane : une religion, c'est forcément un régime de prescription. Là encore, souvenons-nous encore du Freud de 1932, de la conférence sur la *Weltanschauung*. Freud disait que la force inexpugnable de la religion, c'est qu'elle a trois modalités d'action : connaissance, consolation, prescription. Elle est une connaissance d'un type qui console (différence avec la science) mais qui pour consoler doit prescrire (en conflit potentiel avec la politique et le droit laïcs).

Cependant, la religion prescrit sur un mode spécifique : elle prescrit en interdisant. Plus exactement, elle prescrit *en posant des interdits*. Je ne dis pas que c'est son mode exclusif : dans toutes les religions se développe aussi ce que le christianisme a isolé et instancié sous le signe du « conseil », de l'orientation non prescriptive, de la voix qui guide sans contraindre. Il reste qu'aucune religion n'est exempte d'interdits, d'énoncés réclamant l'obéissance dans la conduite de vie, référée en dernière instance à l'obéissance à Dieu. Que l'amour de Dieu soit coextensif de cette obéissance ne change pas le fait que c'est une obéissance : l'important, c'est cette idée d'interdit. On peut dire que, comprise dans toute sa radicalité, elle est exclusivement *religieuse*. D'où la grande intuition de Freud. « Il y a de la religion veut dire » : « il y a du tabou » (du radicalement interdit, de l'interdit au sens strict).

Or nous modernes, devons prendre le problème de façon inversée : il n'y a pas en toute rigueur d'interdit *politique*, d'interdit *juridique* : il y a des *interdictions*, ce qui est très différent. Qu'elles soient déployées ou non, accessibles ou non, aménagées ou non, il y a des justifications humaines, renvoyant à des constructions normatives humaines, qui se placent à la source des interdictions. Il n'en va pas de même des interdits, qui nous laissent « interdits », comme on dit, parce que c'est précisément leur fonction : nous empêcher d'aller plus loin, au-delà ou par-delà, non parce qu'il y aurait une raison à ne pas y aller mais parce qu'il ne faut pas y aller ou plutôt *il faut ne pas y aller*. Une volonté prime sur notre volonté et se fait entendre dans sa prééminence par le seul fait qu'elle prime. C'est une manière d'interdire très spécifique que d'interdire par des interdits. Freud y a logé le sens du concept de tabou. Pas de religion sans tabou, c'est-à-dire sans interdit au sens strict, fermé sur lui-même, scellé par un « tu dois parce que tu dois » et plus radicalement par une absence de « parce que ». Et pas de tabou ou d'interdit, sans une certaine dose d'effroi.

L'interdiction est d'un tout autre type : elle dit – elle est *dictio, juris dictio* – ce pour quoi on obéit en s'y pliant – ou du moins elle *peut* le dire. Dans la plupart des systèmes juridiques, elle ouvre à des recours. Même péremptoire, elle n'est pas close. Les prophètes ne faisaient pas du droit quand ils rappelaient la loi de Dieu. Cela ne veut pas dire qu'ils ne parlaient pas de justice (et même, pour les prophètes juifs, de justice pour tous, au-delà du peuple). Simplement, ils parlaient de la justice *de Dieu*. Ils parlaient ou donnaient voix à des tabous. D'un policier, inversement, qui n'a rien d'un prophète, on n'attend pas qu'il nous dise : ce que vous faites est tabou, vous transgressez un ordre qui s'impose par une volonté qui s'impose comme volonté. Même muet, brutal, sans voix, il incarne une supposée diction humaine de la loi, une supposée justice humaine – c'est d'ailleurs ce qui fait que l'indignation est au plus haut, non quand c'est l'ordre religieux qui parle d'un interdit que je ne reconnais pas mais quand c'est l'ordre étatique (politico-juridique) qui fait valoir une interdiction que je ne reconnais pas. Car je pourrais, je *devrais* la reconnaître. D'où ma révolte. On ne se révolte jamais en ce sens contre Dieu, sinon en se plaçant sur le même terrain. Seule une autre religion brise les idoles. On ne sort de l'interdit qu'en parlant sa langue.

Le problème de la genèse de la laïcité s'accuse ici comme un paradoxe. C'est qu'il a fallu que le régime de l'interdiction se creuse au sein de la religion elle-même, décalant ou relativisant l'interdit de l'intérieur. Tout travail sur la naissance de ce qu'on appelle la critique, point d'origine de la laïcité, doit se confronter à ce problème. On ne s'en sort pas en disant : il y a toujours eu du droit autonome, qui a grandi. Ce n'est tout simplement pas le cas. Le désencastrement du droit de la religion est un processus qui, c'est le paradoxe, a lui-même une histoire religieuse.

Quoi qu'il en soit, efforçons-nous de reprendre le problème du point de vue psychanalytique. Je crois que son regard inouï, absolument actuel dans sa pertinence, tient dans cette thèse sur l'interdit : pas de tabou sans totem, pas d'interdit sans parenté.

C'est ce que la psychanalyse nous dit de plus, par rapport aussi bien aux sciences sociales qu'à la philosophie politique. Le problème de Dieu est un problème de parenté et donc de filiation. Quand nous obéissons à Dieu, quand le tabou se fait entendre, c'est que nous obéissons à du totem transformé. C'est une thèse inouïe, si l'on y réfléchit. Elle nous fait faire un bond dans la compréhension de la différence entre interdit et interdiction et

donc dans la question de la laïcité et donc dans l'auto-compréhension du moderne. Et donc dans le diagnostic du présent, que ce soit sur le théologico-politique contemporain et son nouage, ou sur la nation et son fétichisme de facture nationaliste.

L'interdit puise sa source dans le problème de l'origine : sa force, c'est une force de fondation. C'est Dieu le père, Dieu qui en me créant, ou en me communiquant son essence, me légitime, donne légitimité à mes actions, fait droit *religieusement*. Que l'origine soit normative, chargée juridiquement, est le point que les modernes ont résolument attaqué : l'origine, c'est du *fait*, pas du droit. Un ordre juridique peut-il expurger tout à fait le sens *légitimant* de l'origine, le fait que la filiation soit du *droit*, et pas simplement du fait ? Évidemment pas. Tous les dilemmes actuels, mal posés, sur l'identité et l'identitarisme, tournent autour de ce point.

On peine à s'y rapporter, parce qu'on est pris par l'illusion des thèses courantes sur la sécularisation. Ce qu'il faut comprendre, c'est la recomposition de la légitimation à être tel qu'on est factuellement, de façon contingente, dans une société où l'originaire ne fait pas droit. Ce qu'il faut envisager, c'est l'élaboration d'un fondement légitimant que chacun puisse recueillir dans sa contingence même, sans en faire une origine, mais sans lui retirer la qualité du « légitimant ». Donner à l'individu une autonomie telle, que son statut comme individu se déprenne de celui de sa filiation, qu'il ne soit pas statutairement qualifié par son appartenance à un groupe familial, c'est ce qu'a fait la nationalisation. La séparation entre la société nationale comme société de classes d'un côté et la société tribale, la société de corps ou la société d'états, tient à cette coupure : ce qui a pour effet inévitable de *factualiser* l'origine, d'éroder sa force légitimante, de lui dénier la capacité à faire droit. Mais ce qui a aussi forcément pour effet de recomposer le « légitimant », de le vouer à des circuits d'élaboration qui doivent être décrits, parce que leur efficacité est mal perçue par la conscience publique, et parce que leurs effets subjectifs comportent de nouvelles dérives possibles, de nouvelles déviations.

Il y a interdit et donc tabou, dès lors que l'origine est chargée normativement, qu'elle n'est pas réduite à une question de fait. Inversement, pour que s'affranchisse la sphère de l'interdiction, il faut que l'origine, pour partie, ait commencé à se *factualiser*. Ou encore, que l'individu autonome ait pris forme en se décollant de sa qualification par la filiation. La psychanalyse s'occupe exactement de cela : des dilemmes posés par le refoulement (ou plutôt, à ce niveau, simplement le reflux en tant que forme collective souveraine) des *tabous* : le fait qu'ils n'aient plus la centralité qui était la leur dans l'ordre juridico-politique et que, du même coup, des individus existent en eux-mêmes et pour eux-mêmes, dans une distension sociale à l'égard de leur filiation normative et soient amenés (puisqu'elle ne disparaît pas) à se la refaire sur d'autres plans. Ils le font parfois seuls, en se désocialisant (le névrosé, dit Freud, est un asocial en ce sens, c'est-à-dire qu'il se désocialise pour se « socialiser tout seul »). Les individus, dans ce cas, se reconstruisent le substitut d'origine par eux-mêmes, sur une autre scène que la scène publique, cette scène sociale organisée et contrôlée par l'État laïc. Mais il arrive aussi que le problème soit affronté en groupe, que des individus déjà individualisés sur le mode moderne s'approprient collectivement l'originaire sans passer par les circuits culturels de sa construction, en les court-circuitant en quelque sorte. La puissance du légitimant est retrouvée par reconstruction des faits. Religion et/ou nationalisme peuvent alors confluer, sous le visage de formes modernes de recomposition des liens entre totem et tabou.

Vous le voyez, user de la psychanalyse pour penser le destin singulier des sociétés modernes comme sociétés d'individus, où l'équilibre du « je » et du « nous », comme disait le sociologue Norbert Elias, s'est inversé, où le « je » semble prééminent sur le « nous » mais sans que la fondation du « je » dans des « nous », en réalité, ne disparaissent, ce qui est impossible dès lors qu'on comprend vraiment ce que veut dire le mot *loi*, c'est repenser au présent le couple totem et tabou, et notamment s'interroger sur les dangers liés au moment d'une individualisation et d'une resocialisation déréglée des tabous, en décrochage par rapport à leur ancien fondement totémique.

Je voudrais finir sur deux remarques sur ce point, de pur lecteur de Freud.

Mon parcours dans Freud aujourd'hui tourne autour de trois textes. *Totem et tabou*, *Psychologie des masses*, le *Moïse*. Une transversale existe entre les trois, pour le philosophe (politique) des sciences sociales que je suis.

Le premier, *Totem et tabou* : on peut le lire comme un grand livre politique, à condition de comprendre que sous le concept de tabou, Freud s'est surtout occupé du problème de la légitimation à agir, de ce qui nous fonde à agir comme nous agissons, dans une société qui vit sa temporalité sur le mode de l'histoire, et donc de ce qu'entre la pensée et le réel, il y a ce gouffre que l'action fait franchir, pour autant qu'elle est tendue intérieurement – et donc, pas seulement finalisée, comme le croient les modernes « factualistes », mais *légitimée*. Nous avons une résonance de cela dans l'impératif catégorique « tu dois parce que tu dois » : c'est notre trace de tabou, sous sa forme normale. Mais où est notre trace de totem ? J'ai esquissé une réponse à cela : notre trace de totem, c'est l'histoire, qui remplace l'idée d'origine. L'idée d'histoire qui nous tire, nous *incline* dans la recherche de la justice, nous rend « filiaux » vers l'avant, « filiés » plutôt qu'affiliés en quelque sorte, parce qu'en rupture avec la sacralisation *a priori* de la filiation, avec l'originnaire, avec l'ancrage fondateur dans un substrat communautaire d'arrière-plan.

C'est sous cet angle que je relis aussi *Psychologie des masses et analyse du moi*. Ce texte est lu en général comme une dénonciation des foules fascistes et par anticipation de la montée du nazisme. C'est sans doute vrai. Mais il s'agit aussi d'un texte, plus simplement, sur l'idée de nation moderne et de crise nécessaire, inévitable, de ces sociétés nationales. Armée, Église, voilà les deux « foules organisées », les deux masses stables dont nous parle surtout ce texte – et pas des foules révolutionnaires et populacières, des émeutes populaires, dont les exemples ne manquaient pourtant pas dans les années 20. Église et armée : c'est-à-dire, au fond, deux pôles présents dans tout État-nation, qui participent de sa structure permanente. L'État-nation est-il une grande Église ou une armée en tension, constante, sur le pied de guerre ? Non, justement pas. Il n'est pas une communauté de foi, unifiée par un meneur. Son unité est impersonnalisée, symbolisée dans le nom national. Il y a des masses dans l'État-nation, mais l'État-nation ne fait pas masse. Il ne fait masse que dans son armée mais pas en tant que nation. Il ne le fait pas, parce qu'il est fait d'individus dotés d'un « idéal du nous » qui fait vraiment partie de leur idéal du moi (où le je est fondé par le nous, en tant qu'il est vraiment un *je*, vraiment un individu qui vaut pour lui-même). Ce que nous rappelle, et surtout nous explique Freud, c'est que la masse, ce n'est pas la *réalité* de la société nationale. Le nous de la masse n'est pas celui de l'idéal du nous : car le nous de la masse puise à la corrélation égalité-meneur, à la formation d'un idéal du moi identique qui reconduit, réforme de la personnalisation, là où la nation a eu le mérite de nous y faire renoncer (de nous émanciper, comme on dit). Et la chute dans la masse (où plusieurs individus mettent le même trait personnalisé à la place de leur idéal du moi) vient de ce que l'impersonnalisation, avec sa tension propre, n'a pas pu être soutenue. Qu'on n'a pas pu être à la hauteur de l'émancipation.

Mais d'où vient cette émancipation, qui fait que nous sommes aptes à ne pas faire masse, qui fait que notre politique tend vers plus de justice en une quête qui n'est pas une foi, et qui surtout, en tant que quête, nous voue à l'histoire, comme à notre condition temporelle spécifique, où agir, c'est agir par nous-mêmes, et nous mettre en position de changer la réalité, à nos risques et périls de névrosés perpétuels ?

La clef civilisationnelle de cette singularité, je crois que Freud est allé la chercher dans le décalage le plus inattendu au sein de l'archaïque. C'est les sens de son Moïse. L'histoire commence avec lui, la vérité historique du monothéisme réside dans l'élucidation de son geste socio-politique, qui est de rendre possible une légitimation dans l'autonomie. Ce Moïse non juif qui n'existe *que par les Juifs* en tant que peuple persistant, et qui fait qu'une idée de peuple autonome sous le regard de Dieu traverse l'histoire et l'impulse réellement comme histoire, il fallait un courage sidérant pour en faire le portrait en clôture d'une œuvre déjà immense. C'est ce que Freud a fait. Et c'est jusqu'à ce terme, ou depuis ce terme, que je le lis encore aujourd'hui.

## *Discussion de la conférence*

*Françoise Laurent*

Merci de venir aussi généreusement à notre rencontre, avec cet exposé de notions peut-être connues de certains mais nouvelles pour moi. L'érudition philosophique et sociologique n'est pas exigée à l'entrée, vous nous parlez là où nous en sommes.

Je ne reviendrai pas sur une grande partie de votre exposé, passionnant et extrêmement clair, qui répond d'emblée positivement à la question initiale : comment poser autrement la question de la séparation du religieux et du politique ? Déjà, avec Durkheim, veiller à différencier nettement, de ce point de vue, l'État-nation, qui est laïc et la société séculière. Cette dernière n'a pas à être laïque et d'ailleurs, elle ne le peut pas. Elle est constituée de sous-groupes d'appartenance, dont les groupes religieux, la famille, des associations diverses. Vous montrez la hiérarchie des niveaux d'organisation, leur emboîtement (l'État-nation enveloppe la société et ses groupes divers), ce qu'est la modernité, puis développez l'opposition loi juridique, loi religieuse amenant à distinguer les interdits des interdictions. Mais comment formuler l'élément nouveau qu'apporte la psychanalyse, qui permettrait de changer d'angle de vue et d'instrument pour voir et concevoir la séparation du politique et du religieux ? Vous le résumez de façon très concise avec la proposition « Il n'y a pas de tabou sans totem », qui mériterait d'être largement décondensé.

Mais je vais surtout envisager l'écart de nos lectures de Freud. Avec d'emblée, une difficulté : j'ai été arrêtée par certains mots qui peuvent surprendre, voire déranger, des oreilles de psy, au risque peut-être de faire perdre un instant le fil de l'exposé ; on peut être tenté de les traduire d'emblée dans le vocabulaire plus familier de la métapsychologie. Mais justement il ne faut pas aller trop vite. Importants dans votre propos sont les mots « **normatif** » et « **légitimation** ». Impossible de ne pas penser spontanément au surmoi et à la culpabilité, absents de votre conférence. Il nous faut ne pas traduire trop vite mais plutôt accepter cette expérience que la psychanalyse soit vue et appréhendée de l'extérieur, dans un autre langage que le sien... Le psychanalyste est tenté de protester lorsque vous dites, je cite : « ... *Requise, elle [la psychanalyse] l'est en effet dans sa dimension d'interrogation normative et morale pratiquée socialement. Elle se rattache par là à la psychologie, si l'on veut, mais il est juste de la rattacher aussi à la sociologie, sans quoi on ne comprend pas d'ailleurs son lien spécifique et sa différence introduite par rapport aux psychologies qui l'ont précédée* » puis « *Le propre de la psychanalyse, dans la Weltanschauung scientifique même, et donc dans la recherche et pas dans la foi, c'est de se donner pour objet scientifique précisément les lois légitimantes* ». Le psychanalyste sursaute car si on lui demande quel est son objet scientifique, il répondra, c'est l'inconscient et la sexualité infantile. (Ce qui, certes, peut se rattacher aux lois légitimantes par le biais de la genèse du surmoi, via le lien aux parents œdipiens). Et pour l'analyste, c'est aussi, avant tout, la prise en compte de l'inconscient qui différencie la psychanalyse des autres psychologies. Enfin, le mot « normatif » lui fait dresser les cheveux sur la tête car un psychanalyste veut tout sauf « normaliser » son patient. (Certes, ce n'est pas le sens de ce qui est dit dans la conférence mais, comme par exemple le mot « nationalisme », le mot « normatif » à lui seul a une potentialité idéologique très sensible et peut faire perdre le fil).

« Votre » Freud est politique. Donc « votre Freud » n'est pas « mon Freud », peut-être pas non plus « le Freud » de cette assemblée (de cliniciens) ; quand nous en avons discuté, vous m'avez incitée à repérer quel déplacement, quel écart dans ma lecture, disons « habituelle » de Freud, suscitait votre lecture. Il s'agit d'un déplacement du regard, du lieu d'où l'on regarde et aussi de sur quoi l'on fixe son attention. On connaît la métaphore si souvent évoquée de Rome, ville éternelle. Freud, voulant figurer ce qui dans la psyché relève

d'un « temps qui ne passe pas », imagine la persistance de toutes ses strates historiques, à travers ses monuments et lieux emblématiques ; il parcourt la ville en pensée, se déplaçant d'une colline à l'autre, avant d'abandonner la métaphore décidément insuffisante. De nos jours, nous disposons de *Google Earth* et nous pouvons « zoomer » à volonté. Je pense que vous arrêteriez le grossissement de manière à discerner le plan de tout le pays, avec tout autour, l'Europe, alors que le psychanalyste prétend entrer à l'intérieur de chaque maison. Inversement, à vous lire et à vous écouter, on s'éloigne de l'échelle clinique individuelle pour revenir à une vue d'avion. Sachant qu'il s'agit également de discerner les mouvements, les modifications, évolutions dans le temps, de tout cela, la performance dépasse les capacités de l'application *Google Earth* (certaines lunettes de réalité augmentée savent le faire concernant le passé, mais ne prédisent pas encore l'avenir...). Votre vision est foncièrement dynamique, comme l'est le mouvement de la recherche, commun à la *Weltanschauung* scientifique et à la modernité définie par Durkheim comme recherche de justice ; (et même « plus de justice »).

Au prix de ce dérangement des habitudes de pensée, ce déplacement, on entre avec vous dans une perspective politique ouverte à un niveau très général, très surplombante, une modalité non clivante qui, de ce fait, parle à tous. Au passage, vous nous invitez, vous nous accueillez, de façon performative, dans un « idéal du *nous* » qui tout d'un coup nous fait ressentir notre citoyenneté. Là encore, je parle pour moi/nous.

Les questions qui vous préoccupent sont évidemment les nôtres, urgentes. (Résurgence des nationalismes, violence des théocraties, et l'on peut en énumérer bien d'autres). Au point qu'on serait tenté de vous solliciter davantage encore dans cette voie : comment continuer à penser, comme vous le faites, les différents périls dont les menaces s'amoncellent, sans céder au pessimisme, à la dramatisation anxieuse, à la plainte, au pathos ? Discuter sur les différences épistémologiques de nos lectures de Freud paraît un peu futile, en regard de la « détresse dans la civilisation » de notre époque. Mais dans la tourmente, le sociologue continue à faire de la sociologie, le philosophe politique fait de la philosophie politique, le psychanalyste analyse.

Revenons donc à cet écart entre les points de vue.

En tant que philosophe politique qui « part du social » (et pas du pouvoir), on ne peut pas vous faire le reproche ironique de Freud qui, « se moquant un peu » des philosophes comme vous le rappelez, accuse ces derniers d'élaborer des systèmes qui « dessinent l'image du monde telle qu'elle se reflète dans l'esprit du penseur qui s'est la plupart du temps détourné du monde ». Vous ne vous êtes pas détourné du monde, vous vous confrontez à la réalité du fait social, un objet vivant.

Pour vous, lisant Freud, le contexte, social, historique, affleurant dans les textes, est essentiel ; le contexte retient votre attention, alors que pour moi, le contexte est un élément du décor, accessoire au regard des notions théoriques développées ; l'abstraction des concepts métapsychologiques, la théorie, visent une pertinence générique, généralisable, qui dépasse la singularité des cas en même temps que la singularité historique, datée, du contexte ; ainsi quand vous dites de *Psychologie des masses et analyse du moi* que ce texte est « *lu en général comme une dénonciation des foules fascistes, et par anticipation, de la montée du nazisme* » puis, avançant votre perspective, que c'est aussi un « *texte, plus simplement sur l'idée de nation moderne et de crise nécessaire, inévitable, de ces sociétés nationales* » je sursaute car pour moi, ce texte vaut d'abord en tant qu'il introduit le concept d'identification, l'idéal du moi, la relation à l'hypnotiseur comme modèle archaïque du transfert, etc. De même, la *Weltanschauung*, que je n'avais pas relue depuis longtemps, résonnait dans mon souvenir comme un rappel ironique à l'exigence de la tâche analytique, parfois ingrate, obscure, moins prestigieuse et moins gratifiante que philosophie et religions : garder le cap de l'analyse, de son travail de détail, défaire les déformations produites par l'inconscient, ne pas se laisser prendre aux façades cohérentes de l'élaboration secondaire ; ne pas céder aux délices des synthèses achevées, au leurre d'une compréhension clôturante, etc. En fait, le relisant, c'est indéniablement un texte politique, j'avais oublié à quel point le combat de Freud contre la religion était incroyablement véhément, à la mesure du pouvoir effectif de l'Église et de la religion à *cette époque*. (Il est vrai que, comme vous le soulignez, de 1932, *L'Avenir d'une illusion*, à



*L'Homme Moïse*, en 1939, le point de vue de Freud sur la religion prend à la fois de la hauteur et de la profondeur).

La méthode analytique implique de créer un espace protégé, en marge de la réalité effective de la vie du patient, livré à la parole seule, au déploiement des formations psychiques du sujet à travers leur expression langagière et leur actualisation dans le transfert. La neutralité et l'éthique imposent évidemment au psychanalyste d'accueillir le patient indépendamment de ses opinions politiques, de son appartenance à quelque sous-groupe politique ou religieux que ce soit. Tout un pan de la réalité doit rester à la porte du lieu du colloque singulier. C'est moins le cas, bien évidemment, dans les pratiques soignantes en institution, où la psychanalyse est convoquée comme outil de pensée. Les théories psychanalytiques sur le groupe, le collectif sont alors sollicitées, à une échelle plus réduite que la nation, certes, de l'ordre des sous-groupes divers que vous évoquez.

Qu'est-ce que votre lecture politique et sociale apporte au clinicien ?

Avec une modestie un peu hypocrite, Freud écrit au début de *L'Avenir d'une illusion* : « (...) Fuyant en toute hâte cette tâche trop vaste, je regagnerai sans plus tarder le petit secteur qui, d'ailleurs, a été l'objet de mon attention jusqu'à présent, après m'être contenté de déterminer sa place dans le vaste ensemble ». Cela confirme l'importance de la différenciation, du relevé topographique de la place de chaque entité dans le vaste ensemble.

Le bénéfice que je trouve à vous lire est, en premier lieu, tout simplement un intérêt renouvelé à lire les textes anthropologiques de Freud. De plus et là c'est un apport plus spécifique je les relis cette fois-ci lestés d'un indice de véridicité ou de réalité, différent. Freud, je ne sais plus où, évoque un de ses fils qui acceptait d'écouter une histoire seulement si l'on répondait oui à la question : « est-ce que c'est vrai ? » Les grands textes anthropologiques de Freud, *Moïse et le monothéisme*, *Totem et tabou*, font appel à la fiction, au mythe préhistorique et ont été largement critiqués, voire disqualifiés par les anthropologues ; pour autant, Freud n'a jamais cédé sur l'effectivité, la réalité du meurtre du père originaire ; votre lecture au plus près de ses textes affirme la validité de cette fiction vraie.

Cela me permet d'évoquer votre conférence prononcée au Collège de France, sous le titre *Une lecture maussienne de Totem et tabou est-elle possible ?* Vous souteniez dans cette conférence que le rejet en son temps du livre de Freud par les anthropologues et ethnologues et par Mauss était injustifié, en particulier que Freud serait « maussien », précisément – c'est du moins ce que j'ai compris – en ce qu'il solidarise le totem, le tabou et l'animisme, structurellement, au lieu d'en faire des étapes sur un déroulement linéaire du temps. C'est un argument qui sûrement parle davantage à de plus érudits, plus « maussiens », que moi. Mais je suis sensible à ce qui ressemble à une sorte de réhabilitation scientifique de la construction freudienne. D'ailleurs à aucun moment vous ne semblez remettre en question le statut scientifique de la psychanalyse, revendiqué par Freud ; cela se retrouve encore dans la référence à la *Weltanschauung*. Une épistémologie de la trace sous-tend l'écriture et votre lecture de *L'Homme Moïse* et plus clairement encore votre interprétation de *Totem et tabou*.

Il faudrait pouvoir revenir sur ce trio, le totem le tabou, l'animisme. Mais cela risque de nous emmener dans trop de directions divergentes à la fois<sup>1</sup>.

Pour en rester à la problématique de la séparation du politique et du religieux, vous résumez en quelques mots l'apport de la psychanalyse : « *Le regard inouï de la psychanalyse, sa pertinence actuelle tient dans cette thèse sur l'interdit : pas de tabou sans totem, pas d'interdit sans parenté* ». Pourriez-vous développer davantage ce point capital ? Dans la modernité, c'est l'histoire qui prend la place de l'origine (des « parents »). **On est « filiaux vers l'avant », « filiés plutôt qu'affiliés ».**

---

1. L'animisme comme premier renoncement pulsionnel, donc début de la culture, par création des esprits, et déclin de la magie, qui l'a précédé. Le meurtre ne peut qu'avoir eu lieu réellement, car la pensée n'est pas dissociée de l'acte (au commencement était l'acte) tout désir est agi. C'est seulement après instauration de l'animisme, puis, par réduction, atténuation de l'ambivalence, que se produit petit à petit l'effacement du totem, et le retour de la figure du père mort. Et de la culpabilité qui est intériorisée en chaque individu, et non plus prise en charge par les rites communs du totémisme, ce qui marque le début de l'histoire. Pas d'histoire sans individualisation.

Selon votre lecture de *Psychologie des masses et analyse du moi*, l'État-nation ne fait pas masse, alors qu'il peut y avoir des masses dans l'État-nation (au niveau des sous-groupes de la société ; c'est par exemple le phénomène de sectes complotistes. Et plus ou moins l'Armée). L'État-nation ne fait pas masse car il est fait d'individus qui ne sont pas hypnotisés, qui *ont un idéal du nous qui fait partie de leur idéal du moi (où le je est fondé par le nous, en tant qu'il est vraiment un je, vraiment un individu qui vaut par lui-même)*.

Une remarque : il semble que l'impersonnalisation de l'instance ne tient pas tant à ce qu'une idée soit mise à la place d'une personne (alors qu'inversement dans la masse, la personne du meneur revient régressivement incarner l'idéal du moi) mais à ce que l'idéal du moi reste différencié des imagos.

Non, Freud n'est pas centré sur le politique. Mais son œuvre est foncièrement ouverte et se prête à dégager des thématiques qu'il n'a pas explorées lui-même. Ce que vous faites, Bruno Karsenti.

*La journée de l'APF à Bordeaux samedi 27 novembre*  
*La fabrique du symptôme*

# *Introduction*

## *La fabrique du symptôme*

*Éric Jaïs*

Pour atteindre le sommet d'une montagne, vous pouvez prendre un téléphérique et il vous faudra alors vous munir d'un plan de la ville pour trouver la gare de départ. Vous pouvez aussi décider d'y aller à pied, ce qui nécessitera une carte détaillée, précisant en particulier les courbes de niveau pour vous repérer. Équipé de cette carte, de vos connaissances pour la lire et de votre savoir-faire sur le terrain, vous cheminerez. Au bout de votre voyage, vous parviendrez également en haut de la montagne mais elle vous apparaîtra toute différente.

La cure psychanalytique requiert, elle aussi, une méthode et une connaissance théorique, la métapsychologie.

Le but du traitement psychanalytique n'est-il pas tout autant de parcourir le chemin, que d'atteindre le sommet de la résolution des symptômes ?

Parler du symptôme en psychanalyse nous amène inévitablement à considérer la cure, au moins dans une première approche, sous l'angle de sa filiation médicale. René Dinant développera l'apport de cet héritage.

Dans une époque actuelle où le courant psychiatrique en vogue semble se concentrer sur une tentative de résolution symptomatique par le traitement médicamenteux ou les thérapies comportementales, il me semble intéressant de revenir à une certaine filiation qui pourrait exister entre le traitement psychique développé par Freud et le traitement moral proposé par Pinel au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour Pinel et Freud, il s'agit d'entendre la parole du patient dans un but thérapeutique et non pas seulement à visée informative et diagnostique.

Pinel souligne l'importance de l'écoute de l'aliéné, aliéné à sa propre déraison interne et non pas soumis à une influence, à une force externe qui le rendrait fou. La folie serait pour Pinel une contradiction dans la raison qui existe encore. Il s'agit de pouvoir considérer le malade raisonnable, accessible à la raison. Cette contradiction n'a-t-elle pas une parenté avec le conflit intrapsychique développé par Freud entre conscient et inconscient ou entre les instances de la deuxième topique (moi, ça, surmoi) ?

De la contradiction au conflit, s'il n'y a qu'un pas c'est un grand pas, celui de Freud et son élaboration de la formation du symptôme depuis ses premiers écrits sur le sujet.

Le symptôme est pour la psychanalyse une formation de compromis entre le désir et la défense. Il permet d'éviter la prise de conscience du conflit intrapsychique.

Pour Freud, le symptôme est toujours resté un fil rouge dans sa réflexion et l'évolution de sa théorie. Les recherches cliniques guident son travail ; il cherche à comprendre l'origine des symptômes pour en libérer le malade. La clinique d'abord ; il a fait sienne la maxime qu'il attribue à Charcot : « la théorie c'est bien mais ça n'empêche pas d'exister ».

Avec son séjour chez Charcot, Freud met en évidence qu'il n'y a pas de correspondance entre paralysie hystérique et atteinte neuro-anatomique ; la manifestation hystérique par contre, suit la voie de la représentation commune sous tendue par le langage.

Pour Anna O., cas princeps de la naissance de la psychanalyse, les symptômes hystériques disparaissaient quand, sous hypnose, elle se remémorait avec affect l'incident qui les avait déclenchés. « L'homme trouve dans la langue, écrit Freud, un succédané de l'acte à l'aide duquel l'affect peut être abrégé »<sup>1</sup>.

Mais, outre le fait que ses effets sont peu durables, le traitement sous hypnose s'avère parfois inefficace et certains patients résistent à la suggestion.

Emmy von N. souffrait de phobie des animaux, crampes, douleurs gastriques et menstruelles. Sollicitée de façon insistante par Freud, elle lui demande de la laisser parler sans l'interrompre, révélant à Freud l'importance de la libre association.

Chacune de ces patientes, selon Freud, a été soumise à des séductions sexuelles, vécus de séduction qui résistent à être remémorés, entraînant la formation des symptômes.

Mais peu de temps après, il abandonne cette théorie de la séduction réelle : « il n'existe dans l'inconscient aucun "indice de réalité" de telle sorte qu'il est impossible de distinguer la vérité et la fiction investie d'affect ». « Je ne crois plus à ma *neurotica* » écrit Freud.

C'est avec Dora qu'il fait l'expérience de la force du transfert. Dora, 18 ans, souffrait d'une humeur dépressive, d'idée suicidaire, d'aphonie, de toux... Le traitement fut de courte durée ; Freud ayant mis en évidence la force de la séduction sexuelle dans ses symptômes, elle interrompit brusquement la cure.

Cette clinique permit à Freud de construire sa théorie métapsychologique suivant trois points de vue, topique, dynamique et économique ; le symptôme est fabriqué par le moi, résulte d'un conflit entre forces opposées et entraîne une diminution de la tension psychique.

Le symptôme est le produit du refoulement d'une motion pulsionnelle à laquelle le moi interdit de devenir consciente ; le moi décide de traiter comme « non arrivée » la représentation inconciliable parce que sexuelle. Le quantum d'affect ainsi séparé de sa représentation pousse à la fabrication d'une représentation substitutive qui puisse donner satisfaction : le symptôme. La motion pulsionnelle apparaît alors « déguisée », acceptable par le moi.

Les recherches sur la compréhension du symptôme et l'étude du rêve amènent Freud à découvrir la proximité de leur processus : si on écoute le rêve en prenant une à une ses images comme des objets de la libre association, si on fait abstraction de son contenu apparent, il est comme le symptôme l'accomplissement camouflé d'un souhait refoulé. Si le rêve est bâti comme un symptôme, il n'y a pas pour l'appareil psychique une rupture de continuité entre normal et pathologique. Le rêve est une psychose, le rêveur la nuit hallucine. Il est possible de considérer alors, peut-être, qu'il n'y pas de solution de continuité entre névrose et psychose...

Nous écouterons à ce propos Bernard Basteau.

Lorsque nous parlons de symptômes dans la cure, il s'agit d'abord des symptômes « offerts » apportés par le patient, « offerts » comme dans le modèle de la névrose hystérique même s'ils sont constitués de plaintes obsessionnelles. Ils peuvent être considérés comme des symptômes offerts parce qu'ils sont portés comme une demande à l'adresse du psychanalyste. Ils ouvrent donc la voie au transfert.

Freud nous le dit clairement : « ... nous parvenons régulièrement à donner à tous les symptômes de la maladie une nouvelle signification transférentielle, à remplacer sa névrose commune par une névrose de transfert dont il peut être guéri par le travail thérapeutique »<sup>2</sup>.

---

1. Freud S., « Études sur l'hystérie », *OCF.P II*, p. 27.

2. Freud S., « Remémoration, répétition et perlaboration », *OCF.P XII*, p. 194.

Dans la cure, la force pulsionnelle du symptôme est redirigée vers l'amour de transfert, le symptôme perd sa force ou une partie de sa force. Parfois, lorsque l'amour de transfert est éprouvé comme trop fort par l'analysant, cette force pulsionnelle est fractionnée, investie dans une nouvelle représentation, un nouvel objet sous forme d'un symptôme de transfert ou d'un transfert latéral... Le symptôme de transfert est une résistance dans l'analyse et à l'analyse.

Au contraire parfois, en début de cure, quand toute la force pulsionnelle est investie dans le transfert, les symptômes semblent s'atténuer voire disparaître ; cet « effet prise en charge », autrement dit suggestion, est une amélioration transitoire. Avec la désidéalisaiton de l'analyse et de l'analyste, le symptôme « reprend des forces ».

Le patient parle de ses symptômes et l'analyste écoute sa parole avec l'oreille du transfert. L'analyste entend un discours mais il s'agit de se laisser impressionner, au sens photographique du terme, par une parole.

Jean Laplanche parle de la méthode psychanalytique comme une anti-herméneutique. La méthode psychanalytique n'est en aucun cas traduction, elle ne donne pas un sens symbolique univoque comme dans un dictionnaire des rêves. Le patient raconte, expose son existence à laquelle il donne un sens et nous entendons les trébuchements de ce récit, les lapsus, dénégations, actes manqués... expression du refoulement dans l'inconscient, par la voix des rejetons qui s'en échappent.

Le symptôme est un rejeton de l'inconscient, l'accomplissement d'un désir interdit, dissimulé, un acte porteur d'une intentionnalité inconsciente.

Si le symptôme est acceptable pour le moi, ce dernier y trouve aussi des bénéfices et tient à le garder.

Une jeune femme qui lors d'un premier entretien se plaignait de l'omniprésence de ses douleurs somatiques, convaincue de leur origine psychogène, me disait : « je crains de ne pouvoir réussir à ne pas y arriver ».

Comme le rêve, le symptôme est une réalisation hallucinatoire de désir mais contrairement à ce qu'il se passe dans le rêve, il n'apparaît pas d'image hallucinatoire dans le symptôme. Il s'agira de faire apparaître par la parole dans la cure la dimension hallucinatoire qui viendrait relier le symptôme avec son origine.

Le symptôme est entendu comme une condensation qu'il faudra délier, étirer, décomposer, pour que puisse émerger les représentations sous-jacentes.

C'est le sens du mot analyse. Le moi est mû par une contrainte spontanée à la synthèse (Freud), c'est la résistance du moi. Là où on suit la voie de la synthèse, on fait taire l'inconscient.

Quel symptôme le moi accepte-t-il, qui soit suffisamment proche de la motion refoulée ? C'est toute la question du choix, choix inconscient, du symptôme.

Il s'agit, me semble-t-il, soit de désamorcer le symptôme qui ne vit que grâce à la force pulsionnelle déplacée sur lui, soit de découvrir certains sens inconscients du symptôme.

À l'origine du symptôme, il y a la force du moi qui tient à refouler une motion inadmissible parce que sexuelle. Mais le symptôme, rejeton du ça installé dans le moi, affirme aussi son existence en dehors de l'organisation de celui-ci ; c'est un bastion, un « poste frontière à occupation mixte »<sup>3</sup> et dans la cure, un passeur entre deux mondes, comme nous le propose Jean-Claude Rolland avec le titre de sa conférence.

« Les symptômes jouissent de leur extraterritorialité »<sup>4</sup> écrit Freud.

Pour réussir à s'en défaire, il faut s'adresser au ça : c'est là tout l'enjeu, à mon sens, de la cure psychanalytique.

---

3. Freud S., « Inhibition symptôme et angoisse », *OCF.P XVII*, p. 216.

4. Freud S., « Inhibition symptôme et angoisse », *OCF.P XVII*, p. 215.

## *Symptôme, transfert* *Le symptôme passeur entre deux mondes*

*Jean-Claude Rolland*

Très peu de patients viennent désormais pour un symptôme dont ils croient qu'ils veulent se délivrer. Aussi longtemps que l'analyse resta une branche de la médecine il n'y avait que de tels patients et les analystes n'en connaissaient, n'en imaginaient, pas d'autres. Ce type de patients (qui pouvaient être plutôt réticents comme la fameuse Emmy von N., première « vraie » malade « soignée » par Freud) se fait plus que rare. Ceci est un fait étrange. Comment s'est-on séparés d'eux ? Ou comment se sont-ils séparés de nous ? L'analyse ne serait-elle plus en phase avec son environnement médical et culturel ?

Certes le concept de symptôme reste majeur et toujours actuel dans la recherche freudienne, mais même si, encore dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud parlait du « symptôme de douleur », s'il tenait l'angoisse ou l'inhibition pour des symptômes, alors qu'ils ne sont que les indices d'une souffrance psychique imprécise, on doit restreindre l'attribut de symptôme à une entité morbide ayant un nom, un visage et une histoire, telle l'hystérie, l'anorexie ou la mélancolie. Le thème du colloque nous recentre sur cet aspect nosologique.

Freud, cependant, subodorait déjà que toute « maladie nerveuse », loin d'exister « en soi » était adressée à une figure historique de l'enfance, à un objet aimé qui fut un temps parfaitement identifié puis perdu car violemment refoulé ou introjecté. Cette présence implicite de la mélancolie, dans la première tradition freudienne des *Études sur l'hystérie*, colorait nécessairement le symptôme ; la figure de cet objet était le plus souvent tenue pour être le père du patient.

Mais cette puissance, « intelligente » car signifiante, cachée et éternelle, du symptôme, la cure analytique avait-elle alors réellement les moyens de l'aborder frontalement ?

Car le symptôme, ce sera ma thèse, tient à la passion amoureuse ou haineuse, laquelle tient obstinément à son objet selon un attachement qui se révolte contre son déplacement sur la figure de l'analyste ; sa problématique entre en concurrence avec celle du transfert, qui appartient à l'ordre du deuil et qui tolère, exige, que l'objet originaire œdipien se déplace sur un substitut, conformément à la loi de l'interdit de l'inceste. C'est d'ailleurs après avoir acquis la certitude que le patient « transfère » sur nous que nous nous engageons dans son traitement, jamais bien sûr au seul motif du traitement d'un symptôme, même si celui-ci reste sa visée « manifeste ».

Ce dont par quoi la majorité des patients justifient leur demande n'est pas un symptôme au sens nosologique mais de « malaise » sous les formes multiples du mal être, d'inhibitions, d'angoisses – des sensations de déplaisir, qu'ils n'identifient pas à des symptômes. Ceci est l'indice que la cure est désormais perçue comme une méthode, moins de guérison, que d'une recherche de vérité et d'apaisement ou qu'elle est désirée comme le moyen de découvrir l'objet secret de cette « souffrance », d'en identifier « le commanditaire » désigné par cette « plainte », même si dans le discours du patient, il se dessine immédiatement sous une figure actuelle (un conjoint, l'« aimé » du moment) ; l'objet originaire demeure évanescent, imprécis, son actualité renvoie aussitôt le souffrant à sa mémoire, à une mémoire marquée de douleur.

La curiosité qui pousse le patient à s'engager dans la cure, nous devons nous l'assurer avant de nous engager, est celle de la mémoire de son enfance.

Ce changement de la demande mérite qu'on s'y arrête. Il fait écho à un changement dans la théorie analytique elle-même. Certes la découverte par Freud de la causalité sexuelle de la maladie a été centrale pour le développement de la science, l'argument y insiste. Toute la première partie de la recherche freudienne est centrée sur le rôle d'Éros – et la défense contre celui-ci – dans la fabrication des symptômes et dans la genèse même de l'appareil psychique. Mais la révolution qu'a représenté l'avènement de la seconde topique dans les années 15-20 a déplacé la perspective ouverte sur l'appareil en y repérant des instances multiples en conflit, des sources pulsionnelles plus sauvages que la sexualité, qui ont imposé une vision plus tragique de la vie psychique, tout spécialement de la vie psychique infantile. Dans cette version nouvelle, la théorie rejoint la vision tragique de Nietzsche, faisant de l'homme « la bête malade ». Dans cette souffrance généralisée, ontologique, le symptôme se « démedicalise » et perd de sa prégnance. Il ne disparaît pas bien sûr, mais il change de statut.

Ce tournant trouve sa plus grande visibilité dans le texte « Deuil et mélancolie » qui introduit dans la représentation de l'appareil et la place de l'objet, et la relation d'objet et, au travers des opérations d'identification et d'introjection, la question de la douleur. André Green a joué un rôle majeur dans la réévaluation du concept de relation d'objet dans la compréhension du transfert et J.-B. Pontalis a joué le même rôle dans la réhabilitation de la place de la douleur.

On mesure le chemin parcouru au gouffre épistémologique séparant *Les trois essais* qui fonde le rôle de la sexualité infantile dans la genèse des névroses et psychoses de l'adulte où l'érotisme et son plaisir et sa censure, sont au premier plan et les textes d'après 1915-20, entre autres *Au-delà du principe de plaisir* où, dans tous les cas, normaux et pathologiques, le malheur de l'amour infantile occupe la première place.

Seuls orientent vers la cure les patients chez qui les sensations de déplaisir habitent l'esprit. Le *schibboleth* de la psychanalyse ne serait plus la sexualité, mais la sexualité, son objet et sa douleur.

Tout s'était passé comme si la douleur, qui est très généralement déniée par les hommes, l'avait été aussi par l'analyse, par Freud le premier qui peina, dans *Inhibition symptôme et angoisse*, à lui accorder la réflexion qui lui est due. Cette dénégation fait écho à la très générale tendance à la sédation automatique que l'appareil psychique exerce sur la moindre menace de son apparition ; une chose qui a de grandes conséquences car la douleur est sans doute l'affect le plus essentiel à la construction (à la fabrique) de l'appareil psychique ; celui-ci peut être tenu, au plan métapsychologique, avant tout comme un système de défense contre elle ; il serait le système pare-excitation dont parle Freud dans « Au-delà du principe de plaisir ».

Mais un paradoxe est alors à noter : par cette action sédative, si elle œuvre, dans l'excès comme dans la mélancolie, l'appareil se prive de son moteur le plus essentiel, « il scie la branche sur lequel il est assis » et il perd de sa force, voire de son utilité. La cure, comme le rêve, l'un et l'autre étant des « traversées de la douleur » pas toujours ouvertement, réveille la douleur et relance ainsi la vie, la vivacité de l'appareil ; c'est cette relance de la vie que les « nouveaux analysants » attendraient de l'analyse !

Le mot « fabrique » est, à juste titre, devenu un mot à la mode qui rappelle la nécessité qui commande chez *Homo faber* à la vie de l'individu et au travail de la civilisation : « tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » ; ce que la nature n'a pas spontanément donné à l'homme, du fait du dénuement qui fait sa détresse originaire, celui-ci doit bientôt le corriger de lui-même et d'abord par sa maturation physique et psychique ; et il doit impérativement recourir à un « autre proche » qui lui apporte le secours dont il a besoin, la mère bien sûr, les parents, l'analyste qui ont en commun d'être pour l'être souffrant son *Nebenmensch*. Le terme est fréquemment utilisé par Freud ; il vient du yiddish, la langue parlée dans son entourage familial et il nomme l'homme en tant que doté des plus précieuses qualités humaines dont, premièrement, le souci et la protection du plus faible.

Qu'est-ce que pourrait cibler plus spécifiquement dans ce champ hétérogène du travail psychique, ce terme de « fabrique du symptôme » ? Une activité, généralement tenue pour pulsionnelle, de l'appareil, émanant de l'intérieur de l'individu ? Ou un facteur, généralement tenu pour traumatique extérieur à celui-ci ? Freud dans



« Au-delà du principe de plaisir » illustre de façon très abstraite mais très éloquente et visionnaire la situation tragique à laquelle il arrive que l'âme soit exposée et qui appelle dans l'urgence des secours en proportion. Il y découvre que les deux facteurs traumatiques et pulsionnels sont intimement mêlés dans les situations dangereuses auxquelles l'*infans* est exposé, lesquelles se reproduisent dans la cure ou dans le rêve, où l'efficacité du principe de plaisir est dépassée et où l'appareil est contraint d'inventer dans l'urgence d'autres modes de régulation. Je le cite : « Quand la submersion de l'appareil psychique par de grandes quantités de stimuli ne peut être empêchée, la tâche qui se présente est de maîtriser le stimulus, de lier psychiquement les quantités qui ont fait irruption pour les amener à liquidation (...) le déplaisir spécifique de la douleur résulte de cette effraction du pare stimuli ; de ce lieu affluent vers l'appareil central des excitations continues. À quoi pouvons-nous attendre comme réaction de la vie d'âme ? De tous côtés l'énergie d'investissement est convoquée pour créer dans le voisinage des investissements d'énergie d'une hauteur correspondante. Il s'ensuit un contre-investissement de grande envergure en faveur duquel les autres systèmes s'appauvrissent et il en résulte une paralysie ou une diminution étendue du reste de fonctionnement psychique »<sup>1</sup>.

La notion d'énergie psychique, d'excitation, qui prend de plus en plus d'importance dans la réflexion freudienne va modifier considérablement la représentation que nous nous faisons du processus analytique. On découvre que le langage sollicité par la règle du tout dire, chargé dans la première théorie du « devenir conscient » considéré comme étant l'essentiel du pouvoir psychothérapeutique, assure en fait en premier l'endigement de la sauvagerie de l'afflux pulsionnel, puis la perlaboration de sa charge qualitative sexuelle œdipienne ; cette dernière tâche étant assurée par le travail de l'image qui, dans la cure comme dans le rêve, précède toujours et accompagne le travail des mots.

La douleur que Freud voyait, rappelons-nous, comme un symptôme, est l'expression la plus pure de ce type de défense qu'il désignait comme contre-investissement. Le débordement d'excitation met la vie en danger, tout l'appareil doit y parer, le symptôme en son temps s'y est attelé. Et la douleur que la cure réveille régulièrement, se relie à la répétition de telles crises : puis les mêmes ingrédients de l'image et des mots, après avoir servis au contre-investissement, seront rendus par l'énonciation – et par la vision (dans les rêveries silencieuses de l'analysant) – à la conscience.

Mais qui, dans le patient, est l'agent de la fabrication du symptôme ? Car dans cette fabrication se mêlent, d'une part le déterminisme de la mémoire inconsciente à faire retour à la surface du corps et de l'esprit (« le symptôme s'impose au malade ») ; et d'autre part, plus partiellement, le libre arbitre du sujet ; car le moi du patient – cette autre partie prenante du conflit – s'en défend, s'y résigne, ou s'y complaît. S'y mêlent ainsi d'un côté, un automatisme régulé par le principe de plaisir, qui est une nécessité pour l'homéostasie de l'appareil ; et de l'autre, une « décision de l'être » – appelons-la provisoirement ainsi, nous en verrons un exemple – qui s'est manifestée une première fois sous forme d'un refoulement qu'on peut dire « originaire », puisqu'il générera le symptôme, refoulement dont Freud rappelle qu'il est aussi un jugement.

*Je me rappelle un patient amené à moi par ses parents pour une schizophrénie d'apparition récente mais déjà avérée et qui m'expliqua assez rapidement le moment précis où il s'était senti « perdre la raison » : sa mère, disait-il, l'entretenait dans l'idée qu'il était le plus beau garçon qui ait jamais existé (j'avais rencontré cette mère et je crois que le dire du garçon était vraisemblable). Et un jour qu'il déambulait avec un camarade de son lycée dans les rues de la petite ville qui était la sienne il découvrit qu'aucunes des jeunes filles qu'ils croisaient ne le regardaient lui, mais regardaient son ami. Il se précipita alors chez ses grands-parents dont il savait que le salon contenait une glace en pied – et il s'y mira longuement très longuement, puis il y retourna*

---

1. Freud S., *OCP XV*, PUF, p. 301.

*indéfiniment, s'y mirant en faisant de plus en plus de grimaces jusqu'à ce que ces grands-parents soupçonnant la folie de cette attitude alertent ses parents. Il m'expliqua que dans le reflet qui lui renvoyait le miroir, il revoyait enfin le visage que sa mère lui prêtait. Certes ce premier symptôme fut bientôt recouvert par beaucoup d'autres mais dans cette première déclinaison un jugement était déjà à l'œuvre qui apaisa sa souffrance. Je crois impérieux dans de tels cas de discerner l'origine historique ayant fondé le symptôme d'abord, puis la maladie.*

Tout symptôme signale une crise entre les « puissances » psychiques du conscient et de l'inconscient, un déséquilibre de leurs rapports et appelle à un rééquilibrage. La vie du symptôme occupe ce laps éphémère du temps psychique où s'interpénètrent ces deux catégories. Dans son étoffe, conscient et inconscient se mêlent ; avec sa dissolution, les deux fractions retrouvent leur étrangéreté – et leur étrangeté réciproque. Le symptôme ne relève pas que du côté « ignoble » de psyché, il est aussi, comme le dieu Hermès, un passeur entre des mondes opposés.

La transformation que vise la cure repose sur deux éléments : la remémoration (la reconstitution historique de la fabrique du symptôme, le moment générateur de la maladie ou simplement du malaise) et la perlaboration qui réaménage l'équilibre entre les instances du préconscient, du surmoi et de l'inconscient. L'appareil psychique, en effet, est doté d'une autonomie de fonctionnement plus ou moins grande selon les conditions qui lui sont accordées ; c'est entre veille et sommeil que les écarts sont les plus grands entre ces deux instances : à l'état de veille le moi, absorbé par la tâche d'obéir aux exigences de la réalité, lui consacre toutes ses forces ; dans le sommeil il peut consentir à ce qu'une partie de ces forces soient mobilisées à la restauration des parties endommagées de l'appareil psychique. Je livre ici un peu furtivement une conception que j'ai souvent développée : à savoir que le travail de la cure est le calque, la reprise, en plus grand, du travail du rêve.

L'appareil a donc la capacité de s'auto-transformer, de s'auto-guérir, si les conditions permettent au processus primaire, qui a déjà à l'origine généré son instauration, de se déployer librement sans entrave ; Théodor Lipps chez qui Freud a trouvé ce concept l'appelait « le psychiquement efficient » ; l'appareil sait découvrir en lui des ressources insoupçonnées de parole, de mémoire, il peut accélérer et approfondir sa bienfaisante activité onirique ; ni le patient ni l'analyste, en tant que sujets, en tant qu'acteurs, n'auraient à ce niveau-là à intervenir : agiraient ici les opérations spontanées, automatiques accomplies par le processus primaire sous l'autorité du principe de plaisir.

*Le principe de plaisir déplaît régît sans restriction les processus ayant lieu dans le ça. Nous pouvons le croire capable de réaliser des modifications très profondes sur la motion pulsionnelle... Dans certains cas la motion peut conserver son investissement libidinal, persister inaltérée bien que sous la pression du moi. D'autres fois il arrive qu'elle subisse une destruction complète au cours de laquelle sa libido est dérivée définitivement vers d'autres voies ce qui se passe pour la liquidation normale du complexe d'œdipe, ailleurs rabaissement de la libido et une régression de l'organisation à un stade antérieur.*

Le cadre de la cure (le *holding*), le refus de l'analyste, sont les outils premiers assurant le déploiement de ce processus réparateur. Le cadre organise l'accueil de tout ce que l'analysant méconnaît consciemment de lui ; la qualité requise en contrepartie de l'analyste est ici l'assomption de la patience : il doit attendre que le matériel inconscient advienne, dans l'expérience actuelle d'abord – dans le silence, éventuellement dans les *acting in*, dans les rêves, puis dans ses mots ; les deux outils de cette opération sont le transfert qui est à l'origine de la remémoration (qui celui-ci me rappelle-t-il ?) et la régression qui permet, impose, la mise au jour et l'actualisation des éprouvés les plus anciens.

Dans un souci didactique il nous sera commode maintenant pour approfondir notre connaissance du symptôme dans sa relation au processus analytique de différencier les analyses à symptôme et celles à transfert, deux

situations opposées quant à la nature de l'engagement des patients dans la cure et dans le développement de celle-ci.

Voici le cas typique d'une analyse centrée sur le symptôme plus que sur le transfert – même si ce dernier est naturellement présent à l'arrière-plan.

La patiente, originaire d'un pays anglo-saxon, s'était installée en France à la suite d'un mariage heureux qui durait et lui avait donné trois enfants. Elle souffrait d'une paralysie du bras droit accompagnée de contracture, diagnostiquée par ses médecins et revendiquée par elle comme maladie de Parkinson ; cette paralysie qui repliait son bras droit tout contre sa poitrine faisait à l'évidence l'objet d'une exhibition inconsciente. Elle était le motif premier de sa demande bien qu'elle revendiquât en même temps une grande soif de se connaître et de faire l'expérience de l'analyse.

Bien plus tard, comme si ce drame ne s'était pas vraiment inscrit dans son histoire, elle me déclara qu'elle avait perdu un premier enfant – un garçon – dans un accident tragique qui, logiquement, aurait dû être évité, ce qui décupla sa douleur et sa culpabilité. Et, bien plus tard encore, elle découvrit que l'apparition de son symptôme avait été contemporain de ce malheur. À ce moment, dans ce temps tardif de la cure, j'ai entendu que cette femme, de langue anglaise, ne prononçait pas « Parkinson », mais « Parkingson ».

Dans une séance encore ultérieure, revenant sur cette tragédie, elle découvrit la douleur qu'elle avait éprouvée à s'être séparée de son père du fait de son mariage qui lui faisait quitter son pays, et elle répéta, plusieurs fois et avec plus de netteté encore, le mot « Parkingson » en insistant sur le morphème « king » qui y était contenu. Je lui dis alors qu'elle pensait sans doute à cet enfant – aussi précieux pour elle qu'un fils de roi – dans son symptôme. Celui-ci avait nettement régressé ; aussitôt cette femme courtoise, docile et ouverte, remit son bras contre sa poitrine, dans la position que je lui ai connue au début et me dit, sur un ton glacial n'admettant aucune répartie : « si vous croyez que je ne le sais pas, vous vous trompez ».

Je me remémore avec déplaisir combien tant de tragique se déploya dans cette fulgurance : nous entrevîmes, je crois de concert mais je ne me le figurais et le nommais que plus tard, que c'était l'enfant mort qu'elle serrait si fort contre elle, en contracturant son bras ; et que se répéta littéralement, dans le *hic et nunc* de la séance, la double posture qu'elle adopta lors de l'accident : reconnaître la réalité de cette perte, la dénier, puis lui opposer un négativisme qui a secrètement infiltré le déroulement de cette cure.

Ce négativisme sourd, masqué par sa docilité de « bonne analysante », m'a conduit sans que je m'en rende compte, par réaction, à cette intervention juste sur le fond mais erronée quant à sa temporalité, le « moi » de la patiente n'étant pas prêt au renoncement qu'elle lui imposait ; elle manquait donc d'opportunité, elle n'avait pas le bon *kairos*. Ce terme issu de la science des archers désignait chez les Grecs, par opposition à *chronos*, la pointe « efficiente » du temps, celui qui dicte le moment où la flèche doit être lancée pour atteindre à coup sûr sa cible. Elle méconnaissait l'immensité du travail qu'avait imposé à cette jeune femme le déferlement d'émotions multiples intenses qui dut, pendant longtemps encore, dans ce moment de la cure, la contraindre à mobiliser tous son capital linguistique et sémiotique à, paradoxalement « faire taire sa douleur ».

Ce symptôme, simulant la crispation d'un bras retenant désespérément un enfant que le destin dérobe à sa mère, rendait indubitablement présent l'enfant aimé ; on ne peut pas dire qu'il le représentait ; par une ruse jouant sur la métonymie grâce à laquelle l'étreinte représente l'objet étreint, il « était » l'enfant qu'elle tenait dans ses bras. L'interprétation l'a contrainte à reconnaître cette perte et sa douleur et, pour lui survivre, elle a fui l'analyse ; car, en effet, très peu de temps après, d'une façon très policée, elle m'a signifié sa volonté d'interrompre sa cure. Ce symptôme lui était vital, il n'était pas une maladie mais un remède.

Voici maintenant un second cas qu'on peut qualifier sans hésitation d'analyse à transfert, le patient n'ayant pas de symptôme, mis à part un mal être épisodique ; ce cas nous permettra de réfléchir à la relation que le

transfert offre aux deux partenaires, non pas une intimité, encore que, l'abrasion des frontières défendant les individualités installe entre eux une porosité dont la forme la plus extrême serait la transmission de pensée.

La cure se déroule avec aisance : l'homme est intelligent, drôle, cultivé, il a converti sans résistance sa névrose infantile contre celle du transfert, il a du plaisir à parler, à rêver et à exposer ses inhibitions autant que ses multiples talents ; le déchiffrement assez volubile de ses années d'enfance passées seul avec sa mère, sévère certes, mais enveloppante, l'occupe longtemps, passionnément. Il lui doit sa réussite professionnelle brillante.

On est environ dans la troisième année de cette cure quand une douleur sourde soudain se découvre à lui : il se souvient que son père, qu'il se représente comme un héros, est décédé en « service commandé » alors que l'enfant avait moins de dix ans. Voici donc qu'il en vient à se remémorer, timidement d'abord, les sensations qui l'affectèrent dans les suites immédiates de cette perte : sa rage d'abord à l'égard de tous ceux qui n'avaient pas protégé « son héros », rage animant la violence de ses incessantes rêveries diurnes et de ses terreurs nocturnes ; sa douleur, sa tristesse d'enfant qui l'entraînait à des idées de suicide qu'il ne pouvait partager avec quiconque.

Vint une séance où il commença par narrer l'accident de voiture dont il venait de réchapper : il circulait à vive allure sur une voie rapide en partie souterraine, nommée quai Romain Rolland, quand dans un virage il perdit le contrôle de son puissant véhicule et s'encadra dans le mur du tunnel. Miraculeusement, il en sortit indemne. Un contraste assez violent opposait dans son récit son contenu tragique et le ton ludique, fiérot, de la voix qui le portait.

Je n'eus immédiatement aucun doute que l'événement se rapportait à l'expérience transférentielle du moment et que le « Romain Rolland » de cet *acting* ne pouvait se référer qu'à mon nom et que cette tentative de suicide déguisée mais habilement déjouée, passait par la médiation de mon nom et réactualisait la douleur morale liée à la perte de son père.

J'ai failli retenir cette interprétation au motif que ce put être un jeu de mot. Mais je me souvins que, selon Freud, la cure se passe sur deux scènes : celle du patient qui, contre de multiples résistances, reconstruit en images et aussi en acte et enfin en mots, les circonstances d'une enfance percluse par la mort d'un père idéalisé et qui, contre les déformations imposées à sa mémoire par des censures de toute sorte, tente de se représenter cet objet, de se le figurer afin bien sûr de pouvoir y renoncer. Pour se faire, il doit se soumettre à passer par la personne de l'analyste en sécrétant une chaîne de signifiants – de noms, le mien et celui du Romain Rolland – une chaîne d'images – des images de mort, de son père, de la sienne dans l'événement récent, susceptibles de « représenter », de figurer les scènes originaires de la tragédie de son enfance, car « nul ne peut être tué *in effigie* ».

Et de l'autre côté la scène occupée par l'analyste qui accompagne ce travail (qui n'est autre que l'action du processus primaire), qui, tantôt le soutient, l'aide à surmonter ses résistances, tantôt au contraire le ralentit, quand il ne l'entrave pas. Les résistances à l'inconscient s'activent en effet sur ces deux scènes.

Me serais-je fait le complice de sa mélancolie secrète si je lui avais épargné la douleur de devoir se désendeuiller de son père par cette interprétation qui s'est imposée à ma parole et dont je suis à peine l'auteur : je lui ai dit « vous auriez pensé à mon nom et à moi en pensant au “Romain Rolland du quai” ». La production d'analogie dans le discours du patient signale toujours un moment fort du processus – ici une reprise active du travail de deuil de son père inaccompli dans l'enfance et qui exige, pour son parachèvement, sa reconnaissance par l'analyste ; à celui-ci, l'interprétation doit s'imposer dans l'urgence et « sans état d'âme ». Je ne peux exclure que mon hésitation à donner cette interprétation qui me paraissait violente, répétait la défaillance que l'enfant a imaginativement attribuée à son père à sa mort si brutale. Une temporalité à laquelle nous avons échappé, inexorablement mortifère, aurait été celle de la compulsion de répétition !

La fabrication du symptôme – je reviens maintenant au cas précédent – obéit à d'autres lois que celle de la production du transfert. Elle a lieu dans la solitude de l'être en détresse, elle s'accomplit dans le silence d'une mélancolie où la pensée en image se substitue à la pensée en mot, elle évolue spontanément vers une « chronicisation » de la douleur qui tient lieu de substitut de l'attachement à l'objet – ce qui la rend non seulement supportable mais surtout désirable ; la douleur dans la mélancolie s'érige en « pseudo-pulsion ».

La mélancolie est la grande fabrique du symptôme. Même si l'état de maladie n'y est pas manifeste, la présence de ce processus dans des symptomatologies allant de la dépression banale ou sévère, à des conduites d'auto-mutilation jusqu'à la forme avérée du syndrome de Cotard, contraint l'observateur à inférer dans son cours le violent conflit absorbant en profondeur le malade, entre attente d'un objet nouveau et agrippement à l'objet perdu. Mais pour que cette perte génère une mélancolie il faut qu'il appartienne au registre des affects œdipiens. Ce conflit ne trouve, dans les situations psychotiques, sa résolution qu'avec la création « négative » d'un mystérieux « non-lien » à autrui, bien décrit par Ludwig Binswanger quand il tente de fonder une analyse existentielle de la psychose. C'est sur ce non-lien là, parce qu'il est dans sa radicale négativité, l'opposé extrême de la disposition transférentielle, que se fracasse dans de très nombreux cas l'analyse de ces patients.

Je suis heureux que ce colloque nous fournisse l'occasion de faire dialoguer psychiatrie et psychanalyse : l'intention de ses organisateurs est de convoquer le symptôme psychotique comme l'un des éléments opposant ces deux sciences. Je veux terminer sur ce point.

Binswanger et Freud ont été liés amicalement sans aucune ombre jusqu'à la mort du premier. Leurs chemins scientifiques se sont croisés sans que jamais, cependant, ils n'aient pu s'approcher assez pour s'y confronter. Le verrou qui a empêché l'approfondissement de leur dialogue n'est pas la question de la psychose, – Freud reconnaissait la compétence de son ami à cet égard et se laissait volontiers guider par lui – mais la question de l'étiologie de cette affection.

Dans son ouvrage *Trois formes manquées de la présence humaine*, Binswanger, pour illustrer « l'outrance, la distorsion », caractérisant à ses yeux le mode psychotique de « l'être-dans-le-monde » cite le cas suivant : un père dépose sous le sapin de Noël un cercueil pour sa fille qui est atteinte d'un cancer<sup>2</sup>. L'exemple concerne un homme public de notoriété si importante que l'auteur dut s'interdire de donner aucune information sur son étrange personnalité. Néanmoins, écrit-il, « l'impression que nous, qui sommes placés dans l'expérience naturelle, recevons d'un tel comportement est un coup de poing en plein visage... nous en sommes épouvantés ». Mais, ajoute-t-il plus loin et on voit là l'honnêteté de l'auteur, « l'impression que cette image produit sur nous – c'est-à-dire l'impression d'une personne gauchie au dernier degré et égarée – vaut aussi pour notre réaction face à cette personne, pour notre prise de position vis-à-vis du père, eu égard à cette impression ».

Il est intéressant de noter l'avancée qu'accomplit ici Binswanger en opposant à l'expérience « naturelle » (de la rencontre), l'expérience « psychotique » et en situant celle-ci comme une non-rencontre avec l'autre. Puis l'auteur dégage les motifs absolument fondés animant cet acte extravagant : Aux époques primitives, écrit-il – et, tout comme Freud, Binswanger ne peut pas penser la psychose sans recourir à ce que cette affection représente d'activité psychique fossile – le don le plus précieux que l'on pouvait faire à un être aimé était de lui assurer une sépulture correcte. En Chine, il n'y a encore pas longtemps, il était d'usage que ses enfants offrent à leur vieille mère un cercueil qu'elle exposait dans son salon, attendant de s'y étendre. De même il est raconté qu'on a vu souvent un père et un fils construire ensemble le cercueil de celui d'entre eux qui était condamné.

---

2. Binswanger L., « La distorsion », *Trois formes manquées de la présence humaine*, Le cercle herméneutique, 2002, pp. 60-66.

Binswanger remarque encore que l'idée de cadeau s'inscrit logiquement dans l'idée de Noël et de sapin, comme l'idée de cercueil partage avec l'idée de cancer la connotation de la mort. Il n'y a donc, à un certain niveau, rien d'illogique ni d'incohérent dans « cet acte d'amour » qui consiste à « offrir quelque chose dont la personne gratifiée peut avoir besoin... l'unique chose que sa fille puisse encore utiliser, mais qu'elle ne pourra utiliser qu'une fois morte ». Cet acte étant donc adéquat, méthodique, pourquoi nous apparaît-il unanimement si choquant et déplacé ?

Pour Binswanger, cela vient de ce que sous l'intention manifeste, logiquement bienveillante de ce geste, gît une intention – il dit « un dessein » – rigoureusement contraire.

Quelle que soit la problématique processuelle qui lui est propre (automatisme mental, projection délirante, hallucination) on ne peut jamais, en ce qui concerne la psychose, dissocier le symptôme de l'attachement que le patient lui porte, qu'il lui porte après coup, après que le symptôme ait été ressenti comme une « formation » étrangère à sa personnalité, après qu'il ait été une source de souffrance et d'humiliation ; puis que le sujet s'y identifie, en fait un trait de caractère et le revendique comme un objet de fierté, de grandeur et une source de jouissance. Peut-être cette étape seconde définit-elle la folie qui est plus que la psychose, sa part sacrée héroïque.

Mais Binswanger s'arrête là. Il ne perçoit pas la puissance du désir œdipien soutenant cette folie. On s'étonne de ce qu'il ne discerne pas, comme l'aurait fait Freud, dans la foudrerie de ce père, qui se conduit comme si à sa fille et à lui rien ne leur était interdit et qu'on retrouvait là la même passion œdipienne qui conduit d'autres parents à accomplir un inceste qu'ils considèrent sans doute comme un cadeau fait à l'enfant. On s'en étonne parce que dans une lettre datée du 2 mai 1909, Freud commentant un travail que Binswanger lui avait alors adressé, intitulé « Essai d'une analyse d'hystérie », lui écrit ceci : Qu'Irma (la patiente de Binswanger) ait perdu son père si tôt pourrait bien avoir eu une grande influence sur sa fixation homosexuelle. Les fantaisies concernant un cercueil – le fait d'être enterré vivant, de mourir avec un autre – vous semblent-elles superflues ou sont-elles encore dépourvues de leur dernière interprétation ? Le cercueil signifie le ventre maternel, être enterré vivant désigne la vie *in utero*... La troisième fantaisie : être à deux dans une tombe équivaut à être couchée dans le même lit.

Une remontrance perce dans ce propos de Freud qui pressent que son élève et ami, se refuse à prendre en compte la part jouée par la sexualité œdipienne primaire dans la genèse de l'affection psychotique. Mais cette remontrance est injuste : il ne s'agit pas de sa part d'une résistance ordinaire : il s'agit du pouvoir qu'a l'affection psychotique de déguiser son fondement œdipien, d'en autoriser l'accomplissement, mais d'en interdire la représentation de ce qu'elle accomplit si totalement. S'agirait-il de cela dans le non-lien discerné par Binswanger ?

Penser ensemble la sexualité et la psychose, dans la rencontre vécue avec le sujet qui en est affecté paraît impossible. Je défie quiconque d'entendre *in vivo* dans la figure du cercueil, une représentation de l'inceste. Comme si dans cette situation, nous nous trouvions « automatiquement » démis des outils conceptuels nécessaires à penser ce fait.

Y aurait-il aussi entre la science psychiatrique et analytique un non-lien, tel que Freud l'évoque implicitement ailleurs, dans un texte intitulé ironiquement « Ma rencontre avec Josef Popper Lynkeus ». Il y relate la non-rencontre entre deux savants (Lynkeus et lui), qui par ailleurs s'estimaient et qui étaient au moins d'accord sur la théorie de la déformation dans le rêve, cette psychose normale de l'humanité ; mais qui évitèrent de s'affronter « en adversaires qui ne se font pas plus face que l'ours blanc et la baleine ».

Voici une métaphore énigmatique dont j'aimerais, puisque nous voici réunis comme l'ours blanc et la baleine dans le même univers, que nous cherchions la solution.

## *Discussion de la conférence de Jean-Claude Rolland*

*Éric Jaïs*

Abordant de façon latérale la place du symptôme dans la cure – la majorité des patients actuellement, dites-vous, viennent plus pour un mal-être que pour soigner un symptôme – vous soulignez toute l'importance à donner à la douleur, au-delà du principe de plaisir-déplaisir. Derrière le symptôme la douleur : au-delà de la fabrique du symptôme qui est aussi un en deçà, vous nous invitez à son exploration. Parce que pour vous la place de la douleur est centrale dans le fonctionnement psychique – conséquence du « malheur de l'amour infantile » – la cure psychanalytique doit la réveiller pour relancer ainsi la vie.

L'appareil psychique, par le refoulement, exerce une action sédatrice, antalgique sur la douleur, qu'il désinvestit et fait choir « hors du monde » écrivez-vous par ailleurs ; mais par conséquent, il se prive de la force pulsionnelle de l'affect de douleur qui perd alors sa vivacité. Il s'agit d'abord dans la cure de retrouver cet affect avec sa force qui avait été contre investie ailleurs.

Dans la cure, c'est d'abord par le silence, de l'analyste et de l'analysant, que celui-ci peut découvrir sa détresse, silence ouvrant à la régression et la remémoration.

L'analysant abandonne l'activité de parole, c'est-à-dire le langage narratif. Dans l'espace de ce silence, à partir de la douleur, expérience sensorielle, pourront se former les images puis les mots dans la langue de l'analyse, une langue spécifique que vous appelez une troisième langue.

La cure est comme un rêve ; c'est à partir des images, réalisations hallucinatoires de désir, que viennent les mots.

Par le silence, l'analysant accède à la régression qui fera éprouver la douleur, douleur d'exister, douleur mélancolique, qui secondairement en se liant aux éléments œdipiens restés intacts dans l'inconscient, deviendra une douleur de perte, qui ouvre à la perlaboration, travail de transformation.

Est-ce de cette façon, pour vous, que s'instaure le transfert, rencontre dans la douleur de la régression avec un autre secourable, un *Nebenmensch*, l'analyste ? À partir de là, alors, pourra advenir la remémoration grâce à la libre association. Avec encore, la place du silence, qui ouvre à la déliaison.

La force de l'affect de douleur va pouvoir se lier aux éléments œdipiens restés inconscients. Peuvent-ils véritablement être ramenés à la conscience où ne s'agira-t-il toujours que de représentations, « l'ombilic » œdipien restant à jamais inconscient ?

Dans la deuxième partie de votre conférence vous nous présentez deux cas cliniques : une cure à symptôme dites-vous et une cure à transfert. De façon dialectique, je me demandais où se situe le transfert dans la cure à symptôme et où pourrait se former le symptôme dans la cure à transfert ?

Mais plutôt que de « dialectique » pour décrire les opposés, vous écrivez ailleurs qu'il s'agit plutôt d'un « consentement délibéré aux contradictions ». (Sur le renoncement *Les yeux de l'âme*, Gallimard, p. 233).

La patiente porte dans les bras l'enfant mort, l'enfant roi. « Bien sûr, elle le savait déjà », dit-elle quand vous le lui interprétez. Mais dans le transfert ne vous donne-t-elle pas aussi la place du roi, père de l'enfant mort ? ça aussi, le savait-elle déjà, inconsciemment ? L'interprétation démasque-t-elle trop vite le transfert, avant que n'ait pu se développer la perlaboration ?

Garder son symptôme, c'est garder ensemble réunis, elle, l'enfant mort et le père, dans une répétition à l'infini, dans une répétition-immobilisation. Garder son symptôme, est-ce dénier la mort de l'enfant, la perte, dans un deuil impossible comme le figure me semble-t-il cette sculpture de femme de Giacometti nommée *L'objet invisible* ?

Elle l'entoure de ses bras, dans l'effroi de la perte, au contraire de la femme du tableau de Juan Gris qui illustre le programme de notre journée, comblée par les symptômes.

Chez le second patient qui fonce dans le mur du quai Romain Rolland, vous décrivez la force de l'amour de transfert. Mais vous ne dites pas amour car tel que vous l'expliquez par ailleurs, de l'analysant à l'analyste, ce n'est pas d'amour dont il s'agit mais de passion. Patient et passion ont tous deux une étymologie qui les rattache à la souffrance.

La passion de cet homme est-elle si envahissante qu'il peine à la lier aux éléments œdipiens inconscients pour ensuite la perlaborer ? Vous dites toute la place que vous donnez alors à l'interprétation analogique.

J'ai été très intéressé par le pont que vous construisez ou pas, entre psychiatrie et psychanalyse, le « non-lien » dont vous parlez en référence à Binswanger. Mon expérience du patient psychotique concerne plutôt l'enfant ou l'adolescent et non ces situations de l'adulte où la psychose s'impose. Il existe encore dans ces cas-là une mobilité psychique qui permet de traiter l'enfant à l'aide de sa névrose. Le pont n'est peut-être pas rompu.

Je vous remercie.



## *Le symptôme pour quoi faire ?*

*René Dinant*

La fabrique du symptôme, l'expression pourrait s'inscrire dans une liste assez fournie que l'air du temps nous impose. Notre époque semble fabriquer, avec souvent dans les médias une connotation négative, nos consentements, nos opinions. Nous nous voyons imposer nos idées, nos émotions et nos bonheurs, voire nos rêves. Nous serions expropriés de notre propre individualité ou plutôt intériorité, par quelques extérieurs influents, aux dépens de nous-même. Ce qui serait le cœur de notre intimité, nos convictions, ne nous appartiendrait plus, de quoi nous faire vaciller vers la folie.

Pourtant le terme fabrique ne véhicule pas que des associations négatives, il convoque aussi l'image de l'atelier avec ses artisans et ouvrages. Elle m'évoque aussi le souvenir d'une mère regardant avec curiosité et interrogation bienveillante son enfant jouer avec beaucoup d'excitation et lui dire « mais qu'est-ce que tu fabriques là ? » ce qui permit à l'enfant de s'apaiser en répondant à sa mère sur le sens de son jeu. Le jeu, la parole, fabriques d'apaisement, créativité bienvenue venant de l'intérieur de nous.

Pour moi aujourd'hui la question qu'engage le titre de notre journée est bien celle de savoir si nos symptômes nous appartiennent vraiment. Nous verrons, chemin faisant, que c'est une question ancienne qui traverse l'histoire de la médecine et qui trouve une actualité récente dans les évolutions des conceptions du soin. Nos symptômes nous appartiennent mais peuvent être également sujets à assignation.

Lors de nos réunions préparatoires à ces discussions d'aujourd'hui, il y a déjà quelque temps, puisque c'était avant l'apparition de la pandémie, plusieurs d'entre nous étaient encore sous le choc des évolutions dans le domaine de la santé mentale imposées en Nouvelle Aquitaine par les tutelles administratives. La place dévolue aux symptômes y était centrale, j'y reviendrai à la fin de mon intervention.

C'est pourquoi j'ai trouvé intéressant, après avoir fait un détour par Arthur Rimbaud, de refaire un bref parcours historique de la façon dont le symptôme a été pensé au fil du temps.

Qu'est-ce qui fait la spécificité du symptôme pour un psychanalyste ? Comment s'est-il détaché de son histoire purement médicale sous l'impulsion de Sigmund Freud ? Qu'est-ce qui lui a permis de dégager une théorie de l'espace psychique et du symptôme ?

Arthur Rimbaud, dans une lettre<sup>1</sup> à son professeur Georges Izambard, se livre sur son être de tout jeune poète, il a tout juste 16 ans. Je le cite : « *C'est faux de dire que je pense. On devrait dire On me pense. Pardon du jeu de mot : je est un autre* ».

Assurément l'autre nous fabrique. Pas de génération spontanée, nous avons besoin de lui. De son altérité naît l'identité mais la frontière est floue. Le petit humain a besoin d'une mère, d'une famille, d'une culture, d'un monde qui l'éveille et qui sera son terreau pour construire son identité et son altérité à son tour. Le processus est un long parcours, des forces antagonistes s'y opposent. Le processus peut heureusement se dérouler mais il peut également échouer, se tordre, se tendre. C'est là qu'apparaissent les symptômes, toujours entre le sujet et l'autre, comme signe d'une altérité impossible. Je ne pense pas dit Rimbaud, beau symptôme qu'il adresse à son professeur.

Lorsque le symptôme est accueilli dans la cure psychanalytique, vous le rappelez dans l'argument de notre journée, la parole, la remémoration, la répétition dans le transfert remettent le symptôme en chantier. Vous

---

1. Rimbaud A., « Lettre à Georges Izambard 13 mai 1871 », *Œuvres complètes*, coll. « La Pléiade », Gallimard, 2009, p. 248.

dites, que de façon expérimentale et inconsciente, il se fabrique un nouveau symptôme, adresse transférentielle à l'analyste, c'est la constitution de la névrose de transfert.

## Chapitre premier : Hippocrate

La notion de symptôme vient de la médecine, le terme désigne un signe de dysfonctionnement dont il faut rechercher l'origine ; différents symptômes, significativement regroupés, constituent un syndrome et si on rattache un syndrome à un élément qui le détermine ou à une étiologie, on reconnaît l'ensemble comme une maladie.

Avant Hippocrate, les traces d'une classification médicale des symptômes existait déjà sur un papyrus du nouvel empire égyptien datant de <sup>xv</sup> siècle avant Jésus-Christ, déposé au musée du Louvre<sup>2</sup>. C'est un traité sur les grosseurs et gonflements, il comporte un recto et un verso. Le recto est un descriptif clinique des symptômes et de leur traitement. Le verso complète les recettes thérapeutiques par les traitements qu'exigeraient les troubles si l'on en transposait la lecture dans un texte divin. Ce qui pose déjà la question qui va animer la médecine en général et également l'histoire de la folie ; ce sont les rapports du corps et de l'esprit, de la psyché et du soma. D'un côté les maladies du corps et de l'autre ce qui échappe à cette approche, c'est-à-dire le psychique, longtemps indissociable de son rapport aux dieux, notamment dans la pensée polythéiste grecque et plus tard dans la culture chrétienne et ce malgré les avancées hippocratiques.

Au <sup>v</sup> siècle avant Jésus-Christ, Hippocrate va, d'une certaine façon, fonder la médecine par deux ruptures épistémologiques.

La première, il la fera par rapport à Dieu, en affirmant que toutes les maladies sont à la fois humaines et divines, ramenant ainsi l'être-humain à sa subjectivité et son individualité. L'épilepsie était alors appelée « *la maladie sacrée* », en étant perçue comme une sanction divine pour une souillure plus ou moins déterminée. Hippocrate entend démontrer que cette maladie n'est pas plus divine ou sacrée que n'importe quelle autre maladie.

La deuxième rupture est par rapport à la philosophie ; il dira dans son livre *L'art de la médecine*<sup>3</sup> qu'on ne peut pas déduire la médecine de la philosophie. Que ce n'est pas la philosophie qui en donne les bases mais qu'il faut partir de l'Homme.

Il rabat ainsi la philosophie, notamment la philosophie d'Empédocle avec les quatre éléments constitutifs de l'Univers : l'eau, l'air, la terre et le feu sur les quatre humeurs spécifiques au vivant : le sang, l'eau, le flegme et la bile. C'est une rupture dans l'harmonie et l'équilibre interne, associée au concept de vitalisme, principe vital, que l'on doit chercher l'origine des symptômes. Cette première théorie, notamment celle de l'excès de bile noire dans la folie (par exemple dans la mélancolie) restera d'actualité pendant plusieurs siècles jusqu'à la naissance de la clinique moderne au <sup>xix</sup> siècle.

Le *corpus* hippocratique a été élaboré sur plus d'un siècle par de nombreux auteurs. Outre les considérations éthiques « *primum non nocere* » et le serment d'Hippocrate sur la position médicale de respect envers le patient, il ouvre le champ de l'observation par le regard clinique et la description méthodique des symptômes. D'une origine divine de certaines maladies nous passons à une explication par un déséquilibre des humeurs internes. Parallèlement à cette théorie des humeurs, l'assignation religieuse du symptôme a persisté au Moyen Âge avec une singularité propre au christianisme.

Les simples d'esprit reconnus et acceptés par la communauté, par exemple ceux que l'on nommait « crétins » ou benêts, ce qui signifie béni des dieux ou créature de dieu avaient leur place dans la cité. Ils y étaient acceptés

---

2. Bazalgette G., *La folie et la psychanalyse*, Éditions Campagne Première, 2017.

3. Hippocrate, *L'Art de la médecine*, GF-Philosophie.

comme figures d'une volonté divine à respecter comme telles. En revanche ceux qui étaient possédés par le diable ne bénéficiaient pas du même privilège. On s'accorde actuellement à reconnaître, dans les cas de possessions qui pouvaient être collectifs (ce qu'on a appelé les grandes épidémies de possession collectives au Moyen Âge) des manifestations d'hystérie. Les symptômes étaient variés. Dans un article de 1888, Freud de retour de son séjour à Paris chez Charcot, en fera un recensement très complet<sup>4</sup>.

On pourrait d'ailleurs tout à fait penser que ces épidémies collectives restent toujours d'actualité, notamment en réaction aux traumatismes sociaux actuels. (Pandémie, changement climatique).

Toujours l'opposition sans cesse renouvelée que l'on pourra exprimer de cette façon : « mais ce qui me trouble et que je ne comprends pas quel sens lui donner ; me l'attribuer ou l'attribuer à l'extérieur, aux autres ou à une influence divine ? »

Les Lumières, la Révolution française et l'avènement de l'individualisme vont conduire progressivement à ce que Michel Foucault a développé dans son livre *La Naissance de la clinique*<sup>5</sup>. C'est d'une certaine façon la réappropriation par l'homme de ses symptômes à travers une nouvelle théorie mise en avant par Laënnec, la méthode anatomo-clinique.

Grâce aux inventions du stéthoscope et de l'auscultation, associées aux acquis de la dissection, une correspondance entre les symptômes perceptibles à l'extérieur du corps et une atteinte des organes est possible. La méthode anatomo-clinique est née.

Pour les maladies mentales, le XIX<sup>e</sup> siècle est le siècle de Pinel, de Charcot puis de Freud.

Pinel est connu pour son geste inaugural après la Révolution française. Il libère les aliénés de leurs chaînes et promeut la rupture avec l'enfermement qui était à l'époque la réaction commune lors de manifestations trop bruyantes de la folie. Libération des chaînes et promotion de ce qu'il appela le « traitement moral ». Prémices des psychothérapies.

Charcot ensuite va renouveler l'intérêt de la clinique pour les symptômes hystériques mais en échouant à les faire rentrer dans le nouveau modèle anatomo-clinique. Viendra ensuite la rencontre entre Charcot et Freud, moment paradigmatique puisqu'elle inaugurera l'élaboration de la théorie et de la pratique psychanalytique.

## Chapitre deux : Charcot

Au début de 1885, Freud fait une demande de bourse et de voyage au Collège des professeurs de la faculté de médecine de Vienne<sup>6</sup>. Il souhaite faire un voyage d'étude chez le Professeur Charcot à la Salpêtrière à Paris. Freud a 29 ans, c'est un chercheur et un neurologue confirmé. Ce qui l'attire à la Salpêtrière, il l'exprime dans son compte rendu de voyage d'étude à Paris qu'il remit à son retour à Vienne<sup>7</sup>. Il vient chercher quelque chose de nouveau et il le pressent chez Charcot à la Salpêtrière, lieu où une clinique nouvelle s'élabore. Charcot est à l'époque au faite de sa gloire dans une période qui est l'acmé du pouvoir médical. On a créé pour lui la première chaire mondiale de clinique des maladies nerveuses. Charcot y fera de nombreux apports théoriques, notamment neurologiques et également sur la clinique de l'hystérie. Ses recherches sur l'hystérie ne représenteront que le quinzième de l'ensemble de ses travaux neurologiques. Il dégage la névrose hystérique du fourre-tout des maladies nerveuses. Il souligne les cas d'hystéries masculines, leurs fréquences, libérant ainsi l'hystérie de l'étiologie « utérine » traditionnelle et il décrit également l'hystérie post-traumatique.

---

4. Freud S (1888), « Hystérie », *OCF P*, tome I, PUF, 1<sup>re</sup> édition, 2015, pp. 92-112.

5. Foucault M., *Naissance de la clinique : une archéologie du regard médical*, Gallimard, 1963.

6. Freud S. (1886), « Compte rendu de mon voyage d'étude à Paris et à Berlin document annexe demande de bourse de voyage », *OCF P*, tome I, PUF édition, 2015, pp. 33-34.

7. Freud S. (1886), « Compte rendu de mon voyage d'étude à Paris et à Berlin », *OCF P*, tome I, PUF édition, 2015, pp. 9-23.

Charcot s'occupait du quartier qu'on appelait à la Salpêtrière le quartier des épileptiques simples. Dans ce quartier cohabitaient, avec les dommages et le mimétisme que l'on devine, les patients présentant des attaques épileptiques et les patients hystériques. Il développa ainsi une clinique nouvelle, essentiellement visuelle dans la description des symptômes. Nombreux ont été ceux qui ont souligné l'acuité et le charme envoûtant du regard de Charcot, Freud le rappellera à plusieurs reprises<sup>8</sup>.

Cette question du regard, est remarquablement illustrée par la célèbre toile du peintre Pierre André Brouillet, la fameuse *Leçon clinique du Docteur Charcot*<sup>9</sup> peinte en 1887.

D'un côté de la salle, les assistants (Freud n'est pas du nombre) et de l'autre, entre Charcot et Babinski, qui soutient la patiente célèbre à la Salpêtrière et que l'on surnommait la « Reine des hystériques » en train de vivre ou de figurer la période de contorsion de la grande crise d'hystérie.

Bien que Charcot ait affirmé que dans l'hystérie c'est toujours la chose génitale, Freud l'a rappelé à plusieurs reprises, est-ce qu'il ignore qu'il est lui-même soumis à une mise en scène complaisante du « désir des hystériques » ? Charcot avait patiemment construit, au cours des années 1870, la description de la grande crise hystéro-épileptique et ses quatre phases (phase épileptoïde, phase des grands mouvements, phase des attitudes passionnelles, phase terminale). Il décrit également les accès paralytiques qui ne correspondent pas à un territoire neurologique classique.

À propos de l'hystérie masculine, les observations de Charcot concernent des manifestations post-traumatiques ; accidents, émotions violentes, qui se manifestaient par des symptômes différents de la grande crise chez la femme. Mais l'arrivée de ces malades dans le service de Charcot entraînait l'apparition de ces grandes crises. Plusieurs auteurs (Janet...) soulignèrent que la recherche des symptômes par les assistants du maître avait eu un effet de suggestion sur les patients ce qui avait « fabriqué » les symptômes.

Les apports théoriques, classification des symptômes, grandes et petites crises d'hystérie, hystérie sans manifestation paroxystique, hystérie masculine, hystérie post-traumatique, seront restitués à Vienne par Freud dans son compte rendu de voyage et dans une conférence avec ses pairs. Mais l'essentiel de son voyage tient plus dans un nouvel espace qui s'ouvre à lui. Comme nous le dit J.-B. Pontalis<sup>10</sup> : « *Entre la scène toute visuelle de la consultation de Charcot et l'autre scène invisible du cabinet de Freud, entre l'espace trop plein et l'espace trop vide, la rupture est consommée et elle est irrévocable* ».

Charcot avait donné à l'hystérique sa dignité, de simulatrice que la médecine traitait le plus souvent par la fuite, la crainte, avec un sentiment d'impuissance, Freud en fait, comme Charcot, un objet de recherche avec une volonté d'en déchiffrer les énigmes. Ce nouvel espace qui s'ouvre à Freud s'inscrit en creux de la clinique de Charcot qui était essentiellement visuelle.

À l'époque où la théorie des localisations cérébrales et de la méthode anatomo-clinique tentaient la cartographie des zones hystérogènes, l'hystérie résistait à la neurologie moderne naissante.

La clinique de Charcot reste dans le perceptible de l'espace, du corps, la surface, la peau, le geste qui convoque toujours l'autre dans le champ du regard.

L'espace intérieur, la parole, le psychisme sont absents. C'est à partir de là que Freud inaugurera son parcours pour constituer sa théorie de l'espace psychique intérieur. Parallèlement à cette théorie, il élaborera une praxis de la situation de ce qui deviendra la situation analytique, la cure. Comme avec Hippocrate, comme avec Laënnec, Freud va opérer un nouveau progrès dans la connaissance et la compréhension de l'intériorité en donnant à l'espace psychique interne une théorie scientifique.

---

8. Freud S. (1893), « Charcot », *OCF P*, tome I, 1<sup>re</sup> édition, 2015, pp. 402-416.

9. Visible à l'université Paris Descartes.

10. Pontalis J.-B., « Entre Freud et Charcot : d'une scène à l'autre », *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977.

### Chapitre trois : Freud et les études sur l'hystérie

Freud, dans les études sur l'hystérie d'abord, puis en élargissant le champ de sa recherche aux autres psychonévroses, élaborera progressivement la théorie du psychisme, du symptôme et de l'angoisse. Dans l'exposé des cas de ses premières patientes, il décrit les mécanismes du refoulement, de l'abréaction et de la résistance au retour du refoulé comme étant à l'origine des symptômes conversifs.

Dans sa clinique quotidienne il utilise toujours la méthode hypnotique dont il perçoit les limites et il développe avec Breuer ce qu'il appellera la méthode cathartique, méthode des associations libres. Pour illustrer ce mouvement, ce changement dans la pratique de Freud, je rappellerai l'interpellation restée célèbre de sa patiente Emmy von N., lui demandant, plutôt que de lui poser une question, de lui laisser raconter ce qu'elle a à dire. Parfois, nous dit Freud, « lorsqu'elle était saisie d'effroi en racontant ses souvenirs, elle disait "restez tranquille, ne dites rien, ne me touchez pas" puis elle se calmait »<sup>11</sup>.

C'est ainsi, aidé de ses patientes, que Freud élabore le rôle joué par les résistances et les défenses, mécanismes psychiques qui s'opposaient à ce que des représentations pathogènes accèdent à la conscience. Rejeter hors du conscient et hors du souvenir, les idées inconciliables sont mises à l'écart sous l'action d'une force qu'il nomma censure. Je le cite : « C'était donc une force psychique, une aversion du moi qui avait primitivement provoqué le rejet de l'idée pathogène hors des associations et qui s'opposait au retour de celle-ci dans le souvenir »<sup>12</sup>. Il associa ce mécanisme au refoulement.

Lorsqu'il évoque le rôle de la sexualité dans la formation du symptôme hystérique, il se rappela son séjour chez Charcot : « à peine sorti de l'école de Charcot, je rougissais de la connexion entre hystérie et le thème de la sexualité à peu près comme les patientes elles-mêmes le font en général »<sup>13</sup> (façon de dire que le mécanisme en jeu concerne tout le monde).

L'énigme du symptôme psychique se lève progressivement. Nous sommes en 1894. Dans son texte sur les psychonévroses de défense, il décrit la fonction de compromis du symptôme entre forces opposées. C'est un compromis entre une défense et un facteur d'agression interne, lié à la vie pulsionnelle, une forme d'excitation intolérable. Le compromis étant une recherche d'un équilibre entre ces deux forces. On peut d'ailleurs penser que lorsque cet équilibre est atteint, l'angoisse est absente. C'est un peu comme dans l'œil du cyclone, tout est calme. Le symptôme a atteint son but, l'angoisse et la souffrance sont contenues. Cela évoque bien sûr, ce que l'on a nommé la « belle indifférence de l'hystérique » comme absente à son symptôme.

### Chapitre quatre : Cas cliniques

Cette formation de compromis évoque pour moi l'entrée en analyse d'un jeune patient bouleversé par une rupture amoureuse qui le laisse seul face à sa dépendance et son avidité. Il vit un deuil difficile qui rappellera, au fil des séances, des traumatismes précoces et un lien fragile dans son enfance avec une mère en souffrance et peu disponible psychiquement. Jusque-là, il s'était accommodé de relations amoureuses, dont il maîtrisait l'engagement, grâce à des symptômes phobiques efficaces. Il n'éprouvait pas d'angoisse, il maintenait la question de l'engagement à distance au prix de mettre fin lui-même aux relations affectives. Il gardait ainsi son besoin de dépendance sous contrôle. La phobie le protégeait du risque d'angoisse ou de souffrance.

Dans une nouvelle relation, où il manifesta ses sentiments de façon moins calculée et maîtrisée, la rupture décidée cette fois par sa compagne, le prit au dépourvu ; l'équilibre était rompu. Il éprouvait de nouveau cette souffrance si bien mise à l'écart auparavant. Il franchit le pas de demander de l'aide.

---

11. Freud S. (1894-1895), « Étude sur l'hystérie », « Madame Emmy Von N », *OCF*, tome I, PUF édition, 2009, pp. 65-123.

12. Freud S. (1894-1895), « Étude sur l'hystérie », « Sur la psychothérapie de l'hystérie », *OCF*, tome I, PUF édition, 2009, pp. 293-294.

13. Freud S. (1894-1895), « Étude sur l'hystérie », *OCF*, tome I, PUF édition, 2009.

Bien sûr, avant toute élaboration du symptôme, l'engagement dans une cure était une façon de recréer un lien de dépendance. Répéter ainsi dans le transfert, les modalités relationnelles et pulsionnelles établies dans la prime enfance lui permettaient, dans un premier temps, de rétablir le compromis du symptôme cette fois avec l'analyste. C'est l'instauration de la névrose de transfert. La dynamique de la cure ainsi engagée, le travail de changement peut s'établir. C'est toujours dans l'après-coup que l'on constatera les changements et les évolutions ; disparition de tel symptôme, nouvel investissement, etc.

Même s'il entrave sa vie, l'être humain peut s'accommoder du symptôme, telle phobie, tel rituel obsessionnel, telle charge anxieuse sont bien reconnus dans la vie de tous les jours. C'est une autre histoire que de sauter le pas pour s'en débarrasser. Le symptôme est incontrôlable et peut être secret. Il peut accompagner la vie, plus ou moins camouflé.

### **Chapitre cinq : Le symptôme, le caractère, la sublimation**

La réflexion freudienne va se poursuivre dans le déploiement toujours renouvelé de ses concepts. Il décrira ce que l'on nomme le contre-investissement et la formation réactionnelle comme mécanisme presque préventif dans la survenue du retour du refoulé. Ces mécanismes permanents donnent ses traits aux caractères de l'être humain ou ce que l'on nomme en psychiatrie les personnalités pathologiques.

En psychopathologie, comme dans la clinique psychiatrique, la question de la différenciation des symptômes avec les traits de caractère se pose. Est-ce qu'un trait de caractère est un symptôme ?

Le mot « symptôme » vient du latin *cum* qui signifie en quelque sorte « incidence » et « ptôse » qui signifie « qui tombe », comme en français on parle de « ptosis » : la paupière qui tombe.

Donc le symptôme, c'est un événement qui tombe, qui vient d'arriver, une quo-incidence, traduction littérale du latin. (La grande crise décrite par Charcot).

D'autre part, les mécanismes de formation de compromis amènent Freud à penser que les exigences pulsionnelles ne mènent pas systématiquement à la création de symptômes.

Les mécanismes de défense, par contre-investissement, en réaction aux motions pulsionnelles ou par formation réactionnelle, par exemple comme la ménagère inconsciemment attirée par la saleté, due à une fixation anale, crée une formation réactionnelle en étant éprise de propreté, sont des défenses stables dans la vie des êtres humains. Ces mécanismes sont permanents, ils se manifestent par un trait de caractère. C'est une tentative de santé apparente. Façon de savoir y faire avec son symptôme ?

On peut dire que ce sont les prémices de résolution des conflits inconscients dans le processus de sublimation. Est-ce que le symptôme serait un peu comme l'envers de la sublimation ?

L'objectif de la cure psychanalytique est de trouver aux motions pulsionnelles un dérivé économique, moins pénalisant que le refoulement mais également une modification des traits de caractères les plus invalidants. Je pense donc plutôt à un continuum entre symptôme et sublimation.

La sublimation est une question théorique qui reste ouverte. Outre l'interrogation sur le destin de la pulsion sexuelle dans le changement de but ou d'objet, elle interroge également l'analyste et sa pratique. Comme chacun sait, les analystes ont commencé par s'intéresser à leurs propres symptômes et leurs traits de caractère, ce qui leur donne une connaissance de la dynamique des changements que la cure peut induire. Lorsqu'ils passent à une pratique avec des patients, outre les bénéfices pour ceux-ci, on peut dire que l'une des satisfactions qu'ils en retirent est toute sublimatoire.

La place de la métapsychologie, la façon de la faire fonctionner est centrale dans ce processus pour l'analyste.

## Chapitre six : Métapsychologie

Les développements théoriques que nous avons abordés à propos de l'hystérie seront désignés par Freud, dès son texte sur l'esquisse d'une psychologie scientifique et dans sa correspondance avec Fliess, comme une métapsychologie. Quelque chose qui va au-delà de la psychologie Il désigne la métapsychologie comme une construction théorique qui considère les processus psychiques selon trois points de vue :

- le point de vue dynamique qui caractérise le psychisme comme s'il était animé par des forces psychiques s'opposant les unes aux autres (Trieb) ;
- deuxièmement le point de vue topographique ou topique : qui considère le psychisme comme s'il était un appareil divisé en des instances spatialement représentables, ce que plus tard, il théoriserait comme conscient-préconscient-inconscient dans la première topique et, à partir de 1920, en « *ça-moi-surmoi* » dans la deuxième topique ;
- troisièmement le point de vue économique qui considère le psychisme comme s'il était mû par une énergie. Il décrira au début de son œuvre cette énergie comme un quantum d'affect et plus tard lui donnera le nom de *libido*.

Ces concepts ont la forme structurelle du « comme si », ce qui a pour Freud une grande importance méthodologique. Il préconise l'utilisation de ces concepts spéculatifs comme l'outil de l'observation et de la systématisation des phénomènes psychiques. Il précisera d'ailleurs à plusieurs reprises le caractère spéculatif des théories métapsychologiques. Par exemple, le concept de *Trieb* est une idée abstraite dont la nature est celle d'une convention (Freud, 1915, *Métapsychologie, l'inconscient*).

Il dira également dans « L'interprétation des rêves » que la notion d'appareil psychique est une fiction théorique<sup>14</sup>.

« La notion de quantum d'affect ou de libido est une construction théorique auxiliaire utile pour la compréhension des phénomènes cliniques mais non susceptible de démonstration phénoménologique ni, par analogie au concept d'énergie électrique ou de fluide, d'être mesurée » (voir Freud 1894 « Esquisse d'une psychologie scientifique » et 1914 « Métapsychologie »).

Freud ira jusqu'à dire en 1925 qu'il y a une correspondance entre la métapsychologie et la superstructure spéculative de la psychologie mais qu'elle peut être remplacée s'il est possible de faire la preuve de son insuffisance<sup>15</sup>. Pendant la Grande Guerre, Freud a le projet d'écrire un recueil de ses textes métapsychologiques dont la genèse nous est éclairée par la correspondance entre Freud et Ferenczi. Dans une démarche scientifique il souhaite rassembler dans 12 chapitres l'essentiel des concepts qu'il a développés. Plusieurs textes de cette série ne seront pas publiés et un de ces textes inédits, retrouvé récemment<sup>16</sup>, porte sur un autre aspect de la théorisation de Freud. Ce texte, intitulé « Vue d'ensemble des névroses de transfert » est inachevé. Freud élabore dans ce texte ce qu'il appelle une fantaisie phylogénétique. Il donne un sens aux symptômes au-delà de l'histoire du développement de l'individu (aspect ontogénétique). Il développe un enchaînement logique de tous les genres de névrose, toutes conçues comme des phases de l'évolution révolue de l'humanité. Par exemple c'est dans une lettre à Ferenczi du 12 juillet 1915<sup>17</sup> qu'il en évoque un des aspects. Il rapproche la capacité des hommes d'être angoissés à l'histoire de l'humanité lors de la dernière période glaciaire. À l'époque glaciaire : « *Les hommes devinrent anxieux et ils avaient toutes les raisons de transformer leur libido en angoisse* ». Il donne également plusieurs indications sur la façon dont il pense la création théorique et son utilisation dans la pratique.

---

14. Freud S. (1900), « L'interprétation des rêves », *OCF/P*, tome III, PUF, 1989, p. 659.

15. Freud S. (1925), « Autoprésentation », *OCF/P*, tome XVII, PUF, 1992.

16. Freud S. (1915), « Vue d'ensemble des névroses de transfert », *OCF*, tome XIII, PUF, 1985, pp. 285-320.

17. Freud S., Ferenczi S., « Lettre 551 F », *Correspondance 1914-1919*, Calmann-Lévy. P. 77.

En même temps qu'il rédige les différents chapitres de sa métapsychologie, Freud dit à Ferenczi dans une de ses lettres : « *J'estime que l'on ne doit pas faire de théorie – elles doivent tomber à l'improviste dans votre maison, comme des hôtes que l'on n'avait pas invités alors que l'on est occupé à l'examen des détails* ».

De même que Freud décrit dans une autre lettre à Ferenczi comment il pensait le mécanisme de la créativité scientifique : « *C'est la succession d'un jeu audacieux de la fantaisie et d'une impitoyable critique au nom de la réalité* ». Freud nous montre qu'il est toujours son premier critique et qu'il laisse à la théorie une place inachevée. On peut donc penser que pour les articles non publiés de son recueil, c'est l'impitoyable critique au nom de la réalité qui l'a emporté.

Dans la cure, chaque analyste, dans son écoute, élabore des théories ou plutôt des théories s'imposent comme compréhension, comme travail de rêve. C'est ce que nous aimons appeler dans notre pratique comme Freud l'écrit dans un de ces derniers textes (*Analyse avec fin analyse sans fin*) « *Fantasmer méta-psychologiquement* ».

Pour le psychanalyste, c'est sa formation qui commence par sa propre cure, puis les cures supervisées de ses premiers patients, ses dialogues avec ses collègues, les écrits des autres praticiens qui lui permettent d'acquérir cette capacité de mettre une théorie ou des théories au service de l'élaboration des changements psychiques et de la compréhension des symptômes du patient. La métapsychologie n'est donc pas une grille diagnostique, c'est un outil pour penser le sens des symptômes. Freud la nommera également « *cette sorcière sans quoi l'on n'avance pas* » (*Analyse avec fin analyse sans fin*).

Cet outil métapsychologique, un peu comme le stéthoscope de Laënnec, comme le regard clinique de Charcot est un outil au service d'une perception et d'une compréhension de l'humain, de sa singularité, de son espace psychique. C'est aussi une singularité de chaque analyste qui patiemment se l'est construite et l'a développée pour sa propre pratique. C'est cette construction qui donne à l'analyste, avec le cadre et le transfert, la capacité de s'engager dans une cure avec un patient. Elle donne ainsi corps au processus de sublimation dont nous parlions précédemment.

Cette façon de travailler et d'utiliser ce savoir-faire avec la métapsychologie, déborde largement le cadre de la cure dite classique. Lorsque l'on travaille en institution, avec des enfants ou avec des patients psychiatriques, cette pensée de l'intériorité de l'espace psychique du patient donne aux relations soignant-soigné une profondeur d'écoute dont tous les patients peuvent bénéficier.

Je pense que c'est un des aspects qui a été mis à mal dans les évolutions récentes des pratiques de soin.

## Chapitre sept : Évolutions récentes

Si j'ai pris soin de donner une lecture de ce que la psychanalyse a apporté de radicalement nouveau dans la compréhension de l'humain, c'est parce que cette façon de penser l'être dans la relation soignant-soigné a été largement remise en cause dans les évolutions récentes des politiques médico-sociales.

Je pense que c'est cette capacité singulière à chaque clinicien familier de l'écoute de la parole, familier du maniement du transfert et de la métapsychologie qui a été visée dans ces attaques. Prenant prétexte de l'évolution récente des découvertes génétiques dans l'autisme, certaines autorités sanitaires ont justifié la mise en place d'une gestion des symptômes radicalement différente dans tous les domaines du soin psychique, y compris en dehors du champ spécifique de l'autisme.

Je rappelle que les équipes de recherche en génétique (notamment françaises) ont isolé au début des années 2000 plusieurs gènes impliqués dans la synaptogenèse cérébrale, ces gènes responsables étant altérés dans certaines familles porteuses d'autisme. On trouve là une des origines du terme de troubles neuro-développementaux qui s'est répandue avec beaucoup de succès dans les années 2010, bien au-delà des cercles strictement médicaux.



Certaines autorités administratives, sous la coupe de l'idéologie de la nouvelle gestion publique, le *New public management* anglo-saxon développé dans les années 1980 aux États-Unis et en Angleterre, puis dans les années 1990 en France. (Johann Chapoutot historien nous en a rappelé les parallèles historiques dans son dernier livre *Libres d'obéir*)<sup>18</sup>. Ces autorités administratives ont, en quelque sorte, enfourché le mantra des troubles du neuro-développement pour restructurer les institutions du médicaux-social, souvent avec un but peu avouable de rationalité économique.

La puissance publique s'est approprié les techniques de la nouvelle gestion publique, notamment en France, par la création des ARS en 2009 et de la HAS (Haute autorité de santé en 2004), utilisant le pilotage par objectif et l'évaluation quantitative et qualitative des pratiques de soins. Les recommandations de bonnes pratiques étant élaborées par des agences composées d'experts, notamment l'INSERM et la HAS, chargées d'élaborer les recommandations et les bonnes pratiques.

Nous sommes presque dans la fabrique industrielle du diagnostic et de la taylorisation du soin. La pratique professionnelle est ainsi fondée sur le respect de normes standardisées et quantifiées, ce qui retire au professionnel la possibilité de décider lui-même ce qu'est la bonne pratique et de prendre chaque patient de façon spécifique et unique.

Pour illustrer mon propos, je parlerai de la première manifestation de ce changement de paradigme qui s'est manifesté en Nouvelle Aquitaine. En 2015, je travaillais dans des CMPP, institutions où la majorité du travail de soin et de rééducation était pensée avec une culture de l'espace psychique, de l'intériorité et de la pensée analytique.

Un matin, nous reçûmes un courrier de l'ARS que je résumerai ainsi, en le caricaturant à peine : « *Les CMPP sont des structures opaques qui ne prennent pas en compte les troubles neuro-développementaux, notamment l'autisme. Elles ne respectent pas les recommandations de bonne pratique édictées par la HAS. En Gironde, il y a X enfants. Si l'on applique les dernières estimations épidémiologiques sur la prévalence de l'autisme dans la population générale (1 %), nous devrions avoir le chiffre Y de cas. Or, nous n'en comptabilisons dans nos tableaux Excel que Z (Z = Y/2). Donc les diagnostics ne sont pas faits. Nous allons réformer les CMPP pour que le diagnostic soit fait et que les bonnes pratiques soient appliquées* ». (Comportementales).

Ceci est une belle illustration de ce qu'est la gouvernance par les nombres et du réductionnisme positiviste si bien décrits par Alain Supiot<sup>19</sup>.

La suite est connue :

- création de plateformes de diagnostic,
- fermetures de CMPP,
- management brutal des équipes,
- fonctionnement en mode dégradé (comme le dit la langue managériale). Des équipes restantes dans les CMPP avec toutes les conséquences pour les soignants de la perte du sens qu'ils donnaient à leur travail et à leurs engagements auprès des enfants et des familles.
- La perte également d'un méta-cadre qui rend le travail avec le psychisme possible. Cette question d'un méta-cadre concerne la capacité d'une institution à reconnaître pour chaque soignant la compétence qu'il peut mettre en œuvre dans une pratique. Se servant d'un outil qu'il s'est forgé (sa métapsychologie) au sens de l'artisan qui est au service de la singularité de son patient.
- J'ajouterais les injonctions paradoxales qui m'évoquent le livre bien connu d'Harold Searles (*Effort pour rendre l'autre fou*).

---

18. Chapoutot J., *Libre d'obéir. Le management, du nazisme à aujourd'hui*, « NRF Essais », Gallimard, 2019.

19. Supiot A., *La gouvernance par les nombres. Cours au Collège de France (2012-2014)*, Fayard.

Par exemple les formations aux techniques de rééducation cognitivo-comportemental devenaient obligatoires mais accompagnées d'un discours disqualifiant sur les capacités des uns et des autres à se convertir aux nouvelles pratiques. (À juste titre).

Plus de conflits psychiques, plus de folie, plus de symptômes à comprendre mais les symptômes à repérer, à classer, à manager dans un parcours qui pourra et devra être évalué.

Cette nouvelle impossibilité dans certaines institutions d'utiliser ces outils pour penser avec les patients, bloque également chez les soignants les processus sublimatoires (c'est la classique perte de sens au travail).

Les soignants vont mal.

Voilà également une illustration de la fabrique des symptômes.

Est-ce que cette actualité doit nous amener à nous étonner comme Freud en 1938 dans son texte sur « L'homme Moïse et la religion monothéisme » ? Je le cite : « *Nous vivons un temps particulièrement curieux. Nous découvrons avec surprise que le progrès a conclu un pacte avec la barbarie* »<sup>20</sup>.

Sans doute... Mais la rencontre avec le patient reste un motif d'espoir et de satisfaction. Pour tel enfant et ses parents qui montrent un intérêt à l'écoute qu'ils rencontrent lors d'un entretien.

Souvent après un parcours fait de bilans et d'évaluations normées pour comprendre son comportement agité ou opposant, nombreux sont les parents qui prennent avec soulagement le point d'arrêt à l'hyperactivité diagnostique qui leur est proposée, alors ils entendent que l'on va prendre le temps de parler avec leur enfant et avec eux, le temps qu'il faudra pour une relance des processus de pensée.

De même pour l'enfant, lorsqu'il passe du statut de porteur d'un trouble dûment référencé dans les classifications internationales, à celui d'un enfant dont la singularité et l'intériorité au-delà des symptômes fait question pour celui qui l'écoute et le reçoit. Il passe lui aussi d'une définition imposée de l'extérieur de son problème à un questionnement sur son symptôme qui concerne celui qui le reçoit.

Je, n'est plus un autre pour inverser la proposition d'Arthur Rimbaud.

Alors cet enfant montre tout à coup son intérêt pour cette écoute et le travail peut commencer...

---

20. Freud S. (1939), « L'homme Moïse et la religion monothéiste », *OCF XX*, PUF, pp. 81-218.

## *Discussion de la conférence de René Dinant*

*Éric Jaïs*

Merci René.

Je suis intrigué par notre intérêt à mettre en image le symptôme, sur ce tableau représentant Charcot, sur le programme de notre Journée montrant la femme de Juan Gris, avec la sculpture de Giacometti que j'évoquais tout à l'heure...

Le symptôme insiste pour se montrer lui qui paradoxalement est une réalisation hallucinatoire sans hallucination. Il se montre pour cacher la motion pulsionnelle sous-jacente.

Le choix du thème de cette journée t'amène aussi à donner une importante place à l'approche médicale.

Cela a été le point de départ de la démarche freudienne comme tu nous le montres ; Freud s'en dégage progressivement pour défendre la position d'une pratique clinique qui ne doit pas être réservée aux seuls médecins. Il argumente vivement cette position, en particulier dans son article intitulé « La question de l'analyse profane ».

La pratique de la cure psychanalytique par les non-médecins a toute sa place et ce qui est à valoriser est la formation spécifique du psychanalyste.

S'il fallait énoncer ce que les psychanalystes ont en commun, ce serait plutôt leur intérêt pour leur propre névrose infantile et ses aléas, leur curiosité infantile ou pulsion de savoir, leur expérience d'analysant avant de pouvoir devenir analyste...

Ensuite le parcours singulier passe pour certains par la préoccupation de soigner, pour d'autres de comprendre le fonctionnement psychique ou encore d'explorer le langage et la pensée, filiations diverses, médicales, psychologiques, philosophiques, littéraires qui viennent alimenter la richesse des échanges entre psychanalystes.

Cette question du symptôme intéresse-t-elle différemment l'analyste selon sa filiation ?

Par exemple, à la lettre S du *Vocabulaire de Psychanalyse*, le terme symptôme ne se trouve pas. Les auteurs Laplanche et Pontalis, dont la première formation universitaire était philosophique, ont choisi de définir la « formation de symptôme » entre « formation de compromis » et « formation réactionnelle ».

Tu soulignes l'importance du *savoir-faire*, acquis tout au long de la formation et de la pratique, qui pourrait correspondre à ce que les grecs appelaient la mètis, produit de l'expérience, composant avec la méthode psychanalytique et la théorie métapsychologique, l'équipement du psychanalyste. Pour prendre en considération ce savoir-faire de l'analyste, Henri Normand préférerait d'ailleurs parler de technique psychanalytique qui dit aussi le travail de l'artisan, plutôt que de méthode.

C'est avec tous ces apports que chaque psychanalyste peut spéculer, théoriser, fantasmer métapsychologiquement, imaginer des fictions à partir de ses références cliniques, théoriques et culturelles.

Ainsi, « Au-delà du principe de plaisir » est une spéculation de Freud, sortie de la marmite de la sorcière, depuis laquelle il élaborera quelque temps plus tard, à partir de sa clinique, un nouveau modèle métapsychologique présenté dans « Le moi et le ça », la deuxième topique.

J'entends ta préoccupation au sujet des évolutions récentes et la difficulté à rester psychanalyste dans certains établissements de soins. Le traitement psychique y est empêché. L'impératif de rapidité et d'efficacité, pour la résolution des symptômes, sans prendre en compte le déploiement de la pensée rend impossible la tâche du clinicien psychanalyste. Quelle place reste-t-il pour le colloque singulier ? nous ne sommes effectivement pas armés face à ce qui pourrait s'appeler le « Service chargé de la régulation des flux ».

Pourrait-on répondre comme Freud : « que le destin accorde une heureuse ascension à tous ceux pour qui le monde souterrain de la psychanalyse est devenu inconmode. Qu'il soit permis aux autres de mener à leur terme, sans être dérangés, leurs travaux dans les profondeurs »<sup>1</sup>.

La découverte des gènes de l'autisme a été selon toi un prétexte utilisé par les autorités sanitaires. Effectivement, la mise en évidence de gènes spécifiques n'ouvre pas la voie pour le moment, que je sache, à un traitement étiologique.

Cette découverte, qui ne vaut d'ailleurs pas pour tous les patients présentant des manifestations autistiques, modifie-t-elle l'approche clinique par le psychanalyste ?

Par contre, cela a donné à l'« Agence administrative de contrôle » la croyance vite transformée en certitude que le trouble de la pensée serait visible, objectivable.

Je trouve ton exemple démonstratif aussi du point de vue métapsychologique : l'expression des gènes de l'autisme entrave sans doute le déploiement de la pensée. Il peut constituer un obstacle immuable, mais qu'il est peut-être possible de contourner.

Sous l'angle métapsychologique, ce qui importe est l'investissement libidinal de cet obstacle, la force pulsionnelle liée à cette représentation. Et les traitements rééducatifs et comportementaux, en s'adressant à la manifestation visible, renforcent son investissement libidinal par l'enfant et ses parents.

À une collègue qui demandait comment, en Centre de soins pour adolescents (CATTP), nous pouvions recevoir, avec d'autres patients atteints de troubles « modérés », des adolescents présentant des signes d'autisme, j'exprimais l'idée, l'hypothèse, que notre travail était, comme avec les autres adolescents en souffrance, de les accompagner psychiquement dans la traversée de l'adolescence.

Nous ne soignons pas l'autiste mais, aidés sans aucun doute par la force pulsionnelle de la poussée pubertaire, nous relançons la curiosité infantile de l'adolescent et contribuons au déplacement de l'investissement libidinal fixé au « symptôme autisme ».

Ce sont les buts du processus psychanalytique, pour reprendre le titre d'un article de Jean Laplanche.

Nous ne soignons pas le symptôme mais relançons la curiosité infantile et contribuons au déplacement de l'investissement libidinal fixé sur le symptôme.

---

1. Freud S. (1914), *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, Gallimard, p. 123.

# *Les organisations psychotiques, un symptôme ?*

*Bernard Basteau*

Si on pense « *fabrique du symptôme* » à propos des psychoses ou plutôt des organisations psychotiques, je voudrais ce matin vous proposer de penser les manifestations psychotiques plutôt en termes de symptôme psychotique. Ceci nous inscrit alors dans une dynamique de changement, d'aménagement possible, qui nous éloigne de la pensée d'une structure.

Quand on aborde le symptôme psychotique, sa complexité nous rend modeste et pour ma part j'ai toujours considéré les différentes approches psychanalytiques comme des approches complémentaires, ayant toutes leurs valeurs ; autant de facettes pour essayer d'en faire le tour.

Ce matin je voudrais partager avec vous un parcours d'expérience de quarante ans de psychiatre et d'analyste, dans différents contextes, avec des patients ayant présenté des manifestations qu'on dit psychotiques, qui m'ont amené peu à peu à reconsidérer ce symptôme.

Le délire et les hallucinations, s'ils signent manifestement une symptomatologie psychotique, sont-ils pour autant pathognomoniques de la psychose ?

Sinon, alors, qu'y a-t-il de psychotique dans les psychoses ? Ou plus exactement dans les organisations psychotiques ?

Freud a marqué la différence essentielle qui sépare névrose de transfert et névrose narcissique : là où pour la névrose il s'agit avant tout d'un refoulement de l'instinct, pour les « psychoses » il s'agit d'un refus de la réalité.

Ce qui me paraît irréductible, faisant peut-être aussi le noyau du symptôme psychotique, outre le déni de la réalité, c'est ce que la séméiologie classique décrit sous le chapeau des signes négatifs qui manifestent une souffrance. Signes négatifs comme le retrait, l'anhédonie, l'attaque de pensée, les vécus de morcellement, qui peuvent beaucoup ou peu s'exprimer.

Dans l'approche psychanalytique du symptôme psychotique on a souvent privilégié l'intérêt pour le délire et les hallucinations, productions riches de sens certes. Mais ceci souvent au détriment des symptômes dits négatifs.

C'est justement le versant négatif que je voudrais aborder plus particulièrement aujourd'hui avec vous, à la lumière de mon expérience clinique. Il me paraît tout aussi riche et complémentaire pour saisir le symptôme psychotique dans ce qui en est peut-être aussi un élément de son essence, sa dimension économique.

Dans une vue rétrospective, mes premières interrogations sur les symptômes psychotiques remontent à 1981, à l'occasion du rapatriement sanitaire d'un jeune homme délirant. Rapatriement que j'ai dû organiser vers la France depuis l'Inde, travaillant alors comme coopérant à New Delhi, dans le cadre de mon service militaire. Ce jeune homme qui avait été amené au cabinet médical du service consulaire était dans un tableau de décompensation aiguë<sup>1</sup>.

---

1. Tableau évoquant une bouffée délirante tout autant peut-être que l'entrée dans une schizophrénie, cela étant sans doute lié à la prise de cannabis mais les liens de causalité à l'époque n'avaient pas encore été établis scientifiquement.

La prise en charge sur place, à New Delhi, avec les neuroleptiques, n'avait amené aucune amélioration et le rapatriement sanitaire se présenta donc comme une nécessité. Nous avons donc embarqué un soir dans un vol d'Air France de 12 heures vers Paris. Au fur et à mesure du voyage ce jeune homme sortait de son délire et quand nous avons atterri à Paris, au petit matin, où sa famille nous attendait, il ne délirait plus du tout. Il était dans une certaine perplexité qu'il avait pu m'exprimer peu à peu à bord, comme revenant quelque peu effrayé de l'autre côté du miroir où la perception du monde est tout autre. Mais ma perplexité n'en était pas moins grande, doublée d'un doute culpabilisant. Puisqu'en si peu de temps il avait retrouvé toutes ses facultés, le rapatriement avait-il été nécessaire ?

Cependant d'autres expériences similaires de rapatriement sanitaire de patients délirants, dans les mois suivants, m'ont amené à partager mon expérience<sup>2</sup>. Le constat partagé était le même. Un vol long, de préférence sur une compagnie française et de nuit – le clair-obscur de la cabine d'avion, le peu de stimulation sonore favorisant la régression –, avec la présence d'un soignant aux côtés du patient douze heures durant, amenait souvent une dissolution de l'expérience délirante du jeune rapatrié.

La deuxième expérience à laquelle je me référerai pour ouvrir mon propos est celle de pédopsychiatre, ayant pris en charge, sans doute comme beaucoup d'entre vous ici, des enfants jeunes avec un tableau que nous appelions alors dysharmonie psychotique. Ces prises en charge, certes longues le plus souvent, ont pu amener ces jeunes enfants à poursuivre des études parfois dans le secondaire voire dans le supérieur, sans décompensation, avec une apparente bonne adaptation à la vie.

Brièvement j'évoquerai, car je viens de le revoir récemment, le cas d'un jeune garçon que j'ai commencé à voir à ses sept ans, alors terrifié car il avait comme symptôme le plus bruyant, outre sa très grande difficulté relationnelle, l'envie prégnante de se mettre un compas dans ses yeux, ceci doublé d'un évitement systématique du regard direct sur l'autre, trace probable d'une défense plus autistique.

La prise en charge fut longue avec, comme c'est souvent le cas, des interruptions au moment de l'adolescence, laquelle se passera avec l'étrangeté de le voir à l'abri des pulsions sexuelles, un peu évanescents. Cependant après son bac, commençant des études supérieures il est revenu me voir avec des interrogations sur son inclination sexuelle. Un nouveau bout de chemin ensemble lui permit de préciser son choix d'objet et d'assumer plus paisiblement sa sexualité.

Je l'ai revu deux ans plus tard à l'occasion de la phase terminale d'un cancer qui affectait sa mère, si importante pour lui, *son port d'attache* comme il disait, auprès de laquelle il était amené à assurer des soins quotidiens. Il supporta la perte de sa mère, bien qu'en se montrant très affecté, sans décompensation. Et tout récemment, je le revois à nouveau. Inscrit en *Master II*, après une expérience réussie en Erasmus, il revient pour réfléchir aux implications de choix professionnels qui s'offrent à lui. Symptôme offert, dirait Balint.

Les manifestations psychotiques avérées de l'enfance n'ont-elles été qu'un symptôme transitoire ? Un réaménagement profond avait-il été possible ?

Enfin la troisième expérience clinique qui illustrera mes interrogations venues progressivement quant à la pensée en termes de symptôme psychotique plutôt que de structure, c'est mon expérience, que beaucoup ici auront sans doute aussi partagée, de réunions cliniques dans une institution accueillant des patients psychotiques.

Je veux parler de ces échanges entre soignants, parfois très vifs, très contradictoires. C'est toute la richesse de ces réunions... où l'on peut entendre : « *Mais il est psychotique parce que...* » À quoi s'oppose un : « *Mais pas du tout, ce n'est pas ce que je perçois parce que...* »

---

2. Avec un psychiatre de Mondial Assistance.

Ceci illustre à mon avis, avec la plus grande richesse, la diversité des approches et des perceptions de patients dits psychotiques, perceptions qui dépendent des dispositions personnelles des soignants à un temps donné. D'où d'ailleurs la nécessité absolue de travailler à plusieurs pour accompagner ces patients.

Cet aspect de la disposition personnelle à un temps donné, autrement dit la « position contre-transférentielle » mettant en avant ou non le symptôme psychotique, nous y reviendrons. Mais d'ores et déjà soulignons qu'on peut avoir au moins deux conceptions à propos du transfert et du contre-transfert, selon que l'on déplace l'accent sur l'objet ou sur la source de la pulsion. Ou pour reprendre ici la métaphore de Raymond Cahn<sup>3</sup> : L'une, c'est l'auberge espagnole. Le transfert est riche de ce que le patient y apporte, l'accent là est mis sur l'origine de la pulsion. L'autre, c'est de penser que c'est le décor de l'auberge qui fait le client, l'accent là est mis sur l'objet de la pulsion.

La manifestation du trouble psychotique dépend donc aussi de l'observateur clinicien. Le contre-transfert précède le transfert avait déjà souligné Michel Neyraut. Ou pour reprendre sa formule : « *La mentalité du soignant qui mène l'entretien, structure par avance une part majeure de ce qui va se passer ou ne pas se passer au cours de l'entretien* ».

Autrement dit : Le décor de l'auberge précède le contenu du panier qu'on va y apporter.

Ne faut-il pas alors prendre en compte la dimension contre-transférentielle du clinicien et sa capacité à supporter ce qui est comme partiellement « *distordu* », psychotique, dans ce qui se donne à son écoute, à son observation ? Selon sa capacité à supporter cela, il va offrir un cadre d'accueil où son interlocuteur exprimera plus ou moins son symptôme « psychotique ». Le risque si sa capacité d'accueil est altérée est que l'expression du symptôme soit prise pour l'arbre qui cache la forêt des parties saines.

Autres surprises dans ma clinique :

– Toute une tradition théorique disait que *les psychotiques ne symbolisent pas*, qu'ils ne pouvaient accéder à l'humour parce qu'ils prenaient le mot pour la chose.

Si notre expérience clinique a pu nous montrer la validité de ces observations dans certains tableaux cliniques très sévères, comme on pouvait en voir fréquemment autrefois, elle nous montre tout autant, pour certains patients, que dans d'autres circonstances, après une évolution clinique, ces remarques ne sont pas valables.

Pour illustrer ce sens de l'humour il suffit de lire *Je reviens d'un long voyage ou Candide au pays des schizophrènes* » de Stéphane Cognon<sup>4</sup>.

Enfin la question de la notion même de structure nous interroge :

En tant qu'analyste je préfère penser en termes d'assises narcissiques plus ou moins fragiles, plus ou moins mises à mal par des pulsions ou des événements extérieurs<sup>5</sup>. Ceci montre bien la difficulté d'enfermer dans une catégorie.

L'enfermement dans une catégorie est contraire à ce que nous savons du devenir du sujet. La continuité du sujet est prise dans une expression symptomatique variable tout au long de son existence. Le cours de sa vie est le fruit de processus permanents d'adaptations dynamiques et économiques. Les événements de la vie, tout comme l'expression de pulsions à un moment donné, peuvent exposer à des régressions. Régressions à des points de fixations originaires qui ne sont jamais tout à fait assurés d'avoir été transcendés, dépassés définitivement. Mais ces régressions éventuelles peuvent être toutefois réaménagées, dépassées à nouveau.

---

3. Cahn R., « Du transfert au contre-transfert », *Sandor Ferenczi, Monographie RFP*, PUF, 2018, p. 88. NB : R. Cahn ne dit pas « source » de la pulsion mais « origine ». J'ai préféré remettre pour la version orale le mot traditionnel « source » qui prête moins à confusion.

4. Cognon S., *Je reviens d'un long voyage ou Candide au pays des schizophrènes*, Édition Frison Roche, 2017.

5. Pour l'approche psychiatrique la question nosographique se pose actuellement en termes de savoir si les éléments positifs sont rattachés à une maladie chronique d'origine structurelle ou à un trouble de l'humeur, une prise de substance, un trouble schizo-affectif ou à une bouffée délirante aiguë.

Il me semble que l'expression d'une souffrance psychique ne peut se faire par saut, par discontinuité. C'est notre perception et besoin de catégoriser pour penser qui nous imposent cela.

Ceci m'amène déjà à deux remarques :

– Peut-être faut-il envisager que le symptôme psychotique ne recouvre pas tout le champ symbolique ; que donc il conviendrait de penser plutôt en termes de défenses psychotiques face à telle ou telle situation vécue. Comme le disait Jacques Hochmann dans une conférence à Bordeaux (au CAPA<sup>6</sup>) « *On n'est pas fou 24H sur 24* » ou encore Antonin Artaud dans une aparté à Michel de M'Uzan, « *Je ne suis pas fou tous le temps* » ou encore cet aphorisme de Garouste : « *Toute la folie peut être contenue dans un tableau* » car, nous précise Thierry Delcourt qui l'interviewait, « *il s'agit de mettre en scène l'inconscient avec des clivages opérant qui serait sans cela dévastateur* »<sup>7</sup>.

– Freud déjà, en 1938, dans *Abrégé de psychanalyse*, disait à propos du clivage : « *Le problème de la psychose serait simple et clair si le moi pouvait se détacher totalement de la réalité, mais c'est là une chose qui se produit rarement, peut-être même jamais* »<sup>8</sup>. Et encore ceci : « *... dans toute psychose, fut-elle la plus profonde, on peut retrouver l'existence de deux attitudes psychiques : l'une qui tient compte de la réalité, l'attitude normale, l'autre qui, sous l'influence des pulsions, détache le moi de la réalité* »<sup>9</sup>.

Comme vous le voyez, peu à peu, avec mon expérience s'est déconstruite la représentation première que j'avais de la clinique des expressions psychotiques, représentation issue de ma formation initiale qui nous présentait alors un clivage net entre structure névrotique et structure psychotique. Même si la clinique psychanalytique avait permis de reconnaître des états intermédiaires, les états limites ou *borderline*, n'était-ce pas une catégorie de plus, enfermant dans une nouvelle case, un trouble psychopathologique que peu à peu j'ai perçu inscrit quant à sa manifestation symptomatique dans un continuum de la névrose à la psychose<sup>10</sup>. En effet le curseur, dans certaines expressions psychotiques, avec des soins, peut se déplacer sur ce continuum. Il suffit parfois d'un rapatriement en avion qui, par la régression accompagnée qu'il offre, s'avère efficace, là où les neuroleptiques n'avaient pas suffi.

Nous connaissons d'ailleurs parfois, dans la pratique de la psychanalyse, avec certains patients, des moments délirant sur le divan. À l'inverse des patients psychotiques, bien traités sur le plan pharmacologique peuvent parfois, voir leurs symptômes réduire, voire disparaître leurs manifestations psychotiques, avec la prise en charge psychothérapeutique qui peut parfois même être une analyse sur le divan. Des fragilités demeureront mais n'exposeront plus en continu à la décompensation.

Quelques autres assertions, qui certes mériteraient d'être nuancées, ont marqué ma formation. Assertions qui ont malheureusement des effets opératoires sur la prise en charge de ces patients comme j'ai pu souvent l'observer.

– Première assertion : classiquement, ce qui caractérisait la psychose et plus spécifiquement la schizophrénie, depuis Bleuler c'était le clivage. *Der Spaltung*.

---

6. CAPA, Collège Aquitaine de psychopathologie de l'adolescence.

7. Id., p. 92.

8. Freud S. (1938), *Abrégé de psychanalyse*, cité dans *Vocabulaire de la psychanalyse* de Jean Laplanche et J.-B. Pontalis à l'article « Clivage ».

9. Id.

10. Je préciserais ma pensée en évoquant – pour expliquer la manifestation des symptômes psychotiques dans ce continuum –, l'idée de noyaux dans la construction de la psyché dont le fonctionnement reste attaché à la période précoce de la constitution de celle-ci. Noyaux qui fonctionnent donc avec des défenses qu'on qualifie de psychotiques. Noyaux qui selon le contexte peuvent rester enkystés, ou prendre plus ou moins le devant de la scène et ce momentanément ou plus ou moins durablement si la régression temporelle défensive va jusqu'à eux.



Certes, mais Green a montré aussi comment le clivage était nécessaire à la constitution du Moi, à son origine. Sa constitution se faisant au prix de la séparation de celui de la mère. Et cliniquement c'est même souvent un défaut de ce clivage originaire qui s'observe dans les symptômes psychotiques. On peut alors évoquer un moi trop poreux.

Alors le clivage, signe pathognomonique de la psychose ? Sa signature qui garantit la structure ? Ou n'est-ce pas plutôt le défaut du clivage primordial qui fera le lit de la décompensation psychotique ?

– Deuxième assertion commune : c'est l'impossibilité d'une véritable relation d'objet, d'où la dénomination pour Freud de névrose narcissique, pour les psychoses qu'il distinguait ainsi des névroses de transfert.

Les névroses narcissiques sont marquées par « *un retrait de la libido sur le moi* »<sup>11</sup>. Expression trop souvent entendue de manière absolue, figée, dans bien des conceptions des manifestations psychotiques, là où Freud fit pourtant preuve d'avancées dans sa pensée théorique. Ainsi il est communément admis que le patient psychotique n'est pas capable d'établir un transfert.

Pourtant ce que nous apprend le vécu de la relation et de la clinique avec ces patients, c'est l'inverse : les patients présentant une organisation psychotique transfèrent, ils transfèrent trop, ils transfèrent tous azimuts et intensément, d'où une prise en charge plurielle nécessaire.

D'aucuns diront que justement la dispersion du transfert signe l'absence d'une véritable relation d'objet.

Pour ma part, comme pour d'autres thérapeutes<sup>12</sup> engagés dans une relation au long cours avec des patients dits « psychotiques », cette assertion ne corrobore pas mon vécu clinique.

Certes on peut parler d'une relation singulière liée à l'intensité relationnelle ou à l'inverse à son absence manifeste dans les formes négatives. On est parfois pris de plain-pied, sans distance, avec une implication dans notre contre-attitude intense. Pour autant, peut-on parler de l'impossibilité d'une vraie relation d'objet ?

Cette interrogation je l'ai retrouvée chez Maurice Bouvet<sup>13</sup> : « ... *le psychotique, dit-il, tout comme le névrosé, doit à tout prix maintenir ou récupérer au mieux les relations objectales qui lui sont nécessaires, sur le plan dynamique et économique, pour éviter la rupture de ses relations objectales, qui le mettent dans un état de tension insupportable. La situation, de ce point de vue, étant en soi comparable à la situation névrotique* ». (Souligné par moi). Il poursuit : « ... *le même problème essentiel se présente toujours à l'homme, qu'il soit bien portant, ou plus ou moins profondément atteint... sans que pour autant il y ait de différence radicale, sans que pour autant il y ait de hiatus absolu dans les diverses formes mentales, qui vont des troubles les plus simples des relations au monde jusqu'aux formes les plus graves et les plus étranges d'aliénation...* ».

Il conclut ainsi : « ... *Le Moi psychotique a donc à maintenir ses relations objectales avec un autre, quel qu'il soit, intériorisé ou extérieur, comme le Moi névrotique... Seulement il doit opérer dans des conditions infiniment plus difficiles...* »<sup>14</sup>.

Reprenons cette avancée sous un autre angle, plus directement sous celui des définitions de Freud : les névroses de transfert et les névroses narcissiques.

Si la distinction se fonde bien évidemment sur la possibilité que dans le cas des névroses de transfert, un transfert est possible, est-il si certain que dans les névroses narcissiques (les organisations psychotiques) il n'y ait pas de transfert ?

---

11. Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1981.

12. Chaperot C., *Psychothérapie des psychoses*, Édition Campagne Première, 2019.

13. Bouvet M., « Structure du Moi et relations d'objet psychotiques », *La relation d'objet*, PUF, coll. « Fil rouge », 2006, p. 195 et sq.

14. Les passages soulignés l'ont été par moi, comme pour la suite.

Dans les névroses, un accès à la névrose infantile est possible, manifeste. C'est cette névrose infantile qui se transfère. D'où l'expression « névroses de transfert ». La névrose infantile s'est inscrite dans des représentations auxquelles on aura accès, celles qui vont se transférer.

Par opposition, dans les organisations psychotiques où l'accès à l'infantile est faible voire absent, parce que les représentations de mots ne sont pas manifestes, notamment dans les expressions négatives du symptôme, on a pu penser à l'absence d'investissement d'objet. Rien ne pourrait donc se transférer ?

Pourtant il reste des traces « en creux » qui n'ont pu s'inscrire, se lier à des représentations même de choses. Ce sont des affects, ils sont en attente de représentations. Et ce sont ces affects qui vont se transférer, massivement, parfois bruyamment ou parfois dans la négativité la plus absolue, le retrait, l'anhédonie, l'attaque de la pensée comme l'a repéré Bion.

*« Transferts et affects sont inséparables, le transfert c'est le transfert des affects, qu'il prenne le chemin de la parole, de gestes, de regard ou du mouvement », nous dit Josef Ludin<sup>15</sup>. (Souligné par moi).*

Ou pour le dire en langage plus poétique comme l'exprime Gabriel Méwné Okoundji, grand poète africain<sup>16</sup>.  
*« L'affect établit la passerelle qui permet la rencontre »<sup>17</sup>.*

### **La question qu'on peut donc se poser est celle du transfert dans les symptômes psychotiques.**

Josef Ludin repère trois axes où se joue le transfert et comment nous pouvons y accéder :

– Le plus facile est l'accès par le signifiant. Ici le désir inconscient se manifeste dans la structure langagière. Dans l'expression délirante par exemple tout autant que dans le discours ou le rêve.

– Le deuxième accès c'est l'accès par la forme, *la gestalt qui nous apparaît. C'est le plus piégeant peut-être pour nous car en rapport avec notre savoir. Nous interprétons très vite du fait de notre expérience une forme, une gestalt, une structure thématique, c'est la même chose*<sup>18</sup>. « Une hystérique », « un obsessionnel », un patient mélancolique, « un schizophrène », cela se voit souvent sur le coup. Ce savoir se fait dès notre apperception.

– Le troisième axe *et c'est sans doute celui où se joue le plus fondamentalement notre capacité pré-langagière de bébé, c'est la fonction contenante*. Le modèle en est bien celui des rapports entre la mère et le bébé que Bion a théorisé avec la fonction alpha. *Là, on est en deçà de la signification langagière*. Cette capacité est essentielle à l'analyste dans sa pratique. C'est sous cette dernière forme que se joue essentiellement le transfert dans les organisations psychotiques. Là, avec ces patients plus particulièrement, l'invitation à dire ce qui se présente à l'esprit nécessite l'attention autant aux idées qu'aux sentiments qui pourront être évoqués ou aux sensations corporelles qui pourront être ressenties. Et ce d'autant plus que le thérapeute aura pu formuler l'intérêt égal qu'il y portera.

La réception du transfert suit ces trois axes dans un mouvement ascendant, il passe d'abord par la fonction contenante, infra-verbale, puis par le repérage de la *gestalt*, la forme et enfin il peut aussi arriver à son niveau le plus élevé à savoir le niveau du signifiant langagier.

Comme on est sensible au transfert de l'infantile avec ses représentations de mot pour les névroses, il nous faut, dans la prise en compte des symptômes psychotiques, nous intéresser au transfert de ce qui se joue

---

15. Gribinski M., Ludin J., *Dialogue sur la nature du transfert*, PUF, pp. 13, 22, 24 et 27.

16. Gabriel Méwné Okoundji est psychologue à l'hôpital psychiatrique Charles Perrens à Bordeaux, auteur de nombreux recueils de poésie, il a reçu de nombreux prix littéraires français et internationaux. Il est traduit en de multiples langues.

17. Méwné Okoundji G., conversation privée.

18. Id.

en deçà du niveau langagier, au transfert du pré-génital qui n'a pu donner lieu à aucune inscription, à aucune représentation. Et ce tout particulièrement dans l'expression de la symptomatologie dite négative.

Gérard Garouste dans une interview récente où il rapportait qu'à l'école primaire, une voix « off » lui disait : « *tu n'entendras pas la maîtresse !* », ce qui lui valait de ne rien comprendre et d'être le dernier de sa classe, précisait : « *Ma tête me jouait des tours mais mes mains non !* »<sup>19</sup>. Il dessinait et on sait le grand peintre qu'il est devenu. Une autre trace, une autre inscription était possible.

Dans l'approche thérapeutique des organisations psychotiques, surtout celles s'exprimant sur le versant négatif, le recours aux thérapeutiques impliquant le corps comme le psychodrame, la psychomotricité, ou les expressions artistiques<sup>20</sup> sont parfois d'un grand secours. Au niveau du corps, par le corps, s'exprime le temps premier de l'accès au psychisme. La sensation corporelle ouvre à une perception plus ou moins chargée d'affect, qui peut conduire à une émotion où s'ébauche une représentation qui la lie autant qu'elle l'exprime.

Mais ceci est tout aussi important et vrai du côté de l'analyste. De là des mises en représentation de plus en plus complexes peuvent se faire. De part et d'autre mais souvent d'abord chez l'analyste. Et si la psychanalyse dans ces indications, auprès de patients souffrant de symptômes psychotiques, trouve ses limites quand elle veut s'en tenir au seul registre verbal, au seul signifiant linguistique, elle retrouve toute sa place quand elle se met à l'écoute de ce qui veut se faire entendre, s'exprimer en deçà des mots. Quand l'analyste se met à l'écoute de ce qui l'affecte, parfois d'abord dans son propre corps.

Lacan, à propos du transfert, l'avait saisi dans une élégante formule : « *Il ne suffit pas de susciter le transfert encore faut-il l'incarner au sens de s'en faire la chair* »<sup>21</sup>.

Je vais vous rapporter une expérience que vous avez peut-être déjà faite. Celle de la prise de contact, dans le cadre de l'urgence, d'une personne pour laquelle, après coup, on a diagnostiqué un symptôme psychotique.

Ce qu'il y avait de singulier dans ces premières rencontres parfois, en tout cas pour moi, j'étais alors jeune interne, dans mes premières gardes au service d'accueil urgence de l'hôpital Charles Perrens, c'était un affect ; affect signant le diagnostic. Cet affect, c'est la peur. Vous entrez dans le bureau et vous êtes saisi par la peur. La personne n'est pas forcément agitée, n'est pas forcément menaçante pourtant elle suscite en vous une peur que je dirais presque instinctive. Vous éprouvez la peur en vous... et en fait c'est celle de l'autre qui vous est communiquée avec une extraordinaire intensité. Un transfert en deçà du langage qui me paraît relever pour beaucoup de l'affect libre. De l'affect non lié à une représentation.

Joseph Ludin précise : « *Le patient psychotique ne sait pas, ne peut pas aménager une distance par rapport à sa réalité psychique. D'emblée la rencontre se fait sous l'emprise de celle-ci : Il aspire et provoque la fusion et dans le même mouvement la répulsion* »<sup>22</sup>.

« *En effet, précise-t-il, le transfert apparaît comme un phénomène qui commence en deçà de la langue. C'est déjà là au niveau du regard, du geste, de l'attitude et du mouvement corporel. Le transfert prend tout d'abord le chemin de l'apparence et c'est par cela qu'on est saisi, attaché, captivé. Le langage ne suit pas immédiatement et d'ailleurs quand il suit c'est d'abord par son apparence : la voix, le timbre, l'intonation* ».

Un petit détour iconographique nous aidera à saisir mon hypothèse économique.

---

19. Émission *L'heure bleue*, interview de Gérard Garouste, du 9 mars 2021, par Laure Adler (à 7'29'').

20. Ou simplement avec la matière, pâte à modeler, pensons aux travaux de Gisela Pankow.

21. Lacan J., *Transfert – Séminaire VIII*.

22. Gribinski M., Ludin J., *op. cit.*, PUF, p. 68.



Devant ce tableau de Rothko, totalement abstrait, notre perception visuelle reçoit une information sensorielle : des bandes de couleurs infiniment nuancées tout en subtilité. Et pourtant que se passe-t-il quand on regarde le tableau ? On est touché, un éprouvé nous saisit, qu'on ne peut dans l'immédiat rattacher à une représentation. En un mot on est affecté. « L'affect » est ici signifiant de ce qui est ressenti. Il est en attente de représentation<sup>23</sup>. C'est l'impact visuel coloré d'une certaine manière qui nous touche. Les mots viendront peut-être après, pas toujours. Il y a ceux qui sauront saisir dans des mots l'émotion qui les ébranle. Ils s'en raconteront une histoire en écho avec leur histoire. Il n'empêche, le tableau est là, sans titre, avec ses couleurs pures.

Et si vous doutiez de Rothko pensez aux *Outres-noirs* quasi uniformes, si puissants, si impressionnants, émouvant de Soulages.



---

23. Danon-Boileau L., « Affect, éprouvé, émotion, sentiment : notations terminologiques », *RFP*, tome LXII, *L'affect et sa perversion*, 1999, p. 10.

On peut penser aussi à la musique pour piano de Debussy dont il souhaitait que le titre n'apparaisse qu'à la fin de la partition pour nous laisser libre face à l'émotion.

Enfin dans un registre encore plus corporel pensons au ballet de Prejocaj, quasi abstrait, dont il disait lui-même qu'il souhaitait « évoquer des états de corps »<sup>24</sup>.

En un mot, paraphrasant Mme Pilinska dans *Le secret de Chopin* : « **Ces créations n'expriment pas un sentiment, elles les provoquent** »<sup>25</sup>. Autrement dit ce ne sont pas des signifiés à déchiffrer, ce sont des signifiants à l'état pur, à accueillir.

Un moment clinique l'illustrera : Très souffrante, elle avait voulu engager une psychanalyse. J'étais hésitant, j'avais proposé le fauteuil mais elle a insisté. Les premiers temps furent extrêmement éprouvants, en effet : elle ne supportait ni le silence ni que je parle. Le fil sur lequel je pouvais faire le funambule était extrêmement étroit. Tant bien que mal nous avons avancé. Parfois en séance j'avais froid dans le dos. D'abord, je n'ai pas pris en compte cette sensation puis la répétition m'interrogea : c'était toujours avec elle que cela survenait et ce, quelle que soit la température de la pièce. Puis apparurent des séances où après ma perception de froid dans le dos, elle évoquait qu'elle avait une sensation de froid, elle aussi dans le dos et ce toujours peu après moi. Ce qu'après coup j'ai compris comme le début de la reconnaissance pour elle-même d'un éprouvé qui ressurgissait, éprouvé d'abord ressenti par moi-même. J'avais pu l'accueillir et par là lui permettre de cheminer. Un éprouvé, un affect, non qualifié, détaché de toute représentation puis une sensation reconnue et enfin beaucoup plus tard, fruit d'une construction, – si on pense à Viderman<sup>26</sup> – ou d'une reconstruction, la sensation fut rattachée à une représentation.

Quand elle est née, prématurée, sa mère fit une complication qui nécessita un temps d'hospitalisation assez long et elle-même fut en couveuse à 1 heure de route du lieu où était sa mère. Solitude, dérégulation même (*Hilflosigkeit*).

La première représentation fut celle de la couveuse qui s'ouvre, à l'occasion des soins infirmiers et le froid qui fait irruption brutalement dans la coque plastique. Puis, peu à peu, d'autres représentations sont venues, déclinaisons de la première : son intolérance à la climatisation, ses difficultés à supporter que des portes s'ouvrent, son état d'absence en voiture quand elle est passagère où elle voit défiler le paysage extérieur derrière les vitres. Ainsi peu à peu des représentations inscrites dans le langage se sont accrochées aux éprouvés initiaux permettant de les lier.

La pensée s'origine d'abord dans ce que le corps éprouve passivement, nous ont appris les philosophes : Maine de Biran, Michel Henry<sup>27</sup> pour le plus contemporain, pensée reprise pour la psychanalyse par Christophe Dejours.

### Alors « la fabrique du symptôme... »

Laissant vagabonder mon esprit à partir de ce titre, je me suis imaginé une fabrique où s'agitaient, comme dans le dessin animé *Vice et Versa*, de nombreux petits hommes et femmes aux commandes de différentes manettes, les uns gérant les entrées, les éprouvés, les sensations, les affects ; les autres aux aiguillages de sortie gérant toute l'énergie débordante de cette matière : ses manifestations, son évacuation, sa transformation, sa liaison à des représentations passant ainsi de l'affect à l'émotion, voire au sentiment. Une vraie fabrique où l'on produit un objet fini.

Puis mon esprit s'est mis à associer sur **fabriquer**. Fabriquer c'est « *faire un objet, une œuvre d'atelier* »<sup>28</sup>. Fabrique, vient de « *faber* », l'artisan en latin.

---

24. On peut voir sur *YouTube* la vidéo de son ballet *Gravité* qui en est une parfaite illustration. <https://youtu.be/8Z3F0uUROf0>

25. Schmitt E.-E., *Mme Pilinska ou le secret de Chopin*, pièce de théâtre donnée à Avignon en juillet 2021 et roman éponyme.

26. Viderman S., *La construction de l'espace analytique*, Gallimard, coll. « Tel », 1982.

27. Henry M., *Généalogie de la psychanalyse. Le commencement perdu*, PUF, coll. « Épiméthée », 1985.

28. Rey A., *Dictionnaire historique de la langue française*, Éd. Robert, 1999.

L'artisan, à la différence de l'artiste, sait ce qu'il fabrique. L'artiste, le véritable artiste pris par les muses, ne sait pas où il va. Sa création lui échappe il n'en est que le médium, il est mû par elle, elle advient et souvent il en est surpris. Alors peut-on parler de fabrique quand il s'agit de l'inconscient ? N'est-on pas mû plutôt par des forces obscures qui nous échappent ?

*La fabrique du symptôme...* Fabrique-t-on un symptôme psychotique ? Ou est-ce le symptôme, qui d'une certaine manière, nous modèle, nous fabrique, nous offre des modes de sorties, des compromis, qui conduisent parfois à des impasses coûteuses ou à des adaptations heureuses ?

Penser le symptôme psychotique comme une défense, voire un compromis, face aux exigences de la réalité et/ou celle des mouvements pulsionnels qui mettent à mal une fragilité de base ou un défaut d'organisation des assises narcissiques, c'est remettre une dynamique, un mouvement possible.

Le symptôme, fut-il psychotique, peut ainsi être aussi perçu, dans une vision dynamique, comme un mode adaptatif respectable s'il permet d'aménager, voire d'assumer, la fragilité sous-jacente à ce symptôme.

Ce mode adaptatif peut connaître plusieurs variantes. Mais l'une en est la régression. Régression qui survient quand la protection qu'offre le pare-excitation, quand les capacités de liaison sont débordées. Régression qui peut aller jusqu'à un point de fixation prégénitale. Mais cette régression vers un point de fixation, une étape antérieure mieux assurée, peut n'être que transitoire. D'où la possibilité de dépasser l'effondrement avec le temps, avec les soins, avec l'approche psychothérapeutique, et de revenir vers une position plus avancée de l'organisation psychique antérieure.

Freud, dans *Vue d'ensemble sur les névroses de transfert*, nous dit : « ... De façon générale, on peut dire que la régression remonte au moins jusqu'à un point de fixation, soit dans le développement du moi, soit dans le développement de la libido, (...) ... La fixation résulte d'une phase du développement qui était trop fortement marquée, ou qui peut-être aussi c'est maintenu trop longtemps, de manière à passer en totalité dans la phase suivante... Il y a autant de possibilités qu'une telle fixation soit purement constitutive, ou qu'elle soit provoquée par des impressions précoces, et, finalement, que les deux facteurs coopèrent »<sup>29</sup>.

En ce sens je vous propose d'inverser notre regard sur le symptôme psychotique et de le voir positivement.

Nous pourrions le considérer comme une réponse adaptative au débordement des assises narcissiques mal assurées et non plus comme l'expression d'une catégorisation diagnostique figée ou comme l'expression d'une structure psychopathologique non modifiable.

Le symptôme psychotique pourrait être perçu comme une tentative de maintenir des relations objectales vitales même a minima. Le symptôme psychotique serait alors une défense contre une angoisse qui aurait pu être encore plus intense, plus délabrante, s'il n'était survenu. En un mot, il est peut-être plus un aménagement de la souffrance que cause de la souffrance.

Renversement donc de la lecture sur le symptôme psychotique. Tout comme mon expérience auprès des toxicomanes en Inde m'a amenée à inverser mon regard sur le symptôme de l'addiction.

L'addiction toxicomaniaque, ai-je pu souvent constater, a parfois été la planche de salut temporaire qui permet pour certains de maintenir, au risque de la mort certes, la survie de leur psyché. Sans la rencontre de la drogue ils en seraient probablement morts.

### **Renversement de lecture qui conduit à se poser la question :**

Le symptôme psychotique est-il une conséquence figée d'un désordre originel, qu'il soit organique ou constitué du fait des défauts de la construction de la psyché ou est-il une adaptation dynamique à ce désordre ?

---

29. Freud S., *Vue d'ensemble sur les névroses de transfert*, Gallimard, coll. « NRF », 2014, p. 23, souligné par moi.

Est-il une conséquence inexorable... ou une adaptation ?

La question n'est pas vaine, elle est essentielle même pour ce qu'il en est des conséquences thérapeutiques. En effet si nous pensons la psychose comme un état fixe, un état constitué, le risque est grand de penser en termes de structure, donc une position figée. Il n'y a alors plus qu'à accompagner le patient dans son état. Adapter le traitement, l'environnement, et se contenter comme on dit maintenant de la réhabilitation psycho-sociale.

Au contraire, lire le symptôme comme une défense, donc comme réponse adaptative le pose dans une dimension économique et dynamique où l'approche psychanalytique a toute son efficacité et peut être parfois proposée.

Il importerait de considérer, comme pour tout symptôme en psychanalyse, que les symptômes psychotiques concernent une partie seulement du sujet, qu'ils sont un mode adaptatif à une souffrance psychique à des moments donnés. Le symptôme psychotique est l'expression d'une régression à un point de fixation, disions-nous. Régression qui peut être temporaire le temps que la pulsion s'aménage autrement, que des représentations lient les affects. Ils peuvent connaître parfois des évolutions favorables plus ou moins pérennes. Pour autant je n'ignore pas les prédispositions à certaines fragilités, à la sévérité irréversible de certaines expressions cliniques.

Ce changement de regard qui nous permettrait de considérer plus positivement, sur le plan économique et dynamique le symptôme psychotique, nous aide à modifier le décor de notre auberge pour qu'on puisse y venir plus aisément. Nous aurons alors peut-être la charge d'y éprouver et contenir les affects débordant, effractant, morcelant pour permettre que des représentations s'y lient ; et ainsi peu à peu de restaurer une économie et une dynamique qui permettent de se dégager de la régression au point de fixation.

Pour conclure je voudrais vous rapporter une autre anecdote concernant Garouste.



En commentant un de ses tableaux, *Le compas et l'entonnoir*<sup>30</sup>, il rapporte un de ses rêves : « *Une nuit, dit-il, je croise un homme sur une route de campagne. Il s'arrête et m'explique que l'humanité se divise en deux catégories d'individus : les classiques et les Indiens. Ils sont inséparables, marchent toujours par paire. Un Indien ne se déplace jamais sans son Classique, de même que l'intuition ne peut se passer de la raison. Privé de sa moitié, l'indien délire... Pourtant si le classique est seul, à son tour il devient fou... car... il se dit "normal", pour la seule raison que l'indien est fou* »<sup>31</sup>. (Souligné par moi).

Et Garouste concluait son commentaire par une citation de Cervantès : « Sancho Panza, regardant Don Quichotte, songeait : Je dois être un autre lui-même ! »<sup>32</sup>.

« *Je dois être un autre lui-même* » : Une disposition pour l'analyste vis-à-vis de son patient ?

---

30. Garouste G, édition Skira Flammarion, préface de Michel Onfray, 2010.

31. Delcourt T., *La folie de l'artiste, créer au bord de l'abîme*, Édition Max Milo, p. 91, 2018.

32. Garouste G., édition Skira Flammarion, préface de Michel Onfray, 2010.



## *Discussion de la conférence de Bernard Basteau*

*Brigitte Hüe Pillette*

Quand j'étais petite, je jouais aux *Cow-boys* et aux Indiens et bien sûr je me rêvais Indienne... J'étais loin de me douter que, des Indiens aux fous, il n'y a qu'un pas. Nous avons joué aux *Cow-boys* et aux Indiens pendant une quinzaine d'années et jamais, je ne me suis lassée de ce travail à tes côtés ni de retrouver là, mon âme d'enfant. Mais les jeux de l'enfance ont leurs dérives et les *Cow-boys*, parfois, donnent des cauchemars aux Indiens...

Quand nous nous sommes rencontrés, dans l'unité de soins où nous allions travailler ensemble pendant une quinzaine d'années, après des années de pratique, tu m'as exposé ta conception, de ce dont souffraient nos patients.

Tu développais l'idée qu'une structure psychotique n'existe pas en tant que telle et que l'on pouvait lui substituer une organisation, voire un symptôme. Cette organisation s'incarnerait dans un corps mais comme un véritable curseur sur une ligne de vie, sur lequel la personne pourrait se déplacer, en fonction de l'état d'avancement de son travail psychothérapeutique, des aléas de la vie et d'autres facteurs, dont peut-être la disposition psychique de celui qui l'écoute, n'est pas des moindres.

La question du corps, pour toi, s'origine dans une représentation éco-dynamique de la psyché, dans laquelle les mécanismes négatifs retiennent ton attention.

Au commencement était le verbe et pourtant, selon toi, le corps viendrait avant les mots ou nous permettrait de retrouver les mots, nous qui nous battons pour ramener à la surface de la conscience les mots enfouis, les mots oubliés. Ancré dans les affects et le corps, l'analyste au prix d'une régression, dont il se fait le réceptacle, aide à retrouver les mots et, par un investissement réactionnel, à en inscrire le sens dans le conscient.

Pourrait-on alors, dire et ce serait ma première question, **qu'en réponse à ce qu'on pourrait appeler l'incarnation de son patient en lui, la régression de l'analyste fournirait à ces affects primitifs un langage corporel, favorisant leur érotisation ?**

Mais le corps est-il présence ou absence ? Peut-on définir ce qu'est la présence par (simple) opposition à l'absence ?

« L'absence, écrit Pierre Fedida est ce qui donne son contenu à l'objet », pourrait-on suggérer que la présence est ce qui lui donne son contenant ? Est-ce de présence dont tu parles, de présence à l'autre, c'est-à-dire d'investissement libidinal d'un corps érotisé, en réponse à ce que produit contre-transférentiellement, la rencontre avec un corps désinvesti ?

Car s'agit-il d'un corps privé d'Éros ? et pourrait-on pour autant, le considérer, comme investi par la pulsion de mort ? Thanatos qui prive et glace tout.

Alors face à cet investissement mortifère, il reste les corps et les mots. Les mots, le corps en négatif, ou le négatif du corps ?

Au-delà du narcissisme... par-delà le bien et le mal... Le corps serait-il un en-deçà des mots, pour un au-delà des affects ?

Ces mots dont nous sommes faits, nous ouvrent au monde autant que le corps qui nous enferme parfois en nous rappelant notre destin : « la biologie... c'est le destin », **le corps est-ce le destin ?**

Les mots nous constituent, ils remplissent le vide de l'objet défini par l'absence et incarnent alors la présence. Le corps nous éveille à l'autre par le truchement de la présence à l'autre.

Les mots s'ancrent dans le corps à moins qu'ils n'encrent le corps, lorsque celui-ci est en mal de mots. Les mots peuvent aussi, en tapissant la psyché de sons, comme le suggère la course folle d'Écho, panser les blessures par leur chant et leur sonorité. Ainsi, les berceuses de l'enfance que nous chantent nos mères et nos grands-mères, qui apaisent le moment de glisser dans le sommeil, ce moment particulier, siège de toutes les peurs, lieu de toutes les terreurs. Les mots de l'enfance ne sont-ils pas ancrés aux sons et aux mouvements du corps de l'autre, de la mère apaisant par son chant et accompagnant le balancement hypnotique du corps maternel.

Les mots associés au balancement maternel et la régression formelle qui permet, dans un mouvement syntone, d'accompagner le patient de le rencontrer d'abord par, ce que nous pourrions alors appeler, une **identification corporelle**.

**Identification primaire, narcissique, identification au corps de l'autre, identification projective, de quelle nature est cette identification qui favorise la connaissance de l'autre par corps interposé ?**

Par un effet de renversement, tu donnes au corps un espace nouveau.

Le corps d'où il s'agirait d'extraire un langage mais en passant par la perception intérieure des affects de l'analyste, dont les mots deviendraient alors audibles.

Car la préhistoire du corps, serait en réalité une non-historicisation de la langue et du langage qui, peut-être, s'origine dans le corps ou peut-être, comme tu nous le suggères, du corps.

Mais au fond et c'est la question que tu poses, **le corps peut-il se passer de mots ?**

Les mots trouveraient-ils leur origine, leur source, dans cette corporéité, retrouvée par ce mode régressif, **pouvons-nous retrouver les mots de l'autre par l'intermédiaire de notre corps ?**

Le chant des mots vient parfois au secours de l'analyste qui écoute suffisamment les silences de l'autre, l'opacité du silence de ces patients au langage particulier. Ils seraient sans doute les fils d'Écho, ceux-là qui répètent parfois des mots vides de sens ou dont le sens prend racine dans leur musicalité.

La musicalité des mots prend sa source au corps de la mère, là où tu voudrais nous emmener, à la source du geste, au début du mouvement, dans le balancement qui répète inlassablement une courbe, renvoyant sans doute au *for-da*, ce jeu de partir-revenir qui inscrit le petit d'homme dans son humanité.

Les mots, alors, naissent sur la mélodie du balancement. Le balancement, qui constitue l'un des symptômes de l'autisme, serait-il le souvenir du mouvement que le corps de la mère imprime au corps du bébé ?

Un mouvement partagé, mimétisé, une corporéité maternelle qui ancre ainsi un langage corporel qui rappellera, sa vie durant, ce premier moment.

Mais est-ce un corps en négatif ou en réponse au corps en négatif que le psychanalyste opposerait « un corps en positif », un corps investi par une libido qui irait chercher les mots enfouis dans la mémoire des premiers gestes ou des premiers mouvements échangés ?

Cette personne souffrant de désorganisation, sujet d'une organisation différente, tu nous invites à aller la rencontrer, à l'écouter, à tenter de la comprendre mais surtout à nous laisser surprendre, à suspendre notre univers pour partir avec elle vers les contrées inconnues de son psychisme, sur les chemins de traverse, hors des sentiers battus, ailleurs. Parfois dans les fumées des joints multiples, parfois entre les voix qui émaillent leur parcours, souvent parmi les éclats du miroir brisé de leurs impossibles identifications.

Car s'il faut écouter leurs voix singulières, il faut également embarquer à leur côté dans le voyage qu'est leur parcours de vie, naviguer entre les écueils du dés-être, de la déliaison, pour essayer de revenir avec eux dans un univers qui n'est ni tout à fait le nôtre, ni tout à fait le leur.

Un entre-deux, qui ne soit pas un malentendu car au fond tout est malentendu, dans ce voyage aux côtés de Narcisse avec Écho pour compagne.

Personnellement, quand je les rencontre, ces Indiens de mon enfance et lorsque je les oublie, ils se rappellent à moi, en entrant à la dérobée dans un bureau qui n'entend plus que leurs murmures, ces murmures qui traversent les murs, en écho de leurs malentendus qui résonnent, et forment dans l'écoute, des sous-entendus que seuls les psychanalystes ou celui qui tend l'oreille, sur le bord du chemin, entend.



*Samedi 11 et 12 décembre 2021*  
*La singularité de l'acte analytique*

# *Introduction aux Entretiens de décembre 2021*

*Claude Barazer*

L'intitulé de ces Entretiens, sous les apparences de la simplicité, s'avère à la réflexion, assez compliqué. Pour préciser ce que serait la singularité de l'acte analytique encore faudrait-il définir ce que l'on entend par « acte analytique ». À moins de considérer qu'il pourrait être intéressant et bénéfique de nous maintenir dans un certain flou à ce sujet où chacun pourrait laisser libre cours à ses associations : pourquoi pas ?

Le terme de singularité est très polysémique : c'est une sorte de tradition à l'APF que de proposer, autant que possible, des intitulés équivoques, comme un clin d'œil aux ressources métaphoriques et plus largement poétiques du langage, pour faire entendre en condensé ce qui échappe au sens commun. Les complications surgissent. Dès qu'on s'avise de faire tenir ensemble la pluralité des sens, j'en ai fait l'expérience avec le thème du *Refoulement en héritage*.

Singularité en dit plus que d'autres termes habituellement utilisés, pour désigner ce qui constitue le propre de la psychanalyse : spécificité par exemple.

Singularité fait entendre spécificité mais aussi étrangeté, originalité, unicité, particularité, etc.

Si l'on considère ensemble toutes les dimensions qui composent la réalité psychanalytique, elles apparaissent effectivement toutes comme très singulières, aussi bien dans les registres pratique et théorique, qu'institutionnel : singularité de notre rapport au langage et à la parole et plus largement à l'interlocution, singularité dans nos réponses : à la demande, à la plainte, à la souffrance psychique, singularité dans notre rapport au silence, au temps et à l'argent, singularité dans notre façon de théoriser, de transmettre et de former, singularité dans nos procédures de reconnaissance et de garanties. Et sans doute, avant tout, reconnaissance de la singularité de chaque analysant.

Le point commun de toutes ces singularités c'est qu'elles heurtent le bon sens, l'évidence, la raison raisonnante, les logiques ordinaires. Ces singularités dérangeantes tiennent à son objet, l'inconscient. Et cela confère à la psychanalyse et aux psychanalystes dès l'origine, c'est-à-dire dès Freud, une marginalité dérangeante et suspecte. Il serait plus raisonnable et confortable que la psychanalyse entre dans les rangs. Qu'elle renonce enfin à toutes ces singularités inadmissibles ; qu'elle accepte d'entendre les plaintes et les demandes au plus près de leur formulation manifeste et qu'elle y réponde avec bon sens ; qu'elle se laisse comparer, évaluer, contrôler selon les procédures en vigueur dans les autres champs du savoir et du savoir-faire.

Tout bourgeois que nous sommes et, pour certains, couverts de titres, les singularités de la psychanalyse nous assignent en permanence à une forme de marginalité sociale, dont il serait naïf d'imaginer qu'elle serait sans incidences sur nous et que nous pourrions en sortir indemnes et tranquilles. C'est dans la vie des institutions analytiques que l'on peut le mieux repérer les symptômes de ce malaise.

Mais l'intitulé proposé aujourd'hui n'est pas singularité de la psychanalyse mais singularité de l'acte analytique : convenons d'emblée que le « analytique » est en fait la contraction de « psychanalytique », faute de quoi l'accolement du terme d'acte à celui d'analytique risquerait de nous plonger directement dans 3 000 ans de philosophie occidentale, ce qui, vous le reconnaîtrez, n'est pas rassurant. En revanche on peut s'interroger sur cette contraction qui consiste chez les psychanalystes à supprimer le « psy » (si j'ose dire) et à l'inverse dans le public et dans les médias à supprimer l'analytique : « je vais voir mon psy ».

Il y aurait là une piste à suivre, ce sera pour une autre fois.

Donc acte psychanalytique : cette expression qualifie-t-elle un acte comme psychanalytique à côté d'autres actes qui ne le seraient pas ? Un acte psychanalytique pourrait être un acte qui participe au progrès de la cure, à la levée du refoulement : une interprétation, une construction, un silence, l'application d'une règle (faire payer une séance manquée), etc. Mais là, très vite, tout se complique car on est en droit de se demander si l'actant considéré est l'analyste ou aussi bien le patient ou les deux et surtout où commence et où finit la définition de l'acte en psychanalyse dès l'instant où l'on parle d'acte psychique, d'actes manqués, d'*actings out*, de passages à l'acte, d'actes moteurs, d'agir de transfert, etc. Donc, énorme complication, si cette expression désigne tous les actes susceptibles de survenir dans une cure, y compris ceux qui pourraient dans un premier temps relever de la résistance à la levée du refoulement et, plus largement, de la résistance à la réduction de la méconnaissance dans laquelle le patient se tient à l'endroit de ses désirs inconscients et l'analyste aussi, parfois.

Cette notion d'acte appliquée à tout ce qui pourrait survenir dans une cure, depuis le plus psychique jusqu'au plus moteur, contribue à rompre avec une vision traditionnelle de la séance où l'on parle et l'on ne fait rien d'autre. Et c'est un fait qu'il y a beaucoup d'immobilité, délibérément organisée dans le dispositif freudien, en même temps qu'un dispositif d'interlocution très singulier, qui défie les règles les plus élémentaires de l'échange verbal.

Généraliser le terme d'acte, c'est mettre l'accent sur le fait qu'une parole est un acte et que dans ce contexte, toute parole est adressée, il n'y a pas de parole purement constative même la plus banale, la plus vide de sens, il n'y a que des paroles performatives au sens large, c'est-à-dire qui font en disant : et l'on pourrait élargir cela à tout ce qui relève de l'extra verbal. Mais alors à la limite le qualificatif de psychanalytique ne serait pas attribuable à telle ou telle catégorie d'actes mais à la possibilité qui est donnée par le patient et l'analyste de donner à un acte une potentialité putative au service du progrès de la cure, par l'interprétation et le travail de perlaboration. En ce sens le mot de technique est discutable puisqu'il sous-entend certains principes fixes concernant tel ou tel acte dans la séance : par exemple si votre patient vous paie irrégulièrement au lieu de le faire à la fin de chaque séance, vous pouvez considérer qu'il y a là un *acting* (comme on dit, parfois on dit aussi « attaque contre le cadre ») qui doit être empêché (cf. la technique active) ou à l'inverse qu'il y a là quelque chose qui se met en scène et qui, potentiellement, peut accéder au statut d'acte psychanalytique, selon le traitement qu'il pourra recevoir (associations du patient, éventuellement interprétations, perlaboration).

Le syntagme acte psychanalytique n'est pas de Freud mais de Lacan. C'est dans son enseignement, à la fin des années soixante, qu'il apparaît et il va y consacrer une année de séminaire. Cette formule coïncide avec un moment de sa réflexion où il noue étroitement la compulsion de répétition au réel et non plus seulement au symbolique. Lacan cherche à identifier ce qui fait acte dans une analyse, ce qui aboutit à une transformation qui fait que le patient n'est plus « structurellement » tout à fait le même, avant et après. Sur le modèle « austiniens » de la parole performative. Avec la pratique de la passe, Lacan va appliquer cette question au passage de la condition d'analysant à celle d'analyste : sur quelle base nous autorisons-nous ce franchissement ? Question qui occupe toutes les institutions analytiques. Mais sans doute avait-il aussi à l'esprit l'acte de la scansion, générateur des séances courtes. Acte moteur ponctuel et inattendu dont on peut imaginer que, face à l'extrême ritualisation de certaines cures, il puisse faire événement mutatif et interprétatif mais dont la systématisation s'est révélée obéir à d'autres logiques moins avouables.

Mais la lecture du texte de présentation de ces Entretiens laisse penser que ce n'est pas directement cet héritage que le précédent Comité scientifique avait en tête en proposant cette formule. Du moins pas consciemment.

Son contenu ouvre très opportunément plusieurs pistes, sans en privilégier une, ce qui a permis aux trois conférenciers de choisir la leur.

# *La singularité de l'acte analytique et le jeu entre Indifferenz et neutralité*

*Philippe Quéméré*

Le titre de l'argument mérite que l'on s'y arrête. La **singularité** tout d'abord : dans le *Robert*, la **singularité** caractérise un fait *unique, insolite, bizarre, étrange*.

L'**acte analytique** suppose un analyste **singulier**, avec un patient **singulier**. Mais l'acte analytique se conjugue-t-il au **singulier** ? Car « *entre dire et faire* »<sup>1</sup>, il est difficile de dessiner les contours de l'**acte, ou des actes**, en question :

**Dire** : l'énonciation des constructions et interprétations en est la partie la plus visible. Mais formuler des paroles les plus banales pour assurer un patient en détresse d'une présence vivante, n'est-ce pas un **acte analytique** ? Quant au **faire** : *acting* et passages à l'acte malencontreux ont parfois des effets bénéfiques sur le cours du processus.

Mais n'y a-t-il pas d'**actes** dont la dimension analytique ne se révèle qu'après coup par leur effet sur le processus ? Les perceptions, sensorielles, visuelles, kinesthésiques... ne sont-elles pas une **activité, un acte**, de l'analyste ? Sans compter les **actes analytiques** inconscients, instituant une **action de l'analyse**, laquelle opère, clandestinement, des modifications mutatives dans le cours d'une cure.

Ce dernier point soulève une première interrogation : dans quelle mesure un analyste est-il conscient de son **action** dans les moments les plus féconds, jusqu'à quel point est-il maître du processus ? Existe-t-il des **actes analytiques** qui se dérobent à toute saisie ?

Pour y répondre et peut-être saisir quelque chose de la nature et de la singularité de l'**acte analytique**, il faut accepter d'explorer les angles morts de cet ensemble sémantique, selon moi protéiforme. Par quelques brèves illustrations cliniques, puis, plus loin, par deux séquences cliniques, l'une en présence d'une patiente, l'autre en son absence, je tenterai de cerner ce qui en constitue **les conditions de survenue**.

Avec cette patiente, nous tournions en rond depuis quelque temps autour d'un rond-point de l'analyse. **Acte** manqué, j'avais omis de mettre mon portable sur mode avion et le GPS était encore actif. Une voix féminine fit alors irruption dans la séance et fit l'interprétation que je n'osais faire : « *Prenez la première sortie à droite !* », prononcé avec l'accent québécois que j'avais programmé. La patiente obtempéra aussitôt et ce coup de théâtre imprévu lui fit alors associer sur ce qui était jusqu'alors resté dans l'ombre : la rivalité avec les sœurs, les femmes et en arrière-plan la rivalité œdipienne. *L'invitée surprise*, de plus étrangère, avait donc prêté son concours à un **acte analytique** inattendu.

Ce patient ayant fait quelques épisodes psychotiques à thème paranoïaque, m'inquiète fortement depuis peu. Je crains qu'il n'arrive en séance avec un couteau et qu'il ne me poignarde, sans autre forme de procès. Ce fantasme de pénétration violente était aggravé par le fait qu'il avait séduit sa précédente thérapeute et qu'il vivait maintenant avec elle... Par un **acte moteur** interne, j'en vins à imaginer une évasion par la porte-fenêtre donnant sur le jardin. Il y avait urgence à élaborer le contre-transfert et c'est par l'inhibition d'une motricité d'autoconservation qu'un **acte de pensée psychanalytique** mit un terme définitif à mes craintes d'être embroché.

---

1. Widlöcher D., « Entre dire et faire », *Études freudiennes*, n° 33, avril 1992.



Ce collègue estimé et expérimenté qui me faisait le récit d'une intervention insolite lors d'une cure, était pour moi jusque-là un modèle de patience et de tact... Aussi la scène qu'il me relatait me surprit autant qu'elle l'avait lui-même saisi. L'homme qu'il avait sur son divan depuis des années l'interrogeait, ce jour-là, avec une singulière insistance, sur l'absence de réaction de son analyste à l'ampleur de ses plaintes. Était-ce, à cet instant, leur intensité particulière ou était-ce la goutte d'eau qui avait mis le feu aux poudres ? D'un ton jupitérien, il lui répliqua : « *Mais parce que je m'en fous !!!* ».

Certes le ton contredisait l'*indifférence* proclamée. Néanmoins cette intervention vigoureuse provoqua un tournant dans la cure : fin des galères à répétition !... À quoi bon en effet multiplier les avanies si leur offrande, sous la forme du récit, n'intéressait pas leur destinataire, qui n'avait cure de cette assignation imaginaire...

Cette dernière anecdote a l'intérêt de joindre le thème de la **singularité de l'acte analytique** à celui de l'indifférence ou plutôt de l'**Indifferenz**, parent de la neutralité, terme freudien d'une polysémie plus large que sa traduction en neutralité ou en *indifférence*, point nodal en ce que **Indifferenz** institue un régime économique **singulier** de l'écoute et de l'**action** de l'analyste. Or, il me semble nécessaire de tenir ensemble **Indifferenz** et neutralité et je ferai un détour pour distinguer l'écart entre les deux termes, leur dialogue laissant place à la survenue de l'**acte analytique**.

**L'action analytique** consisterait à créer les conditions de la survenue... de l'**acte analytique**, par l'observance de la méthode, et l'**Indifferenz** est à la croisée d'un ensemble **actif** de refus, sous l'apparence de la passivité : l'abstinence est le refus de répondre à la demande d'amour, l'écoute en égal suspens et la libre association le refus d'un acte de pensée secondarisée et le refus des pièges séducteurs de l'affect. Selon Freud : « *Pour atteindre un but passif, il faut une dépense d'activité* »<sup>2</sup>.

En 1920, James Strachey débute une cure psychanalytique avec Freud. Les séances étaient émaillées de discussions sur la traduction de l'œuvre de Freud en anglais, la future *Standard Edition*. C'est à propos du contre-transfert que Strachey proposa de remplacer **Indifferenz** par *neutrality*, ce à quoi Freud ne s'opposera pas, l'*indifférence*, en anglais comme en français, connotant avant tout l'attitude, le sentiment<sup>3</sup>. Or **Indifferenz** convoque, par d'autres occurrences et par contiguïté avec les adjectifs *indifferent* et *indifferenzierte*, différentes significations, dont le terme *neutrality* ne rend pas compte.

Ce terme d'**Indifferenz** n'apparaîtra qu'une dizaine de fois dans l'œuvre de Freud et jusqu'en 1921, où ce mot disparaît, à la suite, peut-être, des conversations avec Strachey cette année-là, il y a tout juste 100 ans... Il est probable que le terme d'**Indifferenz** eut pu détourner des candidats à la psychanalyse et il fallait sans doute éviter d'ajouter de nouveaux arguments aux opposants à la nouvelle science<sup>4</sup>.

Par ailleurs le projet de Jones, initiateur de la *Standard Edition*, était de rendre Freud acceptable par l'establishment scientifique et psychiatrique.

Cependant, Freud ne suivra pas la traduction de Strachey. Il remplacera **Indifferenz**, mot d'origine latine, à connotation scientifique et médicale, par *gleichgültigkeit*<sup>5</sup>, de *gleich* : le même et de *gültig*, adjectif dérivé du

---

2. Freud S. (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1992.

3. Kahn L., « *La mélancolie du langage place le traducteur sous le signe d'une perte irrémédiable et d'un compagnonnage douloureux avec la "chose sans nom" qui jamais ne sera la chose même* », *RFP*, t. LXXXV, n° 2, PUF, p. 287.

4. Seule Joan Riviere maintiendra en anglais le terme « *indifference* ». Elle était considérée par Freud comme sa meilleure traductrice.

5. *Gleichgültigkeit* ne qualifie pas une *indifférence* affective mais ne prend simplement pas parti entre un affect ou un autre.

verbe *gelten*, valoir, mot d'origine allemande, d'usage courant<sup>6</sup>. Toutefois, Freud n'utilisera jamais le terme *neutralitat*, équivalent de la *neutrality* de Strachey.

**Indifferenz**, si l'on tient compte des adjectifs qui en dérivent, *indifferent*, *indifferenzierte*, ouvre sur de multiples champs :

– Le narcissisme, l'économique, le contre-transfert, et la différenciation sexuelle, abordée, dans Dora, avec l'adjectif *indifferenzierte*. Enfin, il est possible que Freud se soit référé à la « *belle indifférence* » des hystériques, colorant **Indifferenz** de son lien à Charcot.

**Indifferenz** concerne donc un ensemble de notions, lesquelles, hormis la différence sexuelle, sont absentes de *neutralité*<sup>7</sup>. Il est probable que les traducteurs des *Œuvres Complètes* en français se soient heurtés à cette pierre d'achoppement, avant de se rallier, faute d'équivalent acceptable, à la traduction de Strachey. Cependant, il me semble que la traduction en neutralité venait déjà limer l'un des « *crocs à venin* »<sup>8</sup> de la psychanalyse.

Je vais ici préciser les différentes significations d'**Indifferenz** dans Freud :

A. Dans « Au-delà du principe du plaisir »<sup>9</sup>, il évoque une certaine étendue d'**Indifferenz** esthétique (au sens d'**aesthesis**) entre plaisir et déplaisir. Cette **indifférence** au monde des objets est soit préobjectale, comme chez le jeune enfant cruel ou chez les meurtriers *indifférents*, soit secondaire à un repli narcissique, résultat du désinvestissement du lien à l'objet et au Moi, suite à l'exposition traumatique à un excès d'excitation. Cette **indifférence** se rencontre chez certains patients mais aussi, momentanément, chez l'analyste et j'en donnerai plus loin une illustration clinique.

B. Puis, dans « Observations sur l'amour de transfert »<sup>10</sup>, Freud indique : « *Je pense qu'il ne faut en aucun cas se départir de l'Indifferenz que l'on avait conquise en tenant de court le contre-transfert* ».

Contrairement à l'**Indifferenz** esthétique, il s'agit ici d'une **conquête** de l'analyste, résultat de sa propre analyse et de sa formation. En 1915, le contre-transfert est défini comme l'ensemble des réactions **conscientes** de l'analyste aux sollicitations amoureuses de la patiente, lesquelles se heurtent au mur de l'**Indifferenz**, grâce à la « *froidueur du chirurgien* », nécessaire pour mener à bien l'opération<sup>11</sup>.

Il s'agit, non d'une quelconque anesthésie affective, non d'une répression mais de la réduction des quantums d'affect, pouvant alors être soumis à la liaison, la comparaison avec le chirurgien étant là pour marquer l'exigence de la méthode.

Adorno écrit : « *La froidueur freudienne fait plus honneur à l'humanité, par son exclusion inflexible de tout simulacre d'humanité, que les paroles de réconfort et la chaleur humaine de commande* »<sup>12</sup>.

Cependant, Freud écrira : « *Là où fait défaut la sympathie, la compréhension ne peut advenir* »<sup>13</sup> et dans une lettre à Joan Riviere<sup>14</sup> : « *Être analysé ne doit pas NOUS rendre indifférents et insensibles* ».

Puis dans une lettre à Pfister : « *Il convient de ne pas avoir une attitude froide et passive qui pourrait augmenter les résistances* ».

---

6. « *Si un psychanalyste doit faire preuve d'Indifferenz dans l'écoute de son patient, il serait souhaitable qu'il ne soit pas gleichgültig à l'égard de son patient* ». Conversation avec Janine Altounian le 7 juin 2021.

7. Kahn L., « *Nécessaire voire précieuse infidélité (...) grâce à laquelle (le traducteur) ne perd jamais de vue sa condition d'émigrant* ».

8. Freud S. (1925), « La question de l'analyse profane », *OPCXVIII*, pp. 54-59.

9. Freud S. (1920), « Au-delà du principe du plaisir », *GW XIII*.

10. Freud S., « Observation sur l'amour de transfert », *OCF*, t. XII, p. 204.

11. Freud S., « *Une telle froidueur émotive (...) crée les conditions les plus avantageuses pour les deux parties* », *OCF*, t. XI, p. 149.

12. Adorno T. W., « La psychanalyse révisée », *penser/rêver*, Éditions de l'Olivier, 2007.

13. Freud S., *SE*, tome 17, pp. 135-144.

14. Freud, « Lettre du 9 Octobre 1927 », *Revue internationale de l'histoire de la psychanalyse*, n° 6, PUF, 1993, p. 469.

Toute tiédeur étant exclue, l'analyste n'a-t-il pas à supporter cette contradiction et à conjuguer la « froideur » de la méthode et la non-froider vis-à-vis du patient ?

Ainsi Freud écrit-il en réponse à Ferenczi : « *Il en résulta que les analystes dociles ne saisirent pas l'élasticité des règles que j'avais formulées et qu'ils y obéissent comme si elles étaient taboues* »<sup>15</sup>.

L'**Indifferenz** acquise n'est donc ni *indifférence* au patient ni an-**aesthésie** des affects mais récusation de leur transparence. Elle est une modalité essentielle reliant l'analyste au questionnement freudien et assurant le maintien de son lien avec la métapsychologie.

C. Le troisième sens d'**Indifferenz** se situe sur le plan économique. Dans : « Pour introduire le narcissisme »<sup>16</sup> et dans « Le Moi et le ça »<sup>17</sup>, Freud souligne la qualité *indifférente* et dès lors déplaçable de l'énergie psychique. C'est cette **qualité économique** de l'**Indifferenz**<sup>18</sup> qui assure l'**épargne** du coût énergétique<sup>19</sup>, favorisant ainsi la libre association, par une écoute égale, disponible aux impressions et indices *indifférents*, permettant la rencontre avec l'*étranger*, chez le patient comme chez l'analyste. Cette notion d'épargne d'effort me paraît être une condition essentielle de l'**acte analytique**. « *Ne vous tracassez pas !* », nous conseille Freud...

Par ailleurs, l'**Indifferenz** permet de « *ne pas privilégier a priori, en fonction de préjugés théoriques, tel fragment ou tel type de signification* »<sup>20</sup>. Freud écrit à Ferenczi : « *Les théories doivent tomber à l'improviste dans votre maison, comme un étranger qu'on n'a pas invité, pour ainsi dire, sans effort* »<sup>21</sup>.

L'énergie ainsi disponible, car *indifférente*, permet alors mouvements et déplacements et rend compte des fausses connexions.

Ces qualités de l'**Indifferenz** sont au principe de l'**action analytique**, laissant place au surgissement de l'*étranger*, de l'imprévu, tantôt *insolite* et *bizarre*, tantôt indésirable, tant chez le patient que chez l'analyste.

L'**Indifferenz**, fonction tiercéisante, serait ainsi comme l'étoile polaire, stable, qui permet au navigateur de garder son cap tout en épargnant les efforts.

J'en viens à présent sur l'*indifférence* esthétique telle qu'elle s'est présentée à moi de façon inattendue au cours d'une cure.

Dès la première rencontre, Judith, jeune étudiante en école d'architecture, se plaint de mon silence, essaie de me faire endosser le rôle d'un analyste intéressé par les affects et l'empathie. Le récit de son histoire, jalonnée d'hospitalisations pour anorexie et actes suicidaires, de multiples automutilations agies dans un état d'**indifférence**<sup>22</sup> à son corps, de prises régulières de drogues et d'alcool, m'a néanmoins engagé à lui proposer une analyse.

---

15. Freud S., « Lettre à Ferenczi du 4 janvier 1928 », *Correspondance*, Calmann-Levy, 2000, p. 370.

16. Freud S., « Pour introduire le narcissisme » « *Il pourrait s'agir d'une énergie psychique indifférente qui ne devient libido que par l'acte d'investissement d'objet* », *GW X*, p. 143.

17. Freud S., « Le Moi et le Ça », « *Une énergie déplaçable qui en soi indifférente peut s'adjoindre à une motion qualitativement différenciée* », *GW XIII*, p. 272.

18. Kahn L., « *Concevoir que ce qui est source de déplaisir pour une instance est source de plaisir pour une autre engage une forme d'écoute et d'entendement où l'indifférence, présentement celle de l'analyste, devra prévaloir à son tour* ». « L'action de la forme », *RFP*, 2001/4, vol. 65, p. 1020.

19. Freud S. (1910), « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique », « *La technique psychanalytique s'assigne maintenant deux sortes de buts, épargner de la peine au médecin et...* », *GW VIII*, p. 376.

20. Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1967, p. 266.

21. Freud S., « Lettre à Ferenczi ».

22. L'une des fonctions de la douleur serait de délimiter le Moi. Ici les scarifications sont, entre autres, une forme de délimitation sur le corps.

S'en suivirent quatre ans de navigation périlleuse, incertaine, angoissante, au cours de laquelle se succédaient accalmies et ouragans pulsionnels, aussi brusques et imprévisibles les uns que les autres.

Voici un extrait de séance parmi d'autres, similaires. Cette fois, elle vient après une énième scène passionnelle avec sa mère : « *J'ai envie de me faire hospitaliser pour ne pas rentrer chez moi. C'est un calvaire... C'est peut-être ma croix d'être comme ça...* ».

Plus tard, elle associera les auto-mutilations aux stigmates de la « *passion* », signalant ainsi l'un des destins du transfert et la présence d'un plaisir inconscient masqué sous la souffrance manifeste. Judith évoque avec nostalgie les séjours à l'hôpital, où elle pourrait à nouveau se reposer, lieu d'extinction de la vie pulsionnelle et des représentations, évoquant, en image, un non-lieu, sans vie, sans couleurs, où espace et temps seraient abolis, métaphore de l'*indifférence* narcissique, figure du zéro tensionnel.

Elle poursuit : « *J'ai envie de dormir ici ce soir, c'est le seul endroit où je peux juste... être...* ». Elle est dans un tel état de détresse que je ne sais comment mettre un terme à la séance. Aucune pensée ne me venant à la conscience et l'heure de la fin approchant, je ne trouve rien d'autre à dire, revenant sur une partie de ses paroles dans cette séance, que c'est en travaillant ses examens qu'elle obtiendra son autonomie, faute de trouver les mots pour souligner l'invitation sexuelle de l'« *envie de dormir ici* », cachée sous la détresse.

Le lendemain, elle est calme, va mieux, et commente : « *Ça explose et le lendemain, c'est le calme plat...* » La décharge d'énergie était cette fois dirigée vers l'analyste et non plus contre son corps, là où les automutilations lui garantissaient le sentiment d'exister et tenaient à distance des représentations interdites.

La ligne de crête se situait à l'arête de deux versants : d'un côté un silence *indifférent*, qui eut pu avoir comme conséquence un effondrement encore plus dévastateur, de l'autre la réparation, la sollicitude maternelle, neutralisant le sexuel infantile et dont elle mesurait avec acuité le « *simulacre d'humanité* ». Ce qui la protège de la passivité et de la dépendance, c'est l'*indifférence manifeste* de l'analyste, préférable à une *pitié dangereuse*<sup>23</sup>.

**Manifeste** car de mon côté, la passibilité n'était que de façade et c'est un esquif **mal barré** qui tentait tant bien que mal de se tenir à flots. Judith mettait à l'épreuve, dans un mouvement de survie éprouvant pour l'un et l'autre, la viabilité et la résistance<sup>24</sup> de l'objet à ses assauts transférentiels. Les indications de Freud sur l'épargne, l'économie, la moindre dépense d'énergie requises pour mener à bien l'opération se perdaient dans un horizon lointain.

Cependant, la quatrième année, alors que jusque-là mes interventions étaient accueillies avec ironie, voire tournées en ridicule, quelques éclaircies viennent, en peu de temps, déchirer un ciel plombé. Elle se sépare de son ami avec lequel elle disait entretenir une relation sado-masochiste. Elle rencontre un homme et quittera sa mère plus tard pour s'en aller vivre avec lui. Cet homme doit souvent s'absenter pour son travail et Judith revit alors la douleur de l'absence de son père, à la suite du divorce de ses parents dans sa petite enfance, absence équivalente pour elle à une disparition.

À cette phase de l'analyse, je prenais soudainement conscience de mon excès de présence, de mon absence d'absence jusqu'à ce jour. Vigilance sans faille, qui répondait, défensivement, à la forte emprise qu'elle exerçait sur ses « objets ». Je pensais souvent, quand elle sonnait à la porte ; « *Je suis toujours là, jamais absent...* » comme étonné et accablé de ma présence. Elle disait : « *J'ai toujours l'image que je dois veiller sur vous... Je m'assure que vous êtes toujours vivant, je guette votre respiration* ». L'idée de meurtre se précisait mais il s'agissait aussi d'asphyxier la situation analytique.

Ma vigilance faisait obstacle à une attention en égal suspens et je subissais les forts courants de ses exigences. Judith disait : « *Je voudrais qu'ici l'amour, la haine, ça soit de personne à personne (personne !...) pas*

---

23. Zweig S., *La pitié dangereuse*, Grasset, 2002.

24. Chabert C, *Féminin mélancolique*, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2003, p. 15.

*mère-bébé, pas père-petite fille... »*. La relation d'emprise visait à épingle l'analyste en **personne** dans la quête d'une **indifférenciation** anonyme, d'une foule à deux et donc, à ne pas investir l'analyste-fonction. La revendication de l'union fusionnelle imposait son tempo, réactualisant une homosexualité primaire à tonalité paradoxale : l'un **ou** l'autre **mais** pas l'un sans l'autre.

Quoi qu'il en soit, venait se réunir, en un point nodal, un faisceau de pertes : les absences du père dans l'enfance liées aux absences de l'amant, la séparation, **manifeste**, d'avec sa mère et la fin de sa vie d'étudiante.

La perte s'exfiltrait de la confusion avec la mort et l'absence se détachait graduellement de la disparition.

C'est alors que s'invita, sans crier gare et du jour au lendemain, un événement inattendu : un brouillard ouaté s'était installé et il n'y avait plus ni vents ni courants.

J'étais saisi par une étrange sérénité, parfois légèrement troublé par quelques vaguelettes de surface quand Judith revenait à la charge avec le sac et le ressac de sa désespérance. Je me trouvais dans un étrange état d'*indifférence* aux symptômes, à Judith elle-même et au destin de la cure. Comme si mon appareil psychique avait **agi** un débrayage soudain et sans préavis mais pour des revendications encore nébuleuses.

Comme si l'excès d'excitation, traumatique, **quand trop c'est trop !...** avait déclenché, dans l'après-coup des modifications symptomatiques, un court-circuit sur l'arc réflexe de mon circuit neuronique.

Lors de la séance qui suivit cet événement impromptu, je me souviens être intervenu avec une voix bizarrement sépulcrale. Elle dit ne plus reconnaître « sa » voix, ne plus **me** reconnaître. Elle dit que j'ai la voix d'un goret qu'on égorge, confirmant l'**agir** de parole par son évocation du mythe de Salomé et la décapitation de Jean-Baptiste et, plus tard, de celui de Judith et l'Holopherne. Scarification radicale mais où l'acte meurtrier se dirige, non plus sur son propre corps mais sur le langage et la pensée représentés par la tête. Un **décollement** s'était produit.

Et re-trouvaille avec l'objet du transfert par la présentation d'une haine meurtrière<sup>25</sup>.

Dans le cours de cette séance, deux **actes** sans précédents : le surgissement en moi de deux images, restes diurnes de la veille et la survenue inédite d'une légère torpeur. Un détachement avait eu lieu, lié à l'accès, enfin, à ma capacité de *rêver*<sup>26</sup>. Tout cela **sans effort**, comme si s'était libérée une énergie de déliaison, par définition *indifférente*. J'étais enfin libéré de l'**effort** : celui d'écoper le débordement d'excitation, d'ériger des digues en forme de constructions vaines et d'excès de significations, contraint par nécessité interne de calfater les brèches identitaires.

En moi, le contraste était abrupt entre la violence des affects vécue précédemment et l'impassibilité, **tombée à l'improviste**.

Singulièrement, à la suite de l'irruption de cette *indifférence*, les symptômes d'automutilation avaient disparu et Judith sortait de son *indifférence* au monde. Une représentation de l'insoutenable jusque-là enduré par le corps, apparut dans des rêves : celui d'être enceinte d'un enfant mort et plus tard, d'avoir dans ses bras un bébé de pierre.

Mon apparente déconnexion avait sans doute permis une perlaboration silencieuse chez la patiente, processus échappant à toute saisie. Une **action analytique** avait eu lieu, conséquence d'une série d'**actes analytiques** mais ce qui la singularisait c'est qu'elle était une *invitée surprise*.

Était advenue en moi une accalmie soudaine, une « *narcose de l'esprit* »<sup>27</sup> résultant de l'abandon de défenses trop coûteuses sur le front des assauts transférentiels. Point d'orgue d'une guerre harassante... **et** calme au soir de la bataille.

---

25. Freud S., « La Négation », « *Il faut que l'objet ait été perdu pour être représenté, et qu'il ait apporté une satisfaction réelle* », *GW XIV*, p. 14. Ici à comprendre « réelle » pour la patiente, i.e. illusoire.

26. Fedida P., *Crise et contre-transfert*, PUF, 1992.

27. Conrad J., *Le Typhon*, éd. Librio, 2005.

Freud écrit dans la *Traumdeutung* : « *C'est comme le silence sur le champ des morts. On ne soupçonne plus rien de la frénésie des combats*<sup>28</sup> »...

Judith avait-elle perçu que ses attaques ne m'avaient pas détruit ?

Soulignons ici les effets positifs de la pulsion de mort, au service de la survie, lorsque la déliaison s'offre comme solution à l'excès de liaison, libérant une énergie *indifférente* et dès lors déplaçable. L'acte analytique n'est-il pas un acte de déliaison ?

Au regard de l'*Indifferenz*, qu'en est-il de la **neutralité** ? Avant toute chose, soulignons que la neutralité est la conséquence des conflits. Ainsi pour les pays dont la neutralité succédait à des conflits militaires.

La fonction de la neutralité se compose de deux volets : le premier concerne l'attitude intérieure de l'analyste, le second et le plus débattu, l'attitude vis-à-vis du patient.

L'attitude intérieure de l'analyste a conduit à d'autres dénominations, ceci pour contourner le problème de la traduction : *passibilité*<sup>29</sup>, *réserve participante*<sup>30</sup>, *réceptivité*<sup>31</sup>, *disponibilité*<sup>32</sup>...

Toutes ces différentes versions de la neutralité, pour séduisantes qu'elles soient, tentent de rapiécer l'inévitable défaut de la traduction d'*Indifferenz* en neutralité mais négligent les aspérités du terme original.

Au demeurant, la neutralité rencontrera des destins divers : celui d'un **lieu commun**<sup>33</sup>, implicite : la neutralité ça va de soi... mais aussi d'une **sacralisation** et, en réaction, d'un **rejet**.

Les reproches se portent le plus souvent sur la version idéalisée et restrictive d'une neutralité sacralisée comme réalisation effective d'un état qui liquiderait toute subjectivité, selon la métaphore du miroir.

Cette approche dogmatique de la neutralité sera la cible privilégiée des attaques contre la méthode. Il faut bien reconnaître que les tenants de la froide impassibilité, par hantise de la suggestion et du transfert érotique, frôlaient la caricature par un excès de neutralité qui a longtemps empêché l'implication active de l'analyste. Ferenczi puis Paula Heimann s'élèveront contre cette conception doctrinaire de la neutralité.

Mais, retour de balancier, les réticences envers cette version radicale de la neutralité se traduiront par des déformations successives, sous la forme de qualificatifs visant à en atténuer la virulence : *neutralité bienveillante*<sup>34</sup>, *neutralité compatissante*<sup>35</sup>, *neutralité technique*<sup>36</sup>, *neutralité activement accueillante*<sup>37</sup>...

Toutes propositions qui pourraient s'entendre tant qu'est maintenue la tiercéité de l'*Indifferenz*. Au cas contraire, n'était-ce pas la suite de l'abrasion des « *crocs à venin* »<sup>38</sup>, prémisse d'une innocuité contre le poison freudien. Le serpent sera définitivement édenté, ailleurs, avec l'empathie et l'intersubjectivité.

---

28. Freud S., *Die Traumdeutung*, p. 470.

29. Lyotard J.-F.

30. Searles H.

31. Duparc F.

32. Bonnefoy Y.

33. Contou Terquem S., « Lieu commun », *Documents & Débats*, n° 105, 2021.

34. Bergler E., 1937.

35. Greenson R., 1958.

36. Kernberg E.

37. Hoffer A., *Toward a definition of psychoanalytic neutrality*, INIST CNRS DRD, December 19, 2015.

38. Freud S., lettre à Otto Rank : « *La psychanalyse va aux américains comme une chemise blanche à un corbeau* ». Ou encore : « *Les analystes américains n'auront certainement pas manqué de tenter d'améliorer l'analyse, de lui arracher ses crocs à venin et de la rendre agréable aux malades* », *Correspondance*, Campagne Première, 2015, p. 337.

Quant à la bienveillance, n'évoque-t-elle pas la réparation des affects haineux qui lui appartiennent ? Pour Wladimir Granoff, le désir de ne pas guérir son patient, voire de l'empêcher de guérir, est aussi important que le désir de le guérir.

Mais la neutralité est une fiction. L'habillement, le décor, le patronyme, l'adresse, les signifiants, les soupirs, le ton et le timbre de la voix, les gestes, les expressions du visage, un genre qui n'est pas neutre... sans compter les traces des restes non analysés de l'analyste, tout cela discrédite l'idéal de neutralité.

Car c'est bien l'ensemble psychique et corporel de l'analyste, dans sa **singularité**, qui participe à la cure du patient. L'analyste ne peut donc se prétendre exempt de toute suggestion, aussi bien quand il parle que lorsqu'il est muet.

Le silence systématique n'est-il pas lourd, à son insu, d'une charge de séduction ?

Par ailleurs, l'analyste peut-il être neutre en tout temps ? N'est-il pas inévitablement affecté, voire éprouvé, par la douleur et la détresse, ne se réjouit-il pas de réussites et de satisfactions jusque-là évitées par le patient ? Cependant, ces affects ressentis par l'analyste sont aussi comme des balises en mer, signalant les motions contre-transférentielles et l'écueil des déformations. Les courants et les vents contraires font fatalement dériver la barque analytique vers les rives de l'empathie : celle-ci n'est pas à récuser mais est un signal d'alerte appelant à retrouver le cap de l'**Indifferenz**, asymptote virtuelle qui oriente vers l'objectivité et nous avertit des ruses de l'inconscient.

Au demeurant, l'analyste peut-il, doit-il, rester neutre face au développement de certains processus mortifères, dont les conduites à risque, la réaction thérapeutique négative ou un processus somatique négligé par le patient... L'analyste pourrait se sentir ligoté par un idéal de neutralité et par le surmoi qu'il prête à son Institution. Craignant la suggestion, il risquerait de se faire le complice d'une destructivité mortifère, l'excès de neutralité venant **neutraliser** le processus, les excès de cette idéalisation pouvant dès lors mener à une désaffection mortifère, évoquée par Aline Petitier sous le néologisme de « **neurtralité** »<sup>39</sup>.

À l'inverse, une bienveillance trop exposée peut donner prise à la surenchère, le patient se servant de sa destructivité pour resserrer son emprise et constituer une masse à deux<sup>40</sup>.

Cependant, cette fiction de la neutralité n'est-elle pas nécessaire ? La disponibilité liée à la neutralité offre un espace intermédiaire où jouent les fluctuations transférentielles et contre-transférentielles où peuvent émerger à la conscience tant des motions agressives que « *des étincelles d'empathie* »<sup>41</sup>, selon l'expression de Jacques Le Dem. Cet espace intermédiaire serait lieu de passage où se croisent, se mêlent, s'entrechoquent les données inconscientes des deux protagonistes, suite à la palpation de leurs surfaces psychiques. Lieu fluctuant, on pourrait alors parler de neutralité flottante, matrice perceptive exposée à l'activité pulsionnelle de l'analyste et du patient, disponible au surgissement de l'étranger, et que vient réguler le surplomb de l'**Indifferenz**, laquelle, par la suspension des processus secondaires, attire le fonctionnement psychique de l'analyste vers le pôle hallucinatoire<sup>42</sup>.

Selon Aline Petitier : « *ceux qui ont totalement liquidé la pensée animiste n'éprouveront pas l'inquiétante étrangeté issue de contenus psychiques étranges* »<sup>43</sup>.

---

39. Petitier A., « L'interprète issu de son meurtre », *L'inactuel* n° 2, 1999, p. 185.

40. Pour éviter ces embarras, certains courants de la psychanalyse se passeront alors de la neutralité, délogée par l'intersubjectivité, le dévoilement de soi, la narrativité, etc.

41. Le Dem J., « À visage découvert », *RFP*, tome LXVIII, *L'Empathie*, 2004.

42. Gribinski M., « L'analyste est un animiste évolué », *Un psychanalyste ?*

43. Petitier A., *op. cit.* p. 188.

Et elle poursuit : « *Cette avancée transgressive* et dangereuse requiert *une opposition radicale au surmoi* ». Il me semble qu'autant dans la radicalisation de la neutralité que dans ses aménagements ou sa mise à l'écart, n'a pas été pris en compte le jeu dialectique :

- **entre** la zone stable, en surplomb de l'*Indifferenz*,
- **et** la disponibilité subjective que favorise une neutralité fluctuante, laquelle, nécessaire à la dimension thérapeutique, n'est ni simulacre d'humanité ni inhumanité.

C'est le maintien de ce jeu dialectique qui laisse place à l'**acte analytique**.

La séquence clinique qui suit illustre la complexité de l'ensemble « **acte analytique** ».

À l'issue de deux mois de navigation *indifférente*, la cure de Judith prit un tour bien plus tempéré. Ma placidité s'était maintenue, mais l'*indifférence* affective avait disparu, comme elle était venue, sans crier gare. La relation fusionnelle, passionnelle, qui présidait jusque-là avait laissé place à une amorce d'ambivalence, ouvrant le passage à un peu de haine, de part et d'autre.

Au cours de cette phase transitionnelle, Judith avait pu jouer seule en mon absence, laquelle lui avait permis d'avoir accès à une représentation de l'autre, qui plus est, sexué. Mon retrait, **acte psychique** inconscient, avait déclenché la fin d'un lien quasi hypnotique.

Bien plus tard, survint un événement surprenant qui allait donner sens à ces deux mois d'*indifférence*. Lors d'un entretien avec une de nos collègues, à son cabinet, entretien qui, pour moi, revêtait une importance singulière, je revenais sur l'avènement de cette étrange et inhabituelle *indifférence*, dont l'aspect énigmatique ne cessait de m'interroger. C'est à l'évocation de cet épisode, au cours de ce rendez-vous, que surgit la perception d'un tableau de Gherard Richter, vu lors de la rétrospective de son œuvre en 2012 au Centre Pompidou. Allemand de l'est passé à l'ouest en 1961, Richter y fut un immigré étranger.

Le tableau que j'avais perçu était intitulé *Marine*. De grand format, la peinture réalisée à partir de collages photographiques figurait une mer d'orage et un ciel gros de menaces, placés tête-bêche de part et d'autre d'un horizon d'une netteté artificielle, dans des tons de gris, de blanc et de noir. Déserté de toute trace de vie humaine, animale, végétale. Pas de rives ni en arrière ni sur les côtés, Richter ayant en mémoire la représentation du littoral dans l'iconographie nazie, où la côte était mise en pièces pour illustrer la capacité du Reich à s'affranchir des frontières naturelles. La toile révélait l'attrait qu'exerçaient sur Richter, je le cite : « *L'inconnaissable et l'irreprésentable* »<sup>44</sup>.

En 2012, j'étais resté sidéré devant ce tableau, hors du temps, sans pensées ni affects. La fascination vécue alors rejoignait peut-être celle que put ressentir l'homme primitif dans son premier face à face avec l'Océan, témoin de la scène originaire entre dieux du ciel et **mer**. Il est à noter qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle débuta à la fois l'exploration des fonds marins et celui des fonds de l'âme humaine, die *Seele*, laquelle a la même racine étymologique que *See*, la mer et autres étendues d'eau, passant pour les Germains « *pour être les séjours des âmes avant la naissance et après la mort* »<sup>45</sup>.

Ce n'est que dans un deuxième temps, en examinant une reproduction du tableau<sup>46</sup>, que le courant de mes pensées s'est rétabli.

Je percevais alors la représentation,

---

44. Richter G., *Panorama*, éditions du Centre Pompidou, 2012.

45. Goldschmidt G.-A., *Quand Freud voit la mer*, Buchet/Chastel, 1998, p. 150.

46. Richter G., *op. cit.*



– **soit** du chaos primordial, immémorial, sauvage et intraitable, *Tohu* et *Bohu*<sup>47</sup> pré-historique, avant le langage et avant que la terre ne soit arrachée à la mer, pour être grosse d'une vie à venir,

– **soit** de l'extinction meurtrière de toute vie après la Catastrophe...

Face à la reproduction du tableau, se présentait alors le sentiment d'une solitude absolue, d'être sans secours au milieu d'un univers froid et *indifférent*, de n'avoir d'autres limites qu'un horizon, *ligne d'ombre*<sup>48</sup> soulignant d'un trait flou la frontière avec le vide. Toutes sensations réprimées lors de ma rencontre avec le tableau lors de l'exposition.

Mélancolie, effroi de la détresse primitive face à l'*indifférence* absolue du monde, absence de vie, de temporalité, perte du langage et de tout repère identitaire, inquiétante étrangeté, tout cela était contenu dans l'auto-perception du tableau, elle-même effet de la parole adressée à une analyste tiers.

Je rejoignais, à cet instant, les moments de profonde angoisse identitaire et de déréalisation vécues par Judith en séance.

Moment de sentiment empathique, *Gefühl*<sup>49</sup> au sens que lui donne Freud : « *L'empathie* », écrit-il, « *prend la plus grande part à notre compréhension de ce qui est étranger au moi chez d'autres personnes* »<sup>50</sup>.

J'avais été acteur et récepteur passif d'un **acte de perception** survenu lors de l'entretien avec notre collègue, par le biais de son écoute créative.

Poursuivre la fragmentation de la masse hallucinée en morceaux de signification devait permettre d'établir des liens avec le processus de la cure. Où se cachaient les détails qui témoigneraient de la déformation ?

À la fin de l'exposition, des sujets plus personnels comme l'oncle Rudi, droit dans ses bottes, dans l'uniforme des assassins *indifférents*. L'image perçue du tableau avait condensé, dans l'après-coup, divers éléments de l'exposition.

Perte, violence, destruction, barbarie suggérée par l'effacement du littoral et par l'image de l'oncle Rudi<sup>51</sup>.

Ailleurs, s'était aussi actualisée l'*indifférence* de son père, lequel ne s'était pas inquiété de l'extrême maigreur de Judith à l'adolescence, la laissant face une apparence de **rien** dans le regard de son père.

Déconstruire la masse hallucinatoire du tableau pour accéder, en partie, au négatif de l'image, pouvait laisser entrevoir une « *zone de contact* »<sup>52</sup> entre deux inconscients, zone de contact qui institue et maintient deux scènes séparées.

L'*indifférence* aurait été l'effet d'une surtension due à l'excès d'amour et de haine entre les surfaces inconscientes, de part et d'autre de la zone de contact. Deux pôles survoltés, sous le masque de la mélancolie...

Cependant, il est probable que sous l'*indifférence*, **agissait** en sous-main l'investissement d'une attente et d'un espace transitoire nécessaire à la sortie de la confusion identitaire.

La présentation hallucinatoire du tableau confirmait d'ailleurs le retour du rêve en moi, *via* la perception d'une forme esthétique, brise-lames contre le déferlement de l'excitation, par le passage du quantitatif au qualitatif, allant des affects massifs aux sensations kinesthésiques, puis à l'image.

---

47. Tohu signifie étonnement, stupéfaction. Bohu signifie vide et solitude. (Commentaire de Rachi).

48. Conrad J., *La ligne d'ombre*, Éditions Autrement, 1996.

49. Kahn L., « Pouvoir heuristique de l'affect », *RFP*, vol. 67, n° 2, 2003.

50. Freud S., *OCP XVI*, p. 46.

51. Rolland J.-C. : « *Le langage d'image dispose de signifiants et d'une grammaire qui lui sont propres, ainsi que du pouvoir d'accueillir le négatif de l'absence et de la disparition* », « L'image est la substance de l'idéal », *Le présent de la psychanalyse*, n° 4, *Vous croyez ?*, septembre 2020, p. 22.

52. Fédida P., *Crise et contre-transfert*, PUF, 1992, p. 220.

Sensations kinesthésiques car, en début de cure, des éprouvés étranges se manifestaient en moi, comme celui de planer sur un tapis volant ou de flotter en l'air en un mouvement lent de rotation, liés à la sensation d'être bercé par sa voix. Ces satisfactions hallucinatoires, éphémères, témoignaient de l'action de Judith sur ma sensibilité inconsciente<sup>53</sup>, brèves ouvertures, dérangeantes après coup, sur la tonalité hypnotique du transfert.

Au cours de cet exposé, certaines contradictions sont apparues : entre la « *froideur du chirurgie* » et la « *sympathie* », entre la rigueur de l'*Indifferenz* et l'élasticité des membranes psychiques. Ces contradictions doivent être assumées, l'une n'allant pas sans l'autre : la neutralité, sans le surplomb de l'*Indifferenz*, peut divaguer entre deux pôles, celui de l'empathie et de la relation duelle ou celui de l'indifférence et de la désaffection mortifère.

Ces déviations sont dues, à mon sens, au fait de ne pas avoir gardé, dans un mouvement d'aller-retour fécond, les deux termes de l'équation. Car il convient de maintenir à la fois les « *crocs à venin* » de la psychanalyse **et** une implication accueillante, en supportant, un temps, l'incompréhension, sans céder pour autant aux sirènes de l'ineffable ou de l'indicible.

**L'acte analytique** requiert donc le maintien d'un écart dynamique entre *Indifferenz* et neutralité, afin que leurs différentes fonctions puissent s'exercer. La fonction de la neutralité, ni défense ni idéal, permet à l'analyste d'être pris dans l'errance des mouvements du transfert et du contre-transfert, dont il se dépend par la *force d'attraction*<sup>54</sup> de l'*Indifferenz*, laquelle fait passer l'expérience traumatique, incluse dans le transfert, par le prisme de la déliaison, pour des reliaisons à venir.

Dès lors, peuvent survenir des sensations, images ou représentations inattendues, ***invitées surprises qui tombent à l'improviste***, pour peu que, **par méthode**, une place leur ait été réservée, comme on le faisait à la table de nos campagnes, dans l'éventualité qu'un étranger frappât à la porte. Ces *invités surprises* sont le ferment d'un **acte analytique singulier**, lequel échappe, parfois, à toute saisie.

Renoncer à la maîtrise du processus, tolérer cette non-maîtrise, supporter l'ignorance, est une humiliation pour le maître, le professeur, le médecin, l'éducateur mais un aiguillon pour la curiosité de l'analyste. Victor Hugo, dans *Les travailleurs de la mer*<sup>55</sup>, écrit ceci : « *Ignorer invite à la rêverie. L'ignorance est une rêverie, et la rêverie curieuse est une force. Savoir déconcerte et déconseille souvent. Si Christophe Colomb<sup>56</sup> eût été bon cosmographe, il n'eût pas découvert l'Amérique. (Vasco de) Gama, savant, eût reculé devant le Cap de Bonne espérance* ».

« *Il est nécessaire de naviguer...* »<sup>57</sup>. Et navigation et psychanalyse sont mouvement et migration<sup>58</sup>.

Dans les cales du navire psychanalytique, l'**acte analytique singulier**, n'est-il pas un étrange passager clandestin ?

---

53. Freud S., « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique », *OCF X*, p. 67.

54. Pontalis J.-B., *La force d'attraction*, Seuil, 1990.

55. Hugo V., « *Les travailleurs de la mer* », Le livre de poche, 2002.

56. Freud S., « *À cette époque de l'année, j'acquiers une ressemblance extraordinaire avec Colomb* », « Lettre à Pfister du 13 Juin 1909 », *op. cit.*

57. Freud S. (1915), « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, p. 28.

58. Freud S., à propos de l'analyse pratiquée par des analystes non médecins, écrit dans une lettre à Max Eitingon : « *Nous perdrons le privilège dont nous avons joui jusqu'à présent, celui d'émigrer comme nous l'entendons* », « Lettre du 22 mars 1927 », citée par E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, vol. III, PUF, p. 335.

# *Notre-Dame est en feu*

## *Une annonce transférentielle inédite*

*Catherine Desvignes*

Lorsque Pascale Totain me fit part de l'invitation du Conseil scientifique de l'APF à intervenir aux Entretiens de juin 2021 et m'en précisa l'intitulé : *La Singularité de l'acte analytique*, une cure s'est imposée d'emblée, plus particulièrement une séquence clinique marquée par l'incendie de Notre-Dame, devenu par la suite un événement analytique majeur.

Avant de m'engager dans un débat à l'appui de la clinique, je vais souligner les points de butée que j'ai rencontrés tout au long de mon parcours, ils m'ont paru suffisamment consistants pour en faire des enjeux majeurs de mon propos, ils ont constitué des boussoles, véritables guides dans l'écriture de ce texte.

- **Le transfert.** C'est l'acte de la psychanalyse par excellence. Toujours traumatique dans sa traversée, il agit et ne pense pas, c'est toute sa richesse et sa complexité. Au cœur de l'amour et de la haine, ce transfert d'affects inconscients nous agit, nous meut, nous dérive avant même qu'analyste et patient ne trouvent les mots pour le dire ou même le penser. **Le contre-transfert**, l'impensé de l'analyste œuvre de concert avec l'impensé du patient, à l'insu de chacun bien sûr. C'est l'inconscient qui ouvre le bal. L'acte de l'analyste n'est pas d'emblée analytique, il le devient par la force du transfert et du contre-transfert et par la prise de conscience des affects en jeu tant dans les mots, les rêves et les agirs à l'œuvre sur la scène analytique.

- **La défaillance du langage.** L'analyste fait confiance aux mots tout en s'en méfiant. Son amour-haine des mots ne le quitte jamais complètement, il fait partie du paysage et de son travail au quotidien, l'analyse et sa transmission n'en sont jamais exemptes. Ne serait-ce pas de ce paradoxe dont parle François Gantheret quand il écrit : « *Le langage est fondamentalement l'exercice, pour employer le mot de Bruno Gelas, d'une défaillance. Il est la négation acharnée et sans cesse en échec d'une négativité centrale. La chose inconsciente échappe aux mots où elle perdrait son pouvoir en perdant son être-de-chose. Le langage porte le deuil de la chose. On a même pu l'accuser d'en perpétrer le meurtre* »<sup>1</sup>.

- **Le trauma.** Dans le travail psychique de toute cure, ne serait-il pas toujours question de concevoir, de se représenter ce qui, jusque-là, n'avait pu ni se penser, ni se désirer et encore moins se réaliser pour le patient ? On peut donc considérer l'analyse comme une expérience nécessairement traumatique à certains moments, dans la mesure où le travail psychique du patient et de l'analyste permet que se réalisent dans le transfert, des éprouvés qui, jusque-là, n'avaient pas eu de lieu ni de témoin pour en reconnaître l'existence et leurs effets sur la vie psychique de l'*infans* en analyse.

La chose inconsciente ne peut se réduire aux mots, ceux que j'ai trouvés pour vous parler ne vont qu'approcher, qu'effleurer l'expérience analytique, la singularité de l'écoute au fil des séances. Une rencontre toujours partielle que celle de deux infantiles cherchant à se parler, même à s'entendre à force de malentendus qui, certes, font la trame d'une analyse qui marche. C'est un des paradoxes que rencontre l'analyste, tant dans son écoute, que dans sa parole.

Communiquer ce qu'est l'expérience de l'analyse ne m'a paru possible qu'à condition de renoncer à maîtriser ce que mon propos pouvait susciter en chacun.

---

1. *Naufrage dans le canal*, p. 20.

En acceptant de déplier l'intitulé de ces entretiens, j'ai fait le pari d'exposer l'expérience d'une traversée transférentielle et un travail de pensée qui, forcément, échappent en partie à son auteur. Parler d'analyse et de transfert est toujours, plus ou moins, une fiction faite à partir d'une mémoire revisitée, d'un parcours fait d'empreintes et d'effacements.

L'événement à partir duquel j'ai choisi de m'engager dans ce débat, fut ce moment bouleversant pour tous de l'incendie de Notre-Dame de Paris, tout à la fois un trauma, un insensé et, dans cette cure, un accès formidable aux enjeux transférentiels à l'œuvre, tout au long du travail jusque dans son dénouement.

Au fil de ma réflexion, il m'a paru judicieux d'organiser mon propos autour de trois axes :

- **L'acte analytique : la rencontre de deux expériences psychiques.**
- **L'amour de transfert dans tous ses états.**
- **Être analyste : le devenir et le rester.**

### **L'acte analytique : la rencontre de deux expériences psychiques.**

Un soir d'avril, dernière séance de la journée, Clément s'avance et, tout pâle, m'annonce : « *Notre-Dame est en feu* ». Prise de court, je réponds : « *Il faut que je voie* ». Me voici sur le balcon de mon bureau, situé au 30<sup>e</sup> étage d'une tour, moi devant et lui derrière, regardant sans un mot Notre-Dame flamber. Voir l'incendie, en être le témoin et donner la priorité à la réalité vue, fut probablement un passage obligé pour pouvoir penser plus loin et se représenter la nature des embrasements transférentiels présents et à venir s'annonçant sur la scène analytique.

L'annonce de l'incendie, ainsi faite à l'analyste, évoque tout à la fois l'impensable, l'incroyable et l'inimaginable d'une annonce qui fait trauma et laisse analyste et patient sans voix dans un premier temps.

C'est donc à partir d'un événement exceptionnel, devenu déterminant dans le processus de cette cure, que je vais tenter de déplier les questions qui ont balisé ma réflexion tout au long de l'écriture de ce texte.

- Comment se dégager de l'emprise transférentielle lors d'une annonce faite à l'analyste qui, prise de plein fouet par l'événement traumatique, le reçoit dans une urgence identificatoire ? Toute analyste que je suis, je n'ai pu que réagir par un acte de parole « *il faut que je voie* » puis par un déplacement physique qui nous a, tous deux, menés sur le balcon. Un agir qui, sans doute, a fait le jeu du pulsionnel.
- Comment sortir de l'impact d'une adresse transférentielle, d'autant plus opaque que voir l'incendie dans sa réalité ne pouvait que nous aveugler, nous éblouir et nous placer, lui et moi, dans une intimité presque en miroir, tous deux concernés humainement par ce qui nous arrivait et se déroulait sous nos yeux ?
- Comment se dégager de cette actualité, retrouver une écoute plus décalée des répercussions de l'incendie sur la scène du transfert et remettre en route un débat associatif interne permettant de décoller, de disjoindre le feu de l'incendie réel des embrasements transférentiels en jeu ?
- Comment un *acting* de l'analyste peut-il devenir un événement analytique, c'est-à-dire un travail consistant à lâcher la proie du réel pour l'investissement de la construction et de la perlaboration ? En effet, la visée analytique tend à permettre que l'annonce faite à l'analyste se transforme et mette au jour les enjeux inconscients portés et cachés par la parole adressée à l'analyste.

Plusieurs années après avoir terminé une première analyse avec moi, Clément me contacte, à ma grande surprise. Un rendez-vous est pris. Marié et père de deux enfants, c'est un homme confronté à un accès de jalousie que je reçois. Soupçonnant sa femme d'avoir un amant, il a fouillé son téléphone et l'a harcelée au point que sa femme l'a amené à recourir au médecin de famille puis à un psychiatre lui ayant prescrit des médicaments qu'il refuse. Fort d'une longue analyse avec moi et malgré les réticences de sa femme, il prend

rendez-vous. Suite à deux entretiens, nous décidons de reprendre un travail analytique à raison de 3 séances par semaine.

Deux rêves plantent le décor : « *J'étais paralysé en haut d'un gratte-ciel, mon fils, lui, n'avait pas peur de descendre, le gratte-ciel c'est ici* » précise-t-il. Suit un second rêve : « *Je poursuivais mon fils, il était à un carrefour et j'avais peur qu'il ne s'écrase. Mon fils de 13 ans c'est l'autre homme, il est là dans le fauteuil* ». La figure de l'autre homme, installé dans le fauteuil par mon patient, s'impose et condense trois figures d'homme : un père, un fils, un amant.

S'ouvre alors un échange majeur entre lui et moi : « *En sortant de votre bureau, j'ai pensé que la présence de cet homme imaginaire me plaisait, c'est comme si j'étais content de retrouver cette obsession comme on retrouve un bon roman* ». Et moi d'associer : « *Un roman qui aurait pour titre : Ma femme a un amant* » ?

Le titre du roman transférentiel, proposé par l'analyste, va ouvrir sur de nouvelles versions du roman familial, notamment sur la découverte de la place occupée par l'autre homme dans les fantasmes, les rêves et les lectures que Clément va pouvoir s'en faire. L'autre homme, c'est aussi celui qu'il va découvrir en lui-même et celui qu'il peut devenir. Un rêve va représenter l'enjeu d'un tel devenir homme : « *Je suis près de mon fils en statue, je le touche et il se met à bouger, à vivre. À ce moment-là je remarque la présence d'un bébé mort à ses pieds* ». Un homme se met à vivre, il devient fils d'un père qui le touche au prix de la mort du bébé, là aussi, un rêve dessine les contours d'un à venir dans le transfert : le petit garçon de la première analyse, va-t-il pouvoir se situer comme un homme fils d'un père ? Un homme père d'un fils ? Un homme amant ? Ces questions et ces ouvertures sont présentes au cours de ce second parcours analytique.

Ces séances ont été déterminantes. Y revenir m'a permis de décaler mon écoute, de ne plus être subjuguée par l'incendie dans sa réalité et de parcourir sans trop d'entraves les routes et dérives transférentielles ouvertes par l'événement. Leur déroulé m'a permis d'accéder à l'enjeu homosexuel de son accès de jalousie et de sa recherche effrénée de l'amant dans le téléphone de sa femme.

Le choc de l'annonce, ses retombées sur mon écoute et mon travail psychique, m'ont confrontée à la place centrale des figures d'homme dans l'embrasement transférentiel annoncé. Adossée aux figures de l'autre homme, un père, un fils, un amant, un homme sauvage, un patron terrorisant, j'ai progressivement pu saisir la force et l'intensité pulsionnelle de ces figures non seulement dans le sexuel infantile de Clément mais aussi dans leur remise en jeu dans le transfert.

Le contre-transfert, tout comme le transfert, est inconscient tant pour le patient que pour l'analyste. Nous avons beau le savoir, c'est toujours une découverte. C'est précisément dans cet insu inaugural que se constitue la rencontre transférentielle au cœur de l'acte analytique.

L'acte n'est jamais analytique d'emblée, il le devient quand arrive dans le transfert ce qui n'avait pas eu de lieu psychique auparavant. Un incident, traumatique pour analyste et patient, peut alors devenir un événement analytique majeur.

## **L'amour de transfert dans tous ses états.**

### **Les différentes étapes de la traversée du transfert.**

#### **La confusion.**

L'acte analytique, toujours pris dans les rets du transfert d'amour, de haine ou de passion, ne s'explore pas facilement. Se dégager de l'emprise exercée par l'intensité d'une annonce ouvrant sur des embrasements transférentiels inédits dans leur force, leurs formes et leurs effets sur le travail psychique en cours, a conduit l'analyste à des remaniements économiques et topiques concernant prioritairement le régime de l'écoute et les places assignées dans le transfert.

Le déplacement sur le balcon m'a, dans un premier temps, permis d'encaisser le choc d'une annonce renversant les positions respectives : moi devant et lui derrière et bouleversant de plus la temporalité : l'incendie actuel prenant toute la place. En quelque sorte, le ciel nous tombait sur la tête.

Surplomb, déprise, pas de côté, spécifient la singularité d'une écoute pare-excitée bien qu'impliquée par ce qui arrive sur la scène analytique. Et pourtant, face à l'amour de transfert, que devient l'écoute analytique secouée par une météo transférentielle perturbée et imprévue ? Une question toujours au programme sur la route du transfert, notamment quand la confusion s'empare du champ transférentiel.

## Voir

Sur le balcon, en un temps très bref, je fus sommée d'effectuer un réglage de la puissance de l'emprise transférentielle sans recul possible. La priorité donnée à « *il faut que je voie* » me paraît constituer le premier temps de ce réglage. Voir a pris le dessus sur l'écoute flottante et régressive, un détour qui, sans doute, a permis de séparer la réalité vue du fantasme inconscient.

Le retour à l'espace divan-fauteuil et à la parole retrouvée et adressée au patient : « *Maintenant, je peux vous écouter tranquillement* » constituerait quant à lui, le second temps de ce réglage.

Par la suite, dans une position décalée, j'ai pu retrouver ma capacité de penser et, malgré un silence de plomb, j'ai pu dire : « *Il y a plusieurs façons d'entendre Notre-Dame est en feu* ». Dans la foulée, Clément me fait part d'un rêve fait la veille de l'incendie : « *Sur mon téléphone, entre mes jambes, je regardais une femme crier mais il ne fallait pas que les hommes autour de moi me voient* ».

Ma réaction à l'annonce de l'incendie : « *Il faut que je voie* » n'est probablement pas sans lien avec le rêve de Clément. **Voir** est un signifiant majeur tant dans l'annonce faite à l'analyste que dans le rêve qui vient d'être évoqué. Le transfert ne pense pas, il agit, je le souligne une fois encore. De ce fait, l'annonce de l'incendie m'a décentrée de ma position de surplomb, l'urgence d'être au balcon et de voir Notre-Dame en flammes est devenu prioritaire. Sous le choc de l'annonce et d'une adresse transférentielle placée sous le sceau de l'impensable et de l'indicible, il me fallait le voir pour le croire.

Face aux flammes, analyste et patient sont restés sans mot pour le dire ou même le penser. L'effroi face à l'enjeu transférentiel meurtrier m'a, dans un premier temps, privée de toute mobilité psychique, de toute pensée.

**Voir** m'a laissée sans voix et dans un gel des affects, à distance de la jungle des passions transférentielles à l'œuvre dans cet embrasement. C'est comme si cette annonce portait, sans l'explicitier, un enjeu transférentiel meurtrier concernant tant l'analyse que l'analyste. Avant de pouvoir associer, éprouver et penser, il a fallu voir.

L'acte analytique, ses allées et venues aux parages du pulsionnel, ne peut aller de soi et convoque indubitablement des interdits de penser, notamment au plus vif de l'amour de transfert. « *Il faut que je voie* » a probablement concerné des zones de jouissance interdites, notamment celle la scène primitive, un « carnage » dans le lexique analytique de Clément.

## Penser

Le retour à la configuration divan-fauteuil, lieu de l'acte analytique en tant que lieu de parole, a permis de retrouver une pensée flottante et confortée par l'asymétrie des positions. L'accès à un discours interne et associatif pour les deux partenaires, tel est l'espoir que porte l'acte analytique, sachant que le parcours, aussi imprévu soit-il, reste balisé par le cadre interne de l'analyste.

Le travail psychique requis par cette cure et par l'écriture de mon propos, m'ont permis de relier l'effroi ressenti lors de l'annonce avec un fantasme qui avait occupé Clément lors de sa venue pour l'analyse seconde

période. « *Elle va penser que je viens pour la tuer* ». C'était plus de deux ans auparavant, les fantasmes ont la vie dure.

Déterminant dans la construction fantasmatique inconsciente en train de s'écrire, le rêve : « *voir la femme qui crie sans être vue par les hommes* » a ouvert sur une scène transférentielle à température élevée mettant la jouissance féminine sur le devant de la scène comme un écran transférentiel : les cris de la femme du rêve ne pourraient-ils pas, *mezzo voce*, évoquer d'autres cris, notamment ceux de l'amant recherché dans le téléphone de sa femme ? Notre-Dame en feu, tout comme l'embrasement féminin du rêve, n'avaient-ils pas la fonction de voiler, de censurer l'excitation entre les hommes : père, fils et amant ?

Retrouver ce moment inaugural deux ans plus tard, m'a permis de prendre la mesure des enjeux transférentiels à l'œuvre dans l'annonce : « *Notre-Dame est en feu* ».

À l'écoute de Clément : « *Vous allez penser que c'est moi qui ai mis le feu, moi j'ai pensé que c'était peut-être mon fils* », j'accède à la représentation suivante : un patient, un fils, un père, une analyste sont impliqués dans cette affaire brûlante. Dès lors, **l'enjeu homosexuel du transfert** dans ses versions œdipiennes et archaïques, devient opérant. Une prise de conscience qui m'a confrontée à la nature transgressive de l'acte analytique pour analyste et patient.

Michel Gribinski en parle dans *Dialogues sur la nature du transfert*. Je le cite : « *On ne nous ôtera pas de l'idée que l'interprétation du transfert, qui est l'interprétation de l'expérience qu'en font, l'analyste et son patient, est contre-nature, absolument transgressive, peut-être seule capable, encore une fois, d'inventer, de faire apparaître l'événement derrière l'incident* »<sup>2</sup>.

À la faveur de ce travail d'écriture, il m'a fallu revisiter, non sans résistances, l'événement analytique qu'a constitué « *Notre-Dame est en feu* » dans la cure de Clément, son impact traumatique et son ouverture aux enjeux inconscients du transfert portés et cachés par l'annonce. Pouvoir le penser et l'entendre a redistribué les cartes et constitué une assise permettant de sortir de la confusion et d'accéder à des repères évoquant l'objet trouvé-créé de Winnicott, ici **l'enjeu homosexuel du transfert**.

« *Notre-Dame est en feu* », le « pour de vrai » de l'événement et l'ampleur de son impact sur la scène transférentielle se sont imposés à moi, exemplaires de ce rendez-vous avec l'angoisse face à la démesure d'un événement qui telescopait le réel et le fantasme inconscient.

Les voies du transfert nous confrontent inévitablement à l'inconnu, l'impensable voire le traumatique de son expérience. Toujours inconscient dans un premier temps, le transfert nous place au cœur de ce qui spécifie l'acte analytique.

## Fantasme et Réalité

Pourquoi me suis-je embarquée dans cet exposé avec, en ligne de mire, un moment clinique où l'annonce agit si fortement sur l'analyste qu'elle se déplace sur le balcon et quitte son espace d'écoute pour donner la priorité à la réalité de l'événement ? Ai-je voulu souligner la dimension traumatique de l'emprise transférentielle d'une telle annonce ?

Ai-je voulu mettre en évidence la nature démesurée du transfert quand **la disjonction du fantasme et de la réalité** n'est plus assurée ?

Ces questions, tout d'abord inconscientes dans le vif des séances, sont devenues plus accessibles au fur et à mesure de la rencontre avec la figure de l'autre homme dans ses différentes versions sur la scène du transfert.

Un des enjeux captivants de l'écoute analytique pourrait s'explicitier en ces termes : tenter de saisir ce qui n'est pas encore dit, donc ce par quoi le scandale de la chose inconsciente arrive, puis s'en déprendre.

---

2. Gribinski M., « L'hallucination amoureuse », *Dialogues sur la nature du transfert*, PUF, p. 49.

Si l'amour de transfert, le plus subtile ou le plus extrême, n'est pas reconnu, s'il n'est pas traité comme un rêve mais comme une réalité vraie, cela peut figer le patient dans une analyse qui tiendrait de lieu de vie, de mode de vie, avec, en prime, un assujettissement affectif et intellectuel à la psychanalyse et, par conséquent, à l'analyste.

« *Le transfert est un acte amoureux : c'est là qu'on s'invente* » écrit M. Gribinski<sup>3</sup>.

En effet, tout transfert a sa part brûlante, même minime, le plus souvent elle fonctionne à bas bruit. S'en approcher n'est pas sans risque, la confusion peut s'emparer de la scène transférentielle, semer le trouble et faire vaciller le cadre interne de l'analyste.

La force d'attraction du transfert résiderait-elle dans ce pouvoir formidable donné au patient et à l'analyste de faire revivre l'amour et la haine de et pour nos objets perdus dans des versions tout à la fois anciennes et réinventées ? Le transfert, sa folie, sa démesure, sa capacité hallucinatoire, n'est-ce pas précisément ce que prend en charge une écoute asymétrique et décalée ?

### **Le transfert : un virus ?**

Sur la route du transfert, une rencontre incontournable : celle du transfert comme un virus qui ne nous lâcherait pas. Un virus de quelle nature ? Porteur de quelle maladie ? Ne serait-ce pas la maladie de l'amour de transfert dans ses différents versants : amour, haine et passion, une maladie jamais totalement absente des mouvements animant analyste et patient ?

Explorer la singularité de l'acte analytique ne nous exonère pas d'un certain nombre de questions concernant le transfert non seulement comme outil exceptionnel mais également comme virus qui ne nous lâcherait pas. Tout à la fois un obstacle, une croix et une chance, le transfert reste vivant même par temps de pandémie et de confinement. Il continue de migrer comme le rappelle J.-B. Pontalis dans son texte « La Force d'Attraction ».

Porteurs de ce virus, les analystes placeraient-ils l'amour de transfert, dans ses différentes versions, au cœur de leur métier, de leur travail et parfois même de leur vie ? Cette expérience serait-elle forcément passionnelle, addictive, hallucinante ?

C'est bien là toute sa richesse et sa complexité, le transfert ne pense pas, il agit, la force d'attraction d'abord, la pensée après.

« *Il ne saurait y avoir analyse en dehors du creuset passionnel* » écrit François Gantheret et, plus loin, il précise : « Guérir du mal d'aimer le beau livre de Jean-Claude Rolland pourrait faire penser que l'analyse se donne pour fin d'éradiquer la "maladie d'amour" et J.-B. Pontalis a eu raison d'ajouter, en quatrième de couverture, de préserver les chances de l'amour »<sup>4</sup>.

Le transfert, moteur essentiel de l'acte analytique, est une expérience hors norme, dont la démesure exige de l'analyste des réglages économiques constants. L'explorer dans toute sa singularité ne se fait pas sans détours, sans des chemins de traverse passant par la rencontre avec différents versants du transfert : l'amour, la haine, sans méconnaître leur dimension passionnelle souvent à l'œuvre.

« *C'est évidemment dans le transfert que l'analyste a à connaître – et à souffrir – de la passion* » écrit François Gantheret<sup>5</sup>.

Sachant que la spécificité de l'acte analytique porte toujours la question de l'attachement au transfert, voire même de la passion du transfert, comment ne pas en être imprégné ? Comment ne pas devenir, à notre insu,

---

3. Gribinski M., « L'hallucination amoureuse », *Dialogues sur la nature du transfert*, PUF, p. 43.

4. Gantheret F., « Au cœur de l'amour, cela », *Éros Messenger*, PUF, p. 16.

5. *Ibid.*, p. 18.



porteur d'un virus qui infiltre tant les liens à l'institution analytique, à ses membres et au patrimoine théorique de chacun ?

Le cadre interne de l'analyste, son assise et sa consistance, c'est ce qui permet non pas d'éviter la confusion mais de la rencontrer, de s'inventer, d'entendre les mots qui ouvrent sur de nouvelles lectures de l'histoire infantile et analytique. C'est à ce prix qu'un incident peut devenir un événement analytique.

### **Être analyste, le devenir et le rester**

Discretion, pas de côté, surplomb, autant de bornes permettant de s'engager dans l'aventure analytique, sachant qu'un tel parcours n'est pas une promenade de santé. Pour cheminer hors des sentiers battus, pour s'avancer dans la jungle des mouvements pulsionnels inconscients, il paraît essentiel d'avoir à l'esprit « La carte et le territoire », une formule de Jean-Claude Lavie dans son livre *Qui Je ?* et dont Michel Houellebecq a fait le titre d'un de ses romans.

Un œil sur la carte analytique et l'autre sur le territoire pulsionnel. N'est-ce pas cet aller-retour qui guide notre écoute et nos interventions ? Les écrits analytiques ne seraient-ils pas une carte nous indiquant les voies d'accès aux lieux du transfert, un territoire toujours étrange voire étranger qui, bien souvent, s'apparente à la jungle des passions humaines, l'inceste, le meurtre pour ne citer qu'elles ?

Le transfert nous conduit à endosser des positions qui nous dérivent, il nous transporte dans des zones sombres, à l'ombre de l'oubli, du refoulement, voire du déni.

Dans la jungle des passions humaines tout devient possible et parfois même hostile, c'est le royaume de l'inquiétante étrangeté. La différence des sexes et des générations n'est, dans cette contrée, pas totalement assurée.

Tout cela se découvre mais n'est pas inscrit tel quel sur la carte. Il va falloir décoder, deviner, inventer le chemin vers la clairière, vers les rêves, vers les mots, vers un régime de pensée où le paysage psychique se précise peu à peu. Un chemin singulier que celui de l'acte analytique, un chemin qui s'invente, se forme et se déforme selon les voies associatives qui se rencontrent sur la scène transférentielle, entre le patient et son analyste. Même si chacun d'eux connaît par cœur le nom des lieux du transfert inscrits sur la carte, cela ne suffit pas. Savoir est une chose mais vivre l'expérience au vif du transfert en est une autre. Il s'agit, à chaque séance, dans chaque analyse, de vivre une aventure dont on connaît peut-être les mots mais jamais la force pulsionnelle qui anime les affects, les angoisses, voire même la passion au cœur de l'amour qu'ils peuvent véhiculer.

L'analyse est à chaque fois nouvelle et singulière, l'amour-haine de transfert règne en maître et ne s'apprivoise pas en deux clics. La déprise par l'association libre, ses inconnues et ses méprises, font du parcours analytique une expérience de l'errance, de la déliaison mais aussi de la lente découverte des paroles qui relient le sujet à son histoire infantile et méconnue.

Parler devient possible, les mots entendus deviennent des signifiants. L'écoute de l'analyste se déroule dans un cadre bordé par l'abstinence, l'asymétrie des positions respectives de chacun, une temporalité fixe et des paiements qui règlent le régime économique, topique et dynamique des échanges et des liens. Autant de paramètres qui relient la carte et le territoire, différemment pour analyste et patient. Alors que la carte indique les voies d'accès, les carrefours à ne pas manquer, les tournants et les sens unique, parfois même l'altitude, les analystes formés, *clean* sur eux, sont confrontés à des adresses impensables, inimaginables, déroutantes, telles que celle d'un embrasement transférentiel porté et caché par un incendie réel. L'inconscient s'énonce souvent de façon abrupte, soudaine, imprévue et inaudible dans un premier temps. Il se découvre mais ne s'apprend pas et, jamais, n'est inscrit tel quel sur la carte freudienne ni sur celle des analystes contemporains.

« *Notre-Dame en feu* » ne pouvait ni s'anticiper ni s'imaginer, encore moins s'entendre. Une telle annonce a suscité des arrêts sur image, des replis par peur d'être enflammé à son tour, des retours en arrière jamais anticipés.

Les mots écrits sur la carte freudienne : séduction, castration, scène primitive, sexualité infantile, homosexualité, peuvent être appris par cœur bien sûr mais pour l'analyste engagé sur le territoire pulsionnel et inconscient, rien ne ressemble à rien de connu. Lorsque la cathédrale de Notre-Dame en feu dans la réalité, entre dans le champ de l'analyse, une aventure est en train d'arriver, annoncée sans que ni l'analyste ni le patient ne l'aient prévu et surtout n'en comprennent les enjeux de l'histoire transférentielle à venir. L'impact traumatique, sur l'un et sur l'autre, est lié à l'impensable de la scène en train de se vivre hors les mots. Les repères sont bouleversés, routes et déroutés sont au programme et d'un coup, analyste et patient se retrouvent excentrés au balcon. Je n'avais pas signé pour ça.

Serait-ce cela qui ferait du transfert **un virus** qui ne nous lâcherait pas, tant sa force d'attraction entraîne des migrations, des exils et le bouleversement de tous les repères connus ?

Malade de l'amour de transfert, attaché par de multiples liens à cette expérience de l'amour et de la haine, comment l'analyste se sort-il de la mise à l'épreuve du transfert séance après séance, cure après cure ? Les patients passent mais le virus de l'amour de transfert continue son œuvre, il s'insinue et affecte les investissements des analystes, qu'ils soient affectifs, intellectuels, littéraires ou artistiques.

Alors comment s'en dégager ? Comment rester en dialogue intime avec cette croix, cet obstacle et cet outil extraordinaire ? Une question posée à tout analyste, quels que soient sa position, son statut, sa carrure personnelle et professionnelle. Être analyste dans toute sa singularité, être un analyste toujours en devenir, ne serait pas cela qui permettrait de le rester ?

# ***Pierre Fédida : une approche singulière du langage et ses conséquences sur sa conception de la psychothérapie analytique et les modes d'intervention en analyse***

***Olivia Todisco***

*J'ai eu dans ma génération un ami,  
Dans la postérité j'aurai le lecteur.*

Ces vers sont de Baratynski. Voici ce qu'en dit Mandelstam : « Dépassant la génération au sein de laquelle il a des amis, le sagace regard de Baratynski touche au lecteur inconnu mais certain. Quiconque, tombant sur ces vers, se reconnaît dans ce lecteur élu, appelé par son nom... Pourquoi alors (ne pas l'avoir adressé) à un interlocuteur tangible, bien vivant (par exemple), un ami choisi dans sa génération ? Je vais vous le dire : adresser son poème à une personne bien réelle, c'est lui mutiler les ailes, lui ravir son air, briser son envol ».

Ces lignes sont donc extraites d'un article du poète russe Mandelstam ayant pour titre « De l'interlocuteur »<sup>1</sup>, extrait qui, je l'espère, permet déjà d'imaginer pourquoi dans son texte éponyme « L'interlocuteur »<sup>2</sup> Pierre Fédida écrit que l'analyste doit laisser la place de l'interlocuteur vide. Mais Mandelstam n'est pas l'unique référence relative à la question du langage pour Pierre Fédida, loin s'en faut ; nous aurons affaire à d'autres fusées qui toutes concourent à éclairer ses théories (pourquoi la métaphore de la fusée m'est-elle venue, je vous le laisse deviner). Voici les fusées : le philosophe Maldiney et son livre *Le legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge*<sup>3,4</sup>, Cassirer, lui aussi philosophe et s'intéressant dans son livre *Langage et mythe* à la primitivité du langage, enfin un auteur plus familier : Ferenczi sur l'*Ontogenèse des symboles*<sup>5</sup>. Disons d'emblée que plusieurs thèmes se mêlent et s'emmêlent dans cette traversée : l'originale, l'absence, la forme. Mais commençons par le commencement en vous faisant part de la confirmation de ce qui n'était au départ qu'une intuition : Pierre Fédida prend la poésie comme modèle du langage dans la cure, ne serait-ce que parce que toute adresse transférentielle trop personnifiée, le vous quasi exclusif de l'analysant adressé à l'analyste, à l'égal du poème trop précisément adressé, en plus d'empêcher l'analyste de deviner les destinataires inconscients de l'adresse, brise la langue de l'analysant ; une langue qui, en procédant par approximations, esquisses, petites catastrophes comme disait Fédida pour nommer les transferts, thèmes, affects ou souvenirs infantiles, a bien des points communs avec celle du poète lorsqu'il s'essaie à faire surgir la chose.

Faire surgir la chose. C'est cette voie que nous allons suivre avec Henri Maldiney, en espérant que vous aurez la patience de suivre ce voyage au pays de la poésie, de la mythologie et (un peu) de la philosophie, faisant par vous-mêmes les associations, analogies, transpositions avec notre langage si balbutiant en séance. Car selon Henri Maldiney, bien avant le jaillissement de la chose se pose pour le poète la nécessité d'aller à sa rencontre et encore avant, une interrogation présente dès l'Antiquité : de quoi la chose est-elle faite ? Comment

---

1. Mandelstam O., *Œuvres en prose*, Le bruit du temps/La Dogana, 1933.

2. Fédida P., « L'interlocuteur », *Le site de l'étranger*, PUF, 1995.

3. Maldiney H., *Le Legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge*, Les Éditions du Cerf, coll. « Œuvres philosophiques », 2012.

4. Cassirer E., *Langage et mythe*, Les Éditions de Minuit, 1973.

5. Ferenczi S., « Ontogenèse des symboles », *Psychanalyse* 2, Payot, 1913.

l'exprimer ? La nommer ? Est-elle faite d'une seule pièce, ce que l'on nomme depuis Platon son unité ou forme ou au contraire de ce que Francis Ponge nomme *une invasion de qualités* ? Y a-t-il un rapport dialectique entre les deux ? La forme est-elle ce qui fait l'unité d'une multiplicité ou bien a-t-elle une réalité indépendante de cette multiplicité ? Et, surtout, d'où le poète tire-t-il la force d'extirper les choses du monde muet ? « Bois de pins sortez de la mort, de la non-remarque, de la non-conscience ». Ce vers tiré du *Carnet du bois de pins*<sup>6</sup> de Francis Ponge sert d'introduction à Maldiney pour poser ces questions fondamentales : comment la conscience peut-elle s'emparer des choses en les laissant être elles-mêmes ? Celui qui prend la parole à propos des choses, leur prête-t-il la parole ou bien leur prête-t-il la sienne ? Lorsqu'il fait exister une chose, le poète est-il dans une simple projection de soi ?

Disons que selon Maldiney et Pierre Fédida, l'effort du poète consiste, au-delà de l'instant et des états de son moi à aller, comme par une suite d'accidents, à la rencontre de la chose et ainsi d'éterniser, comme l'écrit le poète Audisio<sup>7</sup> à Francis Ponge « Le moment conjoint de la chose et de lui » : Après une éternité d'inexpression dans le monde muet, le bois de pins est pressé d'être exprimé maintenant que je lui en ai donné l'espoir ou l'avant-goût<sup>8</sup>.

Mais nous allons voir que ce moment conjoint de la chose et du poète est fait de bien des complexités. Car si dans un premier temps Maldiney, en se référant cette fois à « Faune et flore »<sup>9</sup>, s'arrête sur la qualité essentielle, irrécusable de l'être végétal qu'est le bois de pins : l'immobilité, pour que nous appréhendions son unité, il en arrivera rapidement, dans un mouvement inverse, à la multiplicité de ses qualités pour interroger son élaboration. Mais avant, remarquons que le poète s'adresse à la nature, au monde inanimé (comme l'analysant à son monde intérieur mais je ne transposerai pas à chaque fois), dans l'espoir de lui donner ou de lui redonner vie, dans une nécessaire perte de son « je » plus que de son moi, un je aux frontières poreuses, qui est dans un rapport communial avec le monde végétal, minéral ou animal.

En plus du bois de pins qui est pressé d'être exprimé, qui en fait même la demande, en voici un autre exemple, toujours tiré de Francis Ponge : « En dehors de toutes les qualités que je possède en commun avec le rat, le lion et le filet, je prétends à celle du diamant et je me solidarise d'ailleurs entièrement aussi bien avec la mer qu'avec la falaise qu'elle attaque et avec le galet qui s'en trouve créé »<sup>10</sup>.

Mais en dépit de ce « je » aux frontières poreuses, la chose résiste, d'une part parce qu'elle ne peut attirer l'attention que par des poses une fois pour toutes contractées, d'autre part *a contrario* parce qu'elle recèle selon le mot de Ponge déjà cité une « invasion de qualités ». Ce qui se reflète dans l'écriture même du poète par une oscillation nécessaire mais non définitive : tantôt la chose surgit pour les qualités qu'elle recèle, tantôt ce sont ses expressions variées qui définissent son visage unique. Devant ces deux relations inverses, il semble qu'il n'y ait qu'un seul recours pour le poète : revenir à la chose, à partir d'elle-même. Mais comment l'homme pourrait-il dévoiler les choses à partir d'elles-mêmes puisqu'elles dépendent de et sont prises dans son regard ? Selon Maldiney, qui fait de Hegel durant la première partie du legs des choses le fidèle accompagnateur de Ponge (un penseur abhorré de Ponge, ce qui est cocasse), le poète se heurte ici à la contradiction inhérente à la visée de la connaissance, à son paradoxe constitutif. Mais nous parlera peut-être plus l'état du moi qui permet, pour une part, de surmonter cette contradiction : son retrait envers les choses, des choses qui, *a priori*, sont des « riens » et qui ne renaîtraient que par la contemplation puis la nomination de leurs qualités.

---

6. Ponge F., « Le Carnet du bois de pins. La Rage de l'expression », *Œuvres complètes*, tome I, p. 384.

7. Ponge F., Lettre de G. Audisio à Francis Ponge, 6 août 1940, « Le Carnet du bois de pins. La Rage de l'expression », *Œuvres complètes*, tome I, p. 408.

8. Ponge F., « Le Carnet du bois de pins. La Rage de l'expression », *Œuvres complètes*, tome I, p. 398.

9. Ponge F., « Faune et flore. Le Parti pris des choses », *Œuvres complètes*, tome I, pp. 45-46.

10. Ponge F., « Introduction au galet. Proèmes », *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 202.

Écoutons comment s'exprime ce retrait du moi chez Francis Ponge : « Hors de ma fausse personne, c'est aux objets, aux choses du temps que je rapporte mon bonheur lorsque l'attention que je leur porte les formes dans mon esprit comme des composés de qualités, des façons de se comporter propres à chacun d'eux, fort inattendus, sans aucun rapport avec nos propres façons de nous comporter jusqu'à eux »<sup>11</sup>.

Comme on l'entend, le poète se propose un voyage dans l'épaisseur des choses, placé qu'il est dans une situation désarmée, où tout est donné sans qu'on puisse le prendre, encore moins le comprendre : le « rien » des choses dont il était question plus haut. Pour saisir la chose, lui faut-il partir du haut : la forme qu'elle dessine dans l'espace ? ou bien du bas : ses propriétés si variées et qui n'apparaissent que par parce qu'elles s'opposent et se négativent l'une l'autre ? Et, surtout, ne lui faut-il pas parler contre les paroles habituelles, le déjà vu, déjà entendu et maintes fois répété ?

« Tout le reste du monde étant connu mais le verre d'eau ne l'étant pas, comment l'évoquerez-vous ? Tel sera aujourd'hui mon problème ». Et plus loin : « Tout pour un verre d'eau ! Ma vie pour un verre d'eau ! »<sup>12</sup>.

C'est à s'y perdre mais le poète (comme l'analysant ?) ne doit-il pas accepter de se perdre dans l'épaisseur des choses et, pour parvenir à les nommer, accepter la suite et la fuite des instants, qui à la fois supprime le précédent et le conserve ? Accepter un parcours où les figures se succèdent, à peine apparues que disparues, pour constituer l'intérieur et la forme même de la chose ? Un parcours qui ressemble à s'y méprendre à la déliaison de l'analyse, où la parole ne peut aller que d'approximations en approximations, de trébuchements en trébuchements, d'esquisses en esquisses.

Francis Ponge vit au cœur de la contradiction entre le parti pris des choses et la rage de l'expression, entre les qualités et les choses, une oscillation que Maldiney réfère à la dialectique hégélienne de la perception, je cite : *où la conscience fait alternativement aussi bien de la chose que de soi-même tantôt cette unité essentielle que nous nommons une chose, tantôt cette multiplicité où coexistent ou bien se succèdent d'innombrables propriétés*<sup>13</sup>, il y aurait donc accord et désaccord ou conflit ? pour parler notre langue, au sein de la chose, au sein du moi, au sein du langage.

Dans ces conditions, comment faire surgir le verre d'eau ? Comment faire surgir cette masse au contour incertain, mêlé à d'autres éléments et dont pourtant la pointe, comme dirait Oscar Becker nous appelle, brille ? Il nous faut ici faire appel à la notion de traversée car la chose est, fait l'objet d'une traversée. Ainsi en va-t-il du verre d'eau de Francis Ponge, dont Maldiney va suivre la constitution pas à pas, à même l'écriture.

Dans un premier temps, Ponge procède à un acte de séparation, puisqu'il commence par épeler une à une les beautés, les qualités du verre d'eau : « Fraîcheur je te tiens, liquidité je te tiens, limpidité je te tiens »<sup>14</sup>.

Un moment premier où les beautés, les qualités du verre d'eau s'élèvent au-dessus de leur apparition-disparition pour accéder au rang d'unités distinctives du monde. Disparition, je le rappelle car c'est en se niant l'une l'autre : la limpidité n'est pas la liquidité, etc., que les qualités apparaissent, disparition car la focalisation de l'attention sur l'une fait disparaître les autres mais disparition aussi lorsqu'elles entrent en relation avec d'autres car à ce moment-là, nous dit Maldiney, c'est la qualification du lien qui prévaut.

Mais, dans un second temps, Maldiney et Ponge reviennent au verre d'eau car sans sa contenance ces propriétés, ces beautés ne pourraient à la fois s'unir, se nier l'une l'autre, coexister et par là même se déterminer.

---

11. Ponge F., « Ressources naïves. Proèmes », *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 197.

12. Ponge F., « Le Verre d'eau. Méthodes », *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 593.

13. Hegel, « Phänomenologie des Geistes », *S.W.*, tome II, p. 101, trad., t. 1, p. 102.

14. Ponge F., « Le Verre d'eau. Le Grand Recueil », *Œuvres II, Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 588.

« Fraîcheur et limpidité réunies, étroitement embrassées, dissoutes l'une en l'autre, voulaient en riant – douées d'une lascivité merveilleuse –, rouler ensemble au ruisseau ».

« Les voici à présent dans mon verre »<sup>15</sup>.

Autrement dit il existe un rapport nécessaire entre le Un exclusif qu'est le verre d'eau et la distinction de ses propriétés : l'unicité, la platitude même du verre d'eau **traverse** à chaque instant ses charmes, ses préciosités, ses beautés et ce faisant, les annule, les aplanit, les dissout, les nivelle, les cachent, etc. Une traversée qui fait qu'unicité et multiplicité se réfléchissent désormais l'une dans l'autre, mais une traversée qui aboutit aussi à la disparition de la chose qui, parce qu'elle est en perpétuel devenir comme nous venons de l'entendre, s'effondre sous l'infinité de ses aspects et de ses savoirs. Avant de passer à Heidegger dont Maldiney et Fédida disent, toujours en appui sur la poésie de Francis Ponge, qu'il tente lui aussi de ressaisir la chose dans l'évidence de sa réalité, mais avec une autre approche, attardons-nous un instant sur la disparition de la chose car la disparition, l'absence, même si ce n'est pas la même chose, sont des thèmes chers à Fédida.

Selon Maldiney, ce moment de disparaître est le mouvement premier de tous les écrits de Francis Ponge, Ponge parlant d'ailleurs lui-même de la rectification perpétuelle de son expression en faveur de l'objet brut. Ses textes se présentent en effet comme une tentative renouvelée de saisir la chose, de dire ce qu'elle a de différent de ce qu'il a déjà écrit à son propos, comme une reprise qui se déroulerait d'heure en heure, de jour en jour et surtout de départ en départ. Et ce qui importe à Fédida ainsi qu'à nous, me semble-t-il, est précisément cet assaut langagier continu pour exprimer une chose qui ne cesse de se dérober, de disparaître sous ses nombreux profils, ses trop nombreuses présentations. (En analyse, la chose sexuelle et, par exemple, le transfert sous ses différents masques). Et, pour revenir aux choses, Francis Ponge a beau affirmer qu'il jouit de leur confusion et de leur profusion, qu'il jouit selon ses propres termes de *leur étouffante forêt* ses textes s'avèrent être une lutte et en lutte perpétuelle contre leurs disparitions successives, un effort désespéré pour les ressaisir dans l'évidence de leur réalité. (En plus de l'effort désespéré pour saisir la chose, nous parlerions de refoulement).

Ainsi, les poèmes de Ponge s'adressent, telle une prière muette, à la chose absente dans l'espoir de percer son mystère, de la faire parler, la faire exister. La chose ou l'être aimé : « Plus distante (est) la séparation et plus s'effacent les traits de l'être cher. C'est alors que sourd en moi le besoin de lui dire la chose grave que je ne parvenais pas à exprimer tant qu'il était présent en chair et en os ». Cette fois j'ai cité Mandelstam<sup>16</sup>.

Oui, l'absence nous pousse à parler, parler à la chose absente, parler de la chose absente et en analyse en tout cas pour Pierre Fédida, parler de l'objet (au sens analytique) absent à une présence absente.

Mais si l'absence nous fait parler, c'est pour mieux retrouver la chose en présence. Ses disparitions successives, loin de décourager le poète, enrage son souhait de la rencontrer, de la retrouver (refaire le monde au sens propre selon Francis Ponge). Voici ce qui motive, selon Maldiney, dans un second temps *du Legs des choses*, le désaccord entre Hegel et Ponge, le philosophe s'adressant pour la nommer à l'entendement, le poète au langage : *ô ressources infinies de l'épaisseur des choses rendues par les ressources de l'épaisseur sémantique des mots*<sup>17</sup>.

Le philosophe ou plutôt les philosophes cités, Husserl et Hegel qui, bien qu'ils aient conscience de l'inadéquation de la chose et du savoir, ont réduit son altérité à un savoir se poursuivant à l'infini. C'est ainsi, dans un retour au sensible et toujours inspiré par les écrits de Francis Ponge, que Maldiney se tourne vers Heidegger. Rassurez-vous, je n'entrerai pas dans les dédales du compagnonnage Maldiney/Heidegger, d'une part car Maldiney prend soin d'extraire les passages Heideggeriens en rapport avec l'originaire, tant du point de vue temporel que langagier, ce que Pierre Fédida nomme la primitivité du langage, d'autre part car d'autres fusées nous attendent. M'importent donc principalement ces deux points : la rencontre en présence et, encore et

---

15. Ponge F., « Le Verre d'eau. Méthodes », *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 589.

16. Mandelstam O., *ibid.*

17. Ponge F., « Introduction au galet. Proèmes », *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 203.

toujours, le langage. Commençons par le pas accompli dans la réflexion sur le langage puisque désormais l'universalité du langage ne saurait rendre la singularité d'une chose. Ou, dit autrement, la singularité d'une chose ne peut s'objectiver dans une représentation émanant d'un langage mu par l'appétence pour la connaissance plus que par la rage de l'expression, pour reprendre le beau titre de Francis Ponge. Un langage qui, parce qu'il ordonne et est déjà ordonné dans l'univers : le pré-monde dans lequel les hommes sont jetés, fait barrage à la rencontre avec *cette chose en présence de laquelle je suis*. Mais, pourrait-on dire, chez Hegel n'y avait-il pas déjà rencontre avec la chose ? Certes mais dans une visée de connaissance, Hegel écrivant lui-même que toute compréhension conceptuelle équivaut à un meurtre (on connaît le destin de cette phrase chez Lacan : le mot comme meurtre de la chose), plus que comme un événement-avènement. Car le poète et la chose adviennent à eux-mêmes dans la rencontre, une rencontre où le sentir est plus à l'œuvre que le percevoir, la nomination de la chose résultant alors d'un acte imprévisible, aussi gratuit qu'une sensation. Être à la chose, nous dit Maldiney, c'est s'y produire. Écoutons la production, *La fabrique du pré* par Francis Ponge (c'est le titre même du poème) :

Mais le pré c'est l'espoir...

À l'appel du soleil, à l'appel de son nom

le pré jaillit du sol... comme une averse inverse en réponse unanime à la pluie<sup>18</sup>.

et Maldiney de dire : Il faut à Ponge devenir, être ce pré. Et Ponge de dire qu'il a fait d'une étendue un pré et d'un pré ce pré.

Comme on l'entend, à travers le « y » de s'y produire il est question d'un lieu, d'un là où l'homme est conjointement ouvert à son être et à l'être ainsi de la chose ; et cette ouverture constitue un événement toujours inédit, se présentant à chaque fois sous le jour d'une première fois. Pour le poète aussi, pour reprendre la formule de J.-B. Pontalis, le temps ne passe pas. Voici ce que dit Maldiney à propos de l'originarité de la langue du poème : *Sans doute n'est-il pas possible de parler une langue en deçà des mots mais un poète peut être, en chaque mot, à l'origine de la langue, si leur sens s'origine au premier ébranlement du monde muet, qui est l'acte du poème*<sup>19</sup>. Et, là c'est moi qui parle, cet acte est un déchiement. Un acte dans lequel le poète, plein du monde à révéler mais encore vide de parole, s'adresse au pouvoir du langage. Notons au passage l'importance du vide comme appel au langage, un vide inspiré par la philosophie chinoise, le vide qui porte la plénitude, je renvoie ici à François Cheng : *Vide et plein*, un vide inspiré et inspirant Pierre Fédida lorsqu'il insiste sur l'appel, l'attraction du vide en séance pour que la parole de l'analysant jaillisse : vide des plages de silence, certes mais pas seulement, vide spatial entre l'analysant et l'analyste, distance psychique et physique.

Mais revenons au poème : comment alors caractériser le langage qui fait du poème un acte ? Par l'insurrection du verbe : « le pré jaillit du sol » et, conjointement, par une descente si je puis dire du poète dans la langue, descente ou régression qui, en lui permettant de ressaisir l'articulation première entre l'épaisseur des mots et l'épaisseur des choses, c'est-à-dire l'articulation des mots à la chose même, rend aux mots leurs champs de possibles ; des mots qui, au sein du poème, échappent à des positions usitées pour ne pas dire usées et répertoriées, ce que l'on nomme des prédicats : pour être claire, une position du sujet, du verbe et des compléments dans la phrase prévisibles et prédictibles. Car la réalité est pour le poète une puissance infinie, qui dépassera toujours ce que l'on peut en dire, ce que l'on en a déjà dit. Et du fait de la puissance et de l'opacité de la réalité, la nomination, qui résulte de l'épreuve de la confrontation à la chose, se présente dans un clair-obscur. Je cite cette fois Heidegger dans son approche de Holderlin : *le nom fait faire connaissance. Nommer c'est dire, c'est-à-dire montrer. Nommer c'est montrer en ouvrant ; dans cette ouverture s'ouvre en tant que quoi et comment quelque chose est à appréhender et à garder en sa présence. Nommer dévoile, libère*

---

18. Ponge F., « La Fabrique du pré », *Œuvres complètes*, tome II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 500.

19. Maldiney H., *Le Legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge*, Éditions du Cerf « Œuvres philosophiques », 2012.

de l'abritement. Mais si ce qui est appelé à être nommé est trop proche, il faut, afin que la chose appelée soit sauvegardée en sa lointaineté, qu'elle soit, en tant que nommée, obscure de par son nom. Le nom doit voiler<sup>20</sup>.

Voilement-dévoilement de l'être, voilement-dévoilement du langage, voilement-dévoilement de l'image, un clair-obscur qui règne au cœur de l'œuvre de Pierre Fédida.

Est-il besoin de le dire, le legs des choses se conclut sur la déception de Maldiney face aux langues indo-européennes, des langues, où, selon lui, il n'y a plus de choses apparaissantes mais seulement des objets, dont l'apparence s'identifie à la fonction identitaire ou symbolique, des langues où le concept règne en maître, où, je le cite : *l'homme se meut de soi à soi dans la pure immanence*.

Cassirer, autre fusée, autre inspirateur de Pierre Fédida, partage cette déception. Comment ne la partagerait-il pas, lui qui s'attache au mythe, aux commencements. Dès son introduction, il rejoint le questionnement de Maldiney non pas en revenant sur la chose, encore que, mais en nous plongeant dans le grand tout originel, dans un univers dont les éléments singuliers ne sont pas encore séparés, un monde où les choses et les processus, ce qui est durable et ce qui est périssable, les objets et les activités ne sont pas distincts. Car, pour ce qu'il nomme « l'intuition mythique », la singularité des éléments n'est pas non plus donnée d'emblée ; il lui faut au contraire, par l'action du langage, les arracher un à un et progressivement à un Tout indifférencié. Ainsi en va-t-il par exemple du Dieu Mithra, qui, dans l'Avesta, livre saint de la religion zoroastrienne, n'est pas d'emblée le Dieu-soleil mais le génie de la lumière céleste. Il apparaît avant le lever du soleil, parcourt les espaces du ciel durant la journée sur son char tiré par quatre chevaux blancs (les nuages ?) et quand la nuit tombe, éclaire encore la surface de la terre d'une lumière imprécise (l'obscurité). Si Cassirer détaille, c'est pour que nous identifions à l'homme primitif, à l'homme primitif qui est en nous, nous n'appréhendons nous aussi que l'opposition qualitative de la lumière et de l'obscurité, chacune des deux constituant un tout complexe, dont ne se détacheront que progressivement par la suite des figures singulières : le soleil, la lune, les étoiles. Ce Dieu Mithra, illustrant le procès de la séparation, constitue pour Cassirer un préambule à ses hypothèses sur le trajet du langage, qui le mène dans un mouvement régrédiant remarquable aux dieux de l'instant puis à la naissance même du langage avec « la métaphore radicale » ; une conception reprise par Pierre Fédida entre autres dans *Crise et métaphore* et *Auto-érotisme et autisme*<sup>21</sup>.

Cette régression temporelle commence donc avec la formation des dieux de l'instant, dont Cassirer nous dit qu'elle caractérise la période la plus reculée de la pensée mythique. Pas tout à fait vrai, comme vous le verrez, à moins qu'il ne considère la métaphore primitive non pas comme une pensée mais comme une pré-pensée. Pour aller vite, disons que son projet est de montrer comment en formant les dieux de l'instant puis en passant des dieux de l'instant aux dieux spéciaux et des dieux spéciaux aux dieux personnels, l'homme est passé, avec bien des difficultés, de la perception sensible au concept générique.

Comment définir les dieux de l'instant, puisqu'ils apparaissent et disparaissent, ne sont dieux ou démons qu'un instant, fruits d'une excitation inconnue, d'un état causé par une chose animée d'intentions, d'une force, bonheur ou détresse, élation ou terreur trop grande pour soi et dont on se décharge en l'attribuant, par projection, à un dieu ? Rien d'universel dans ce dieu, qui n'apparaît devant l'homme que dans sa particularité et son unicité immédiates et disparaît dans l'instant même où s'évanouit la sensation subjective qui l'a engendré. Mais, nous dit Cassirer, au-dessus de ces dieux de l'instant s'élève alors une autre série de dieux : les dieux spéciaux. Notons l'indétermination du « alors » qui renvoie à la détermination-indétermination temporelle du mythe. Ces dieux spéciaux, nommés ainsi par Usener car ils correspondent à une spécialité, n'ont pas leur origine dans une sensation momentanée, comme les dieux de l'instant, mais dans les activités durables des hommes qui, désormais, cherchent à agir sur le cours des événements, à le régler sur leurs désirs et leurs besoins. Le langage accomplit alors un premier et grand pas : il donne un nom au dieu, par exemple Occator,

---

20. Heidegger M., *Approche de Holderlin*, Gallimard, 1973.

21. Fédida P., « Crise et métaphore. Auto-érotisme et autisme », *Crise et contre-transfert*, PUF, 1992.



le dédie à une activité déterminée : l'hersage, un cercle à l'intérieur duquel il acquiert un caractère et une durée, c'est-à-dire dire une certaine généralité. À noter la multiplicité des dieux spéciaux puisque chaque activité : premier labour, second labour, semailles, désherbage, etc., a son dieu particulier. Mais venons-en maintenant aux dieux personnels, puisque la conscience religieuse et la conscience linguistique accèdent avec eux à leur dernière et plus haute formation. Dernière et plus haute formation qui consiste, pour le dire vite, au regroupement de dieux séparés en un dieu personnel, unique : mais je préfère citer Cassirer, bien plus complet : *les nombreux noms des dieux... des aussi nombreux dieux spéciaux... se regroupent maintenant en expressions d'un être personnel, unique, qui est ainsi constitué ; ils deviennent des appellatifs de cet être, les différents côtés de sa nature, de sa force et de son efficacité*<sup>22</sup>. Un exemple : Dionisos : dieu du vin et de la vigne, de la végétation de la fête de la folie, de la démesure.

La régression temporelle s'achève, comme je l'ai annoncé, sur l'antériorité des antériorités, les origines des origines. Il est intéressant que l'auteur ait suivi en cela le même mouvement qu'en analyse : la régression temporelle et formelle. Car encore avant les dieux de l'instant, existait selon lui un monde où le ciel n'avait pas de nom, où la terre n'avait pas de nom, où il n'y avait aucun dieu sur lequel projeter, aucun nom pour aucune chose. Un chaos d'où l'homme ne peut s'extirper, ne peut se séparer, dans la frayeur de sa fusion, que par un cri, une interjection, une onomatopée. Et ce sont ces cris, on ne peut s'empêcher de penser au cri de Munch, ces interjections, ces onomatopées que Cassirer et Fédida vont considérer comme une métaphore primitive ou selon le terme de Cassirer une métaphore radicale.

Et, pour distinguer la métaphore radicale, Cassirer part à nouveau du haut : la métaphore classique ou transfert d'un contenu à un autre par analogie, haut ambigu si on l'en croit puisque quelle que soit sa sophistication, elle serait la trace d'une vision magique du monde, dans lequel, du fait d'interdits linguistiques, par exemple le nom du mort, on échangeait une expression pour une autre, une phrase pour une autre. Il part donc à nouveau du haut pour en arriver au bas : la métaphore radicale, en tant qu'extériorisation la plus primitive. Une extériorisation qui, pour élémentaire qu'elle soit, fait preuve d'inventivité puisqu'elle transpose le contenu d'une intuition ou d'une excitation ayant son siège dans le corps dans un son, c'est-à-dire dans un milieu étranger à ce contenu. Juste un mot à propos de Ferenczi, qui rejoint Cassirer sur ce point, puisque dans son article « Sur l'ontogenèse des symboles »<sup>23</sup>, l'enfant, dans les débuts, ne perdrait pas une occasion pour faire des équivalences entre ses organes et matières sexuels et les objets du monde ; exemple du petit garçon, qui en voyant le Danube s'exclame : oh ! le ruban de salive. Puis, pour aller vite, il accéderait à l'abstraction du langage par refolement, de plus en plus grand, du contenu sexuel du symbole (la formation du symbole étant plus tardive que les équivalences) ; exemple du brin d'herbe (tiré de Freud) : dans lequel nous voyons aisément un symbole de renaissance, de vie mais certainement moins facilement celui des poils pubiens.

Pour revenir à Cassirer, il conclut sa genèse des nominations par une citation d'Usener, maintes fois citée par Pierre Fédida car elle vient en appui de l'un de ses modes d'interprétations électifs : *Ce n'est pas par décret arbitraire qu'est fixée la dénomination d'une chose. On ne forme pas un quelconque complexe sonore, pour l'introduire, telle une pièce de monnaie, comme le signe d'un objet déterminé*<sup>24</sup>. À noter l'accord avec Malinowski, qui lui, parle d'articulation phonique du monde.

Après ce long voyage au pays d'un langage qui ouvre à l'hallucinoire, l'on conçoit peut-être mieux qu'il soit mémoire pour Pierre Fédida ; mémoire du monde, mémoire de l'infantile dans la cure, ainsi que le rêve.

Pour finir, je relèverai quelques conséquences cliniques. Tout d'abord les modes d'interprétation en analyse, déjà esquissés ici ou là. Pierre Fédida privilégie d'une part l'interprétation à l'aide d'un mot en affinité avec les traces mnésiques du souvenir inconscient ; d'autre part la construction plutôt que les interprétations du

---

22. Cassirer E., *Langage et mythe*, Éditions de Minuit, 1973, p. 33.

23. Ferenczi S. (1913), « Ontogenèse des symboles », *Psychanalyse 2*, Payot.

24. Usener H., « Les noms des dieux », cité par Cassirer dans *Langage et mythe*, Éditions de Minuit, 1973.

transfert, ce qu'il nomme de manière provocatrice l'*auto-représentation bouffonne de l'analyste*, c'est-à-dire les « comme avec votre mère, comme avec votre père » soulignant la répétition. Ces positions relèvent de différents motifs. En ce qui concerne l'interprétation, c'est parce qu'il considère, comme Freud et en appui sur son article « L'Inconscient » qu'étant donné la double inscription du souvenir infantile, prononcer un mot qui n'appartiendrait pas à une langue où sens et fond ne font qu'un n'aurait aucune chance d'aller à l'inconscient. Jusqu'ici rien que de classique. L'est peut-être moins la crainte, en donnant un visage trop précis au destinataire des motions inconscientes du patient et pour reprendre les termes de Mandelstam, de mutiler sa langue, d'interrompre son souffle ; alors que seuls ses rêves et le déploiement de sa langue, dans ses formes en formation, son caractère hallucinatoire qui en fait souvent un acte plus qu'un dire, permettront à l'analysant la constitution et l'appropriation de son monde auto-érotique.

Et ce sont ces mêmes motifs qui l'amènent à privilégier la construction à l'interprétation des transferts, car en plus de mieux séparer les scènes du patient et de l'analyste, « l'anonymat » de la voix prononçant la construction risque moins, j'imagine, d'interrompre le flux de la parole du patient. Mais il reste une énigme qui m'a longtemps taradée : qui, transférentiellement, cette fois du côté de l'analyste, prononce la construction ? C'est en lisant *Le Site de l'étranger*<sup>25</sup> que j'ai pu me donner cette réponse : c'est l'analyste en tant qu'autre, à la fois présence sensible, immédiate et puissance étrangère d'hostilité. Car pour Pierre Fédida, la horde des transferts est constituée à la fois des transferts maternels, paternels, fraternels, homosexuels, narcissiques, etc., et du transfert sur un autre. Mais il nous faudrait entrer ici dans sa transposition du mythe du meurtre du père originaire à la cure analytique et dans ce qu'il nomme « la meurtralité », ce que je ne ferai pas.

Dernier point : les conséquences de son approche du langage sur sa théorie de la psychothérapie analytique comme psychanalyse compliquée. Une théorie radicale qui m'importe en ces temps de *En thérapie* (la série) et appels constants à Winnicott car le langage y tient une place de choix, du côté du patient comme de l'analyste. Un patient, qui du fait de sa souffrance parfois insoutenable, assaille l'analyste de ses « représentations solidifiées », faisant accroire à l'analyste qu'il n'énonce pas sa vérité mais la réalité ; un patient, qui au lieu de déployer et de supporter sa question, ne vise souvent que l'accréditation, par l'analyste, de ses théories sur sa névrose, théories souvent accusatrices envers son environnement, un patient dont le souhait inconscient est le tarissement, le meurtre, dit Pierre Fédida, du langage chez l'analyste, c'est-à-dire son renouvellement, ses capacités imaginatives, rêvantes : la fameuse immobilisation de la psychè de l'analyste. Mais en donnant une réponse empathique, l'analyste ne fait, selon Fédida, qu'augmenter la souffrance du patient car il l'aliène dans son désir, à l'image ce qui eut lieu dans l'enfance, avec ses parents. Et pour se faire mieux comprendre, il prend en exemple l'hystérique et ses fréquentes accusations de séduction par l'analyste, à propos desquelles il affirme qu'une protestation, même silencieuse, même corporelle de l'analyste ne sert à rien, car elle ou il l'impliquent et l'impliqueront exactement à hauteur de la force de leur désir. D'où le renforcement, *a contrario*, du silence, du refus, du maintien de la position de l'analyste comme étranger intime.

Pour conclure, je sais les critiques adressées à Pierre Fédida concernant la promotion d'une psychanalyse idéalisée ; à laquelle je peux souscrire pour une part, car nos patients ont besoin d'interprétations, y compris parfois avec le « comme avec votre mère ». Mais l'intériorisation de sa pensée est et restera pour moi un garde-fou. Étrange, aucun autre mot ne m'est venu ; mais après tout, n'y a-t-il pas une folie de l'inconscient ?

---

25. Fédida P., « Le Site de l'étranger », *Le Site de l'étranger*, PUF, 1995.

***Conseil, Institut, Comités  
et liste des membres de l'APF***

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Présidente* Dominique SUCHET  
*Vice-Présidents* Patrick MEROT - Miguel de AZAMBUJA  
*Secrétaire général* Jean-Michel LÉVY  
*Secrétaire scientifique* François HARTMANN  
*Trésorière* Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ  
*Président sortant* Claude BARAZER

## **COMITÉ SCIENTIFIQUE**

*Secrétaire* François HARTMANN  
Laurence KAHN, Philippe QUÉMÉRÉ  
Sarah CONTOU TERQUEM, Marc DELORME, Cécile MARCANDELLA.

## **COMITÉ DE PUBLICATION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE**

Placé sous la responsabilité de Jacques ANDRÉ, il est composé de Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BILLOT MONGIN, Sarah CONTOU TERQUEM, Mathilde GIRARD, Bernard de LA GORCE, Françoise LAURENT, Estelle LOUËT, Françoise NEAU, Martin RECA, Caroline THOMPSON, Mi-Kyung YI.  
*Directeur de la publication* Dominique SUCHET

## **DOCUMENTS & DÉBATS**

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.  
La réalisation des numéros est confiée à Miguel DE AZAMBUJA avec  
Joanne ANDRÉ, Éric FLAME, Benoît VERDON, Marita WASSER.

## **INSTITUT DE FORMATION**

### **ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION**

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ  
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT  
Dominique CLERC, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS  
Lucile DURRMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Gilberte GENSEL  
Jean-H. GUÉGAN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN  
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY  
Josef LUDIN, Paule LURCEL, Danielle MARGUERITAT, Vladimir MARINOV  
Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Nicole OURY  
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET  
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER  
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

## **COMITÉ DE FORMATION**

*Secrétaire* : Leopoldo BLEGER  
Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Christophe DEJOURS, Brigitte EOCHE-DUVAL, Laurence KAHN, Sylvie de LATTRE,  
Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Philippe VALON.

## **COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT**

*Secrétaire* : Françoise LAURENT  
*Membres ex officio* : Dominique SUCHET, François HARTMANN  
*Membre représentant du Collège des Titulaires* : Jean-H. GUÉGAN  
Isabelle CAHINGT, Maria MARCELLIN, Cristina LINDENMEYER, François ROYER.

## ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Annie ANZIEU – Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – Jean-Claude LAVIE – J.-B. PONTALIS – Robert PUJOL –  
Guy ROSOLATO – Daniel WIDLÖCHER

## MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	26, rue Vaneau – 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 – Athènes 10676 – Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin – 75006 Paris	06 82 96 29 55
M. Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine – 75005 Paris	06 61 50 06 27
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet – 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	06 38 21 70 10
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot – 75003 Paris	01 42 77 27 70
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur – 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef – 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V – 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée – 44100 Nantes	06 86 97 14 11
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta – 75003 Paris	01 42 76 05 27
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau – 44000 Nantes	06 85 92 65 37
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean – 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir – 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe – 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins – 75006 Paris	06 72 53 62 25
		01 42 49 31 89
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames – 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 – 10627 Berlin – Allemagne	0049 30 755 65 430
Dr Paule LURCEL	24, villa Lourcine BP 50 – 75014 Paris	06 81 58 20 20
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger – 75016 Paris	01 46 51 55 68
Pr Vladimir MARINOV	13, rue des Abondances – 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V – 94130 Nogent-sur-Marne	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière – 75011 Paris	
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz – 75016 Paris	06 26 63 16 87
Dr Nicole OURY	26, cours Eugénie – 69003 Lyon	06 26 63 16 87
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	06 78 78 65 24
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres – 75006 Paris	06 86 37 25 49
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier – 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière – 75011 Paris	06 23 09 27 81
Dr Jean-Yves TAMET	57, rue Hénon – 69004 Lyon	06 80 13 06 65
Mme Olivia TODISCO	51, rue Dareau – 75014 Paris	06 80 26 80 90
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques – 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde – 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo – 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg – 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet – 75014 Paris	01 43 35 12 06

## MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard – 75006 Paris	01 40 51 26 24
Pr Patricia ATTIGUI	12, rue Bichat – Imm. Lux – Allée B – 69002 Lyon	06 80 66 63 22
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais – 75005 Paris	01 43 22 13 36
Dr Hervé BALONDRADE	17, rue Vergniaud – 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
Dr Bernard BASTEAU	117, rue de Ségur – 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus – 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d’Ainay – 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau – 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli – 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy – 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET FOULARD	5, rue Menou – 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Isabelle CAHINGT	18, rue des Pontonniers – 67000 Strasbourg	06 63 66 79 68
Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO	17, rue Montmartre – 75001 Paris	06 66 97 37 97
Mme Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON	5, rue Clapeyron – 75008 Paris	01 42 94 08 09
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey – 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Dr Fafia DJARDEM	33, rue de la Charité – 69002 Lyon	04 78 70 86 02
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun – 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery – 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus – 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr Maya EVRARD	45, avenue Bosquet – 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	52, rue Henri Gorjus – 69004 Lyon	06 08 71 67 80
M. Serge FRANCO	38 bis, av. de la République – 75011 Paris	06 84 08 37 79
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne – 75007 Paris	01 45 51 79 89
Dr François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien – 75011 Paris	01 42 74 16 86
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre – 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique de KERMADEC	87, av Raymond Poincaré – 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère – 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Dr Corinne LE DOUSSAL	104, rue Jeanne-d’Arc – 76000 Rouen	02 35 71 02 52
Dr Françoise LAURENT	14, rue Sainte-Anne de Baraban – 69003 Lyon	04 78 28 28 47
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar – 75012 Paris	06 12 23 43 13
Dr Maria MARCELLIN	176, rue Legendre – 75017 Paris	01 42 26 63 72
Dr Frédéric MISSENARD	18, boulevard Arago – 75013 Paris	07 69 05 82 95
Dr. Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente – 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Frédéric de MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts – 75006 Paris	06 84 20 21 92
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail – 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	36, Highsett CB2 1NY Cambridge UK	00 44 20 7622 0226
Mme Elaine PATTY	217, rue du faubourg Saint-Honoré – 75008 Paris	06 07 21 65 07
Dr Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal – 75013 Paris	01 43 36 12 04
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix – 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l’Intendance – 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine – 75011 Paris	01 48 04 57 14
Dr Alejandro ROJAS-URREGO	Grand-Rue 40 Montreux VD – Suisse	00 41 79 937 88 11
Mme Marie-Christine ROSE	27, rue de la Liberté – 34200 Sète	06 45 46 39 33
Dr Claire SQUIRES	9, boulevard Bourdon – 75004 Paris	01 48 78 86 38
Mme Pascale TOTAIN	22, rue des Chandeliers – 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
Dr Claire TREMOULET	44, rue Saint-Placide – 75006 Paris	01 42 84 33 03
M. Eduardo VERA OCAMPO	4, rue Audran – 75018 Paris	06 83 15 51 23
Pr Mi-Kyung YI	17, rue de Vintimille – 75009 Paris	06 76 83 10 34

## MEMBRES HONORAIRES

Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Martine BAUR	1, rue du Plat – 69002 Lyon	06 79 50 98 13
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars – 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan – 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux – 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Catherine CHATILLON	7, rue Francis Martin – 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Pr Françoise COUCHARD	61, av. du Roule – 92200 Neuilly-sur-Seine	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc – 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini – 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils – 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc – 59000 Lille	03 20 52 75 69
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort – 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Bernard DUCASSE	7, rue Francis Martin – 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp – 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou – 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis – 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
Pr Jean-Michel HIRT	16, rue du Parc Royal – 75003 Paris	06 81 37 18 17
Dr Jacques LE DEM	77, chemin des Esses – 69340 Saint-Didier au Mont d'Or	04 78 89 11 50
Dr Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange – 75015 Paris	01 45 31 89 26
Mme Agnès PAYEN CRAPLET	6, rue de l'Aude – 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans – 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	06 81 28 55 41
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary – 75015 Paris	01 45 32 06 22

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE  
24, place Dauphine, 75001 Paris  
tél. : 01 43 29 85 11  
courriel : [lapf@orange.fr](mailto:lapf@orange.fr)  
site internet : [associationpsychanalytiquedefrance.org](http://associationpsychanalytiquedefrance.org)*